



3 3433 07479125 6

www.libtool.com.cn

www.libtool.com.cn

www.libtool.com.cn

www.libtool.com.cn

www.libtool.com.cn

www.libtool.com.cn

www.libtool.com.cn

HISTOIRE
DE
NEW-YORK.

Irving
NBX

www.libtool.com.cn

IMPRIMERIE DE H. FOURNIER,
RUE DE SEMUR, N. 14.

www.flibou.com

10177

HISTOIRE DE NEW-YORK,

DEPUIS LE COMMENCEMENT DU MONDE

JUSQU'A LA FIN DE LA DOMINATION HOLLANDAISE,

CONTENANT, ENTRE AUTRES CHOSSES CURIEUSES ET SURPRENANTES, LES INNOMBRABLES NÉMATATIONS
DE WALTER-L'INDIEN, LES PLANS DÉSASTREUX DE WILLIAM-LE-BOURRU, ET LES EXPLOITS
CHEVALERESQUES DE PIERRE-FORTÉ-TÊTE, LES TROIS GOUVERNEURS DE NEW-AMSTERDAM : SEUL
HISTOIRE AUTHENTIQUE DE CE TEMPS QUI AIT JAMAIS ÉTÉ OU PUISSE ÊTRE JAMAIS PUBLIÉE.

PAR DIEDRICK KNICKERBOCKER,

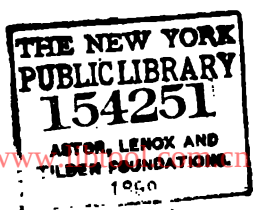
AUTEUR DU SKETCH BOOK.

OUVRAGE TRADUIT DE L'ANGLAIS.

TOME SECOND.

PARIS,
A. SAUTELET ET C^{ie}, LIBRAIRES,
PLACE DE LA BOURSE.
~~~~~  
M DCCC XXVII.

M 24



www.libtcl.com HISTOIRE

DE

# NEW-YORK.

---

## LIVRE V.

CONTENANT LA PREMIÈRE PARTIE DU RÈGNE DE PETER STUYVESANT ET SES DIFFÉRENDIS AVEC LE CONSEIL DES AMPHICTIONS.

---

### CHAPITRE PREMIER.

Dans lequel on voit comme quoi un grand homme peut mourir sans que le monde en soit inconsolable, et comment Peter Stuyvesant acquit un grand nom par la force extraordinaire de sa tête.

POUR un profond philosophe comme moi, qui sais voir clair jusque dans les moindres détails d'un sujet dont la pénétration des gens ordinaires ne découvre que la moitié, il n'est point de vérité plus simple et plus manifeste que le peu d'importance de la mort d'un grand homme. Quelque

grande idée que nous ayons de nous-mêmes , et quelques applaudissemens que nous recevions de la multitude , il est certain que le plus grand parmi nous n'occupe en effet qu'un excessivement petit espace dans le monde ; et il est également certain que ce petit espace - là même est promptement rempli quand notre mort le laisse vacant. « De quelle importance est-il , dit Plin , que des individus paraissent ou disparaissent ? Le monde est un théâtre dont les scènes et les acteurs changent continuellement. » Jamais philosophe ne dit rien de plus exact , et je m'étonne seulement qu'une remarque aussi sage soit connue depuis tant de siècles , et que le genre humain n'en ait pas tiré plus de profit. Le sage marche sur les traces du sage qui l'a précédé ; le héros descend de son char de triomphe pour faire place au héros qui vient après lui , et on dit simplement du plus orgueilleux des monarques : « Il s'endormit avec ses pères , et son successeur régna à sa place. »

Le monde , pour dire la vérité , ne s'embarrasse que peu de leur perte ; si on le laissait faire , il oublierait bientôt de la déplorer , et quoique souvent toute une nation ait été figurativement baignée dans les larmes pour la mort d'un grand homme , il y a dix à parier contre un qu'il n'en fut pas répandu une seule à cette occasion , sauf

celles qui découlaient de la plume besogneuse d'un pauvre auteur affamé. C'est l'historien, le biographe et le poète, qui ont tout le fardeau de la douleur à supporter ; ce sont eux (les bonnes ames) qui, comme les entrepreneurs des convois en Angleterre, jouent le rôle de pleureurs, qui gonflent une nation de soupirs qu'elle ne pousse jamais, et qui l'inondent de larmes qu'elle ne songea jamais à répandre. Ainsi, tandis que le poète lauréat pleure et gémit en prose et en vers, recueillant les larmes du chagrin public dans son livre, comme dans une urne lacrymatoire, il est plus que probable que ses concitoyens mangent, boivent, chantent, dansent, et sont aussi complètement étrangers aux lamentations amères prodiguées en leur nom, que le sont les hommes de paille John Doe et Richard Roe aux plaignans dont ils se plaisent si généreusement à se porter caution.

Le plus illustre et le plus célèbre héros qui ait jamais désolé les nations eût pu pourrir dans l'oubli au milieu des débris de sa tombe, si quelque historien ne l'eût pris en faveur et n'eût charitablement transmis son nom à la postérité ; et quelque tracas, quelque fatigue et agitation que le vaillant William Kieft se soit donnés, pendant qu'il tenait dans ses mains la destinée de toute une colonie, je doute sérieusement s'il ne sera pas redevable

de sa célébrité future à cette authentique histoire.

Sa mort n'occasiona aucunes convulsions dans la cité de New-Amsterdam , ni dans ses environs : la terre ne trembla pas , il ne tomba aucune étoile du firmament , les cieux ne furent point enveloppés de ténèbres , comme les poètes aimeraient à nous persuader qu'ils le furent pour la déplorable mort de leur héros , ni les rochers (cœurs endurcis ! ) ne se fondirent en eau , ni les arbres ne penchèrent leurs têtes dans un silencieux chagrin ; quant au soleil , il resta couché tout aussi long-temps la nuit suivante , et déploya en se levant une face tout aussi radieuse qu'il l'ait jamais fait à pareil jour de pareil mois , soit avant , soit depuis l'événement. Le bon peuple de New - Amsterdam déclara , tout d'une voix , que Kieft avait été un petit gouverneur très-affairé , très-actif et très-remuant , qu'il était « le père de son peuple , » qu'il était « le plus noble ouvrage de Dieu ; » que c'était un homme enfin dont le pareil ne s'offrirait jamais à leurs yeux , sans compter mille autres discours polis et affectueux , qui sont inévitablement répétés à la mort de tous les grands hommes ; après quoi ils fumèrent leurs pipes , ne pensèrent plus au défunt , et Peter Stuyvesant succéda à son emploi.

Peter Stuyvesant fut le dernier , et , comme le

fameux Wouter-Van-Twiller, il fut aussi le meilleur de nos anciens gouverneurs hollandais ; Wouter ayant surpassé tous ceux qui l'avaient précédé, et Pieter ou Piet (comme les vieux bourgeois hollandais, toujours disposés à défigurer les noms pour les rendre familiers, l'appelaient communément) n'ayant jamais été égalé par aucun successeur. C'était en effet l'homme exprès formé par la nature pour réparer la fortune désespérée de son pays de prédilection, si les destinées, qui de toutes les vieilles filles sont les plus puissantes et les plus inexorables, n'eussent pas condamné ce malheureux pays à un désordre inextricable.

Dire simplement qu'il était un héros, serait commettre envers lui une grande injustice, car il formait véritablement à lui seul une combinaison de héros. Sa structure robuste et vigoureuse, quoique décharnée, ressemblait à celle d'Ajax Télamon, et Hercule aurait donné sa peau (sa peau de lion, bien entendu) pour avoir ses larges épaules quand il entreprit de soulager le vieil Atlas de son pesant fardeau. Il rappelait en outre ce que Plutarque nous dit de Coriolan, terrible comme lui par la force de son bras, non moins que par celle de sa voix, qui résonnait comme si elle eût passé au travers d'un tonneau ; comme lui aussi, il avait un souverain mépris pour le

peuple souverain, et son redoutable aspect aurait suffi pour faire trembler ses adversaires jusque dans la moelle des os. Ces formidables qualités extérieures étaient singulièrement rehaussées par un avantage accidentel dont je suis surpris que ni Homère, ni Virgile, n'aient doué aucun de leurs héros. Cet avantage n'était rien moins qu'une jambe de bois, seul prix qu'il eût remporté en combattant vaillamment pour son pays, mais dont il était si fier, qu'on l'a souvent entendu déclarer qu'il en faisait plus de cas que de tous ses autres membres réunis. Il en était réellement si orgueilleux, qu'il l'avait fait entourer et enjoliver d'argent, ce qui fit dire à divers historiens qu'il avait une jambe d'argent (1).

Comme le fougueux Achille, il était un peu sujet à de soudains accès de colère qui ne laissaient pas d'être assez désagréables à ses favoris et à ses serviteurs, dont il aidait l'intelligence à la manière de son illustre imitateur Pierre-le-Grand, en graissant leurs épaules avec sa canne.

Quoique je n'aie pu parvenir à m'assurer s'il avait lu Platon, Aristote, Hobbes, Bacon, Algé-  
raon-Sydney ou Tom-Paine, cependant il dé-

---

(1) Voyez les Histoires de MM. Josselyn et Diome.

ployait souvent dans ses actions une finesse et une sagacité qu'on eût difficilement attendue d'un homme qui ne connaissait pas le grec et qui n'avait jamais étudié les anciens. Il est vrai, et je le confesse avec chagrin, qu'il avait une aversion déraisonnable pour tout ce qui tient aux innovations, et qu'il aimait à gouverner son pays d'après la plus simple routine. Cependant il arrangeait les choses de manière à le maintenir dans un meilleur ordre que ne l'avait fait l'érudit Kieft, bien que ce dernier eût à sa disposition tous les philosophes anciens et modernes pour l'aider et l'embarrasser alternativement. Je dois avouer aussi, qu'il ne fit que très-peu de lois, mais il veilla à ce qu'elles fussent appuyées et maintenues de la manière la plus rigide et en même temps la plus impartiale; et je ne sais, après tout, si la justice ne fut pas aussi bien administrée que s'il eût eu des volumes de sages décrets et de statuts annuellement faits et journellement oubliés ou négligés.

Il était réellement le véritable antipode de ses prédécesseurs, n'ayant ni l'apathie et l'insouciance de Walter-l'Incertain, ni l'agitation et la turbulence de William-le-Bourru; mais c'était un homme, ou pour mieux dire un gouverneur, d'une si extraordinaire promptitude et d'une si grande détermination d'esprit, que jamais il ne de-

mandait ni n'écoutait les avis des autres, comptant avec confiance sur sa tête seule, comme un héros de l'antiquité l'aurait fait sur son bras, pour s'ouvrir une route à travers toutes les difficultés et tous les dangers. Au vrai, il ne lui manquait pour être un parfait homme d'état, que de voir toujours bien les choses, car personne ne peut nier qu'il n'agit toujours conformément à la manière dont il les voyait, et, s'il était dénué de perspicacité, il possédait en revanche un grand fonds de persévérance. Excellente qualité ; car il est sûrement plus honorable dans un chef de se montrer constant et inébranlable dans l'erreur, qu'indécis et chancelant dans ses efforts pour faire ce qui est juste. Rien n'est plus vrai que cette maxime, et elle est digne de l'attention de tous les législateurs, petits et grands, qui s'ébranlent à tout vent sans savoir de quel côté ils doivent tourner. Un chef qui agit d'après sa propre volonté est du moins certain de se plaire à lui-même, tandis que celui qui s'efforce de contenter les vœux et les caprices des autres court grand risque de ne plaire à personne. L'horloge dont l'aiguille pointe constamment dans la même direction est sûre de rencontrer juste deux fois en vingt-quatre heures, tandis que les autres peuvent marcher sans cesse et sans cesse aller de travers.

Cette vertu magnanime n'échappa pas au discernement du bon peuple de New-Amsterdam ; il avait au contraire une si grande opinion de l'esprit indépendant et de la vigueur mentale de son nouveau gouverneur , qu'il l'appelait généralement *Hard Koppig Piet*, ou Peter-Forte-Tête. Grand hommage rendu à son intelligence !

Si de tout ce que j'ai dit jusqu'à présent , cher lecteur, tu n'as pas conclu que Pierre Stuyvesant était un vieux gouverneur , rude , inflexible , vaillant , coriace , fougueux , obstiné , ayant une peau de cuir , un cœur de lion et un courage indomptable , ou j'ai bien mal rendu ma pensée , ou ton esprit est totalement dépourvu de pénétration.

Ce très-excellent gouverneur , dont je n'ai que bien faiblement esquissé le portrait , commença son administration le 29 mai 1647 : jour d'orageuse mémoire et à jamais célèbre , dans tous les almanachs du temps qui sont venus jusqu'à nous , sous le nom de vendredi des tempêtes. Comme il était très-jaloux de sa dignité personnelle et officielle , son inauguration se fit avec la plus grande pompe , l'immense fauteuil de Wouter-Van-Twiller étant soigneusement réservé pour de telles occasions , comme le siège et la pierre sacrée étaient respectueusement conservés à Shone en Écosse pour le couronnement des monarques calédoniens.

Je ne dois pas dissimuler que cette fatale coïncidence du désordre des élémens avec le funeste jour de la semaine appelé *jour de malheur*, fit profondément réfléchir, et frappa de trop justes craintes bon nombre des habitans les plus anciens et les plus éclairés.... Plusieurs même du sexe le plus sage, connus d'ailleurs pour leur habileté dans les mystères de l'astrologie et de la divination, déclarèrent positivement que cette double circonstance était le présage d'une administration désastreuse. Prédiction qui ne fut que trop douloureusement vérifiée, et qui prouve incontestablement combien il est sage de croire à ces avis surnaturels que nous donnent les rêves, les visions, le vol des oiseaux, la chute des pierres ou le cri des oies, toutes choses qui inspiraient une si grande confiance aux sages de l'antiquité : comme aussi les éclipses de lune, les étoiles qui filent, les hurlemens des chiens et le pétilllement des chandelles, augures soigneusement notés et interprétés par les sybilles de nos jours, qui, selon mon humble opinion, sont les héritières et les conservatrices de l'ancienne science de la divination. Ce qu'il y a de très-certain c'est que le gouverneur Stuyvesant prit les rênes de l'état à une époque de troubles ; au moment où les ennemis s'assemblaient et menaçaient au dehors, où l'opposition et l'anarchie

régnait sourdement au dedans, où l'autorité de leurs hautes puissances les membres des états-généraux, quoique basée sur l'immense fonds d'inoffensive imbécillité hollandaise, quoique soutenue par l'économie et défendue par des discours, des protestations et des proclamations, chancelait cependant jusque dans sa base; au moment enfin où la grande cité de New-Amsterdam, quoique protégée par ses pavillons, ses trompettes et ses moulins à vent, semblait, comme quelques beautés d'une vertu facile, n'attendre qu'une attaque pour se rendre au premier envahisseur.

---

## CHAPITRE II.

Montrant comment Pierre-Forte-Tête eut à se démener, en entrant en fonctions, parmi les rats et les toiles d'araignées, et la dangereuse bétise dont il se rendit coupable dans ses procédés avec le conseil des amphictions.

LES premières actions du valeureux Pierre, en prenant les rênes du gouvernement, montrèrent la magnanimité de son caractère, et ne laissèrent pas cependant de causer beaucoup d'étonnement et de trouble parmi le peuple des manhattoes. Se voyant constamment arrêté par l'opposition et

contre-carré par son conseil privé, dont les membres avaient contracté, pendant le règne précédent, la déraisonnable habitude de penser et de parler par eux-mêmes, il résolut enfin de mettre un terme à de si horribles abomination. A peine donc fut-il entré en fonctions, qu'il destitua les intrigans qui composaient le conseil factieux de William-le-Bourru, et prit sur lui de choisir, pour les remplacer, des conseillers parmi ces corpulentes, soporifiques et respectables familles qui avaient brillé et somméillé sous le règne paisible de Walter-l'Indécis. Il leur fournit une quantité prodigieuse de belles et longues pipes, et les régala de fréquens dîners de corporation, les exhortant à fumer, manger et dormir pour le bien de la nation, tandis qu'il supporterait lui seul tout le fardeau du gouvernement, arrangement auquel ils donnèrent tous une joyeuse adhésion.

Il ne s'arrêta pas là, il bouleversa d'une manière épouvantable les inventions, voies et moyens de son savant prédécesseur; renversant ses pavillons, démolissant ses moulins à vent, qui, comme d'immenses géans, gardaient les remparts de New - Amsterdam, jetant au diable sa burlesque artillerie, arrachant ses potences, où l'on suspendait de misérables vagabonds par la ceinture, en un mot, mettant sens dessus dessous

l'entier système d'économie , de politique et de moulins à vent de l'immortel sage de Saardam.

L'honnête peuple de New-Amsterdam commença alors à trembler sur le sort de son incomparable champion Anthony le trompette , que ses favoris et son instrument avaient mis prodigieusement en faveur près des femmes. Pierre-Forte-Tête se le fit amener , et , le regardant quelques instans de la tête aux pieds d'un air qui aurait fait trembler tout autre que ce fier trompette , « Ton nom , je te prie ? ton état ?—Monsieur , répondit l'autre sans la moindre épouvante , quant à mon nom , je m'appelle Anthony Van-Corlear ; quant à ma famille , je suis le fils de ma mère ; quant à ma profession , je suis à la fois le champion et la garnison de cette grande cité de New-Amsterdam. — Je soupçonne fort , dit Pierre Stuyvesant , que tu n'es qu'un misérable marchand de pommes ; comment es-tu parvenu à la haute dignité et aux honneurs dont tu jouis ?— Mon dieu ! monsieur , répliqua Anthony , comme beaucoup de grands hommes avant moi , en me servant à moi-même de trompette. — Oui-dà ! tu le prends sur ce ton-là , dit le gouverneur ; allons , donne-nous un échantillon de ton talent. » Là-dessus Anthony mit son instrument à sa bouche , et sonna une charge avec un si épouvantable bruit ,

tant de doubles croches et d'interminables cadences, qu'elle aurait suffi pour faire rendre l'âme à ceux qui l'auraient entendue d'un mille de distance. Ainsi qu'un valeureux cheval de bataille dresse les oreilles, hennit, frappe du pied et s'enflamme si, tandis qu'il joue en liberté dans une plaine solitaire, le hasard lui fait entendre les sons d'une musique guerrière; ainsi l'âme héroïque du vaillant Pierre s'enflamma en entendant le son perçant de la trompette, car on pouvait dire de lui, avec vérité, ce qui est raconté du fameux saint Georges d'Angleterre, « il n'y avait rien « dans le monde qui réjouît autant son cœur « que l'agréable bruit de la guerre et que la vue « de soldats brandissant leurs armes d'acier. » Jetant donc un regard plus bienveillant sur le vigoureux Van-Corlear, et voyant que c'était un gaillard de bonne mine, d'un esprit fin, quoique d'une grande discrétion, et d'une prodigieuse force de poumons, il conçut tout d'abord une grande inclination pour lui, et le débarrassant du devoir fatigant de défendre et d'alarmer la ville avec sa trompette en même temps qu'il lui servait de garnison, il le garda désormais auprès de sa personne comme son principal favori, son envoyé privé et son écuyer de confiance; au lieu de troubler le repos de la cité par ses effroyables sons, on lui ap-

prit à jouer de manière à charmer les oreilles de monsieur le gouverneur pendant ses repas, comme faisaient jadis les ménestrels dans les jours glorieux de la chevalerie, à régaler celles du peuple, dans les occasions de réjouissances publiques, par sa mélodie guerrière, et à le maintenir ainsi dans des dispositions nobles et martiales.

Le gouverneur fit encore maints autres changemens et réformes, soit en bien soit en mal, dont il me serait difficile maintenant de donner les détails; il suffit de dire qu'il s'arrangea bientôt de manière à faire sentir au pays qu'il y était maître, et traita le peuple souverain avec une rigueur si tyrannique, que n'osant plus ni parler, ni sortir, chacun fut réduit à s'occuper, chez soi, de ses affaires; plus de querelles de parti, plus de distinctions, tout cela fut presque oublié, et l'on vit bon nombre de tavernes et de cabarets passer, faute de chalands, de l'état le plus prospère à la ruine la plus complète.

A la vérité l'état critique des affaires publiques, à cette époque, demandait la plus grande vigilance et la plus extrême promptitude: le formidable conseil des amphictions, qui avait causé tant de tribulations à l'infortuné Kieft, continuait encore à augmenter ses forces et menaçait d'attacher toutes les grandes principautés et puissances de

l'est à son parti. Dans l'année même qui suivit l'installation du gouverneur Stuyvesant, une grande députation partit de la ville de Providence, (célèbre par la saleté de ses rues et la beauté de ses femmes), demandant à être admise dans la ligue, en considération de la puissante plantation de Rhode-Island.

Dans certaines archives de cette assemblée de preux, qui sont venues jusqu'à nous, on trouve la mention suivante de cette supplique (1).

« M. Will Cottington et le capitaine Partridge de Rhode-Island présentèrent la requête ci-jointe aux commissaires délégués...

« La présente requête et démarche en faveur de Rhode-Island a pour butte que nous, habitants de Rhode-Island, puissions être agréés à toutes les provinces unies de la Nouvelle-Angleterre dans une ligue forte et perpétuelle, offensive et défensive, d'amitié et de bons offices, d'avis mutuelles et de secours, dans toutes les occasions justes pour notre sûreté et prospérité mutuelle, ect. »

WILL COTTINGTON,  
ALEXANDER PARTRIDGE.

---

(1) Haz. Coll. de papiers d'état.

On ne peut disconvenir qu'il n'y ait, dans l'aspect même de ce document, quelque chose qui dispose involontairement à la crainte. Le nom d'Alexandre, quelque mal orthographié qu'il soit, n'en a pas moins été un nom belliqueux dans tous les siècles, et, quoique les idées de guerre et de violence qu'il rappelle soient en quelque sorte adoucies par son association avec l'aimable nom de famille Partridge (1), cependant, comme la couleur écarlate, il a une très-grande affinité avec le son de la trompette; quoi qu'il en soit, d'après le style de la pièce et la sodatesque ignorance de l'orthographe qu'a montrée le noble capitaine Alicxsander Partridge, en écrivant son propre nom, nous pouvons nous figurer ce formidable homme de Rhodes, invincible sous les armes, valeureux dans les camps et aussi savant que s'il avait fait ses études au milieu des habitants civilisés et instruits de la Thrace qui, comme Aristote nous l'assure, ne savaient pas compter au-delà de quatre.

Quel que pût être l'aspect menaçant de cette confédération, Pierre Stuyvesant n'était pas homme à rester dans un état d'incertitude et de vague ap-

---

(1) Perdrix.

préhension. Il n'aimait rien tant que de faire face au danger et de le prendre au toupet comme l'occasion ; aussi , déterminé comme il l'était à mettre fin à tout ce misérable maraudage sur les frontières , il dépêcha au grand conseil deux ou trois lettres catégoriques , qui , pour n'être écrites ni en mauvais latin , ni avec de belles figures de rhétorique sur les loups , les agneaux , les abeilles , etc. , n'en eurent pas moins un effet bien supérieur à celui qu'auraient pu faire en masse toutes les épîtres , protestations , et proclamations élaborées de son savant prédécesseur. En conséquence de ses pressantes propositions , la grande confédération de l'est consentit à cesser définitivement les abus et à fixer les limites de sorte qu'une paix heureuse et perpétuelle s'ensuivit entre les deux puissances. En conséquence , le gouverneur Stuyvesant députa deux ambassadeurs pour négocier avec les commissaires nommés par le grand conseil de la ligue , et un traité fut solennellement conclu à Hartford. Toute la nation fut au comble de l'enchantement en recevant la nouvelle de cet heureux événement ; la trompette du vigoureux Van - Corlear fit entendre toute la journée son joyeux vacarme du haut des remparts du fort Amsterdam , et le soir , la ville fut magnifiquement illuminée avec deux cents

cinquante chandelles, auxquelles on ajouta un baril de goudron, qui fut brûlé devant la maison du gouverneur en réjouissance de l'heureux aspect des affaires publiques.

Maintenant mon digne lecteur se félicite sûrement comme le grand et bon Pierre, en pensant que sa sensibilité ne sera plus blessée des affligeans détails de chevaux volés, de têtes cassées, de cochons confisqués, et du catalogue entier de cruautés à fendre le cœur qui déshonorèrent cette guerre de frontières. Mais s'il nourrit un tel espoir, c'est une preuve qu'il n'est que peu versé dans les détours diplomatiques des cabinets : pour le convaincre de cette vérité, je sollicite son attention sérieuse au chapitre suivant, dans lequel je lui prouverai que Pierre Stuyvesant a déjà commis une grande erreur en politique, et qu'il a, en faisant la paix, hasardé matériellement la tranquillité du pays.

---

## CHAPITRE III.

Divers calculs sur la guerre et les négociations , montrant qu'un traité de paix est une calamité publique.

C'ÉTAIT l'opinion du poète philosophe Lucrèce, que la guerre était l'état originel de l'homme , il décrivait celui-ci comme étant primitivement une bête sauvage engagée dans un état constant d'hostilité avec sa propre espèce , et dont la société seule avait adouci et amélioré l'esprit féroce. La même opinion a été soutenue par Hobbes (1), et il n'a pas manqué d'autres philosophes pour l'admettre et la défendre.

Quant à moi , quoique excessivement passionné pour ces estimables théories si poliment flatteuses pour l'espèce humaine , cependant , dans cette circonstance , je suis disposé à séparer la proposition par la moitié , croyant avec Horace (2),

---

(1) Hobbes' *Leviathan*. Part. 1, chap. 13.

(2) *Quum prorepserunt primis animalia terris ,  
Mutum et turpe pecus, glandem atque cubilia propter,*

que quoique la guerre puisse avoir été originai-  
rement l'amusement favori et le constant emploi  
de nos prédécesseurs, néanmoins, comme beau-  
coup d'autres excellentes habitudes, cette disposi-  
tion, loin de s'affaiblir, a été cultivée et confirmée  
par le raffinement et la civilisation, et qu'elle  
augmente dans une exacte proportion, avec les  
pas que nous faisons vers l'état de perfection *nec  
plus ultra* de la philosophie moderne.

Le premier conflit entre l'homme et son sem-  
blable, fut la simple manifestation de la force  
physique, dénuée du secours d'armes auxiliaires.  
Son bras fut son bouclier, son poing sa massue,  
et une tête cassée la catastrophe de son combat.  
La lutte d'hommes abandonnés à leurs forces,  
fut suivie de celle, plus dangereuse, d'hommes  
armés de pierres et de bâtons, et la guerre  
prit alors un aspect sanguinaire. A mesure que  
l'homme avança dans la civilisation, que ses fa-  
cultés intellectuelles s'étendirent, et que sa sensi-  
bilité fut plus exquise, il devint rapidement plus  
industriel, et plus habile dans l'art de tuer ses

---

Unguibus et pugnīs, dein fustibus, atque ita porro  
Pugnabant armis, quæ post fabricaverat usus.

HOR. Sat. I. 1. 9. 3.

semblables, il inventa mille moyens de défense et d'attaque; le casque, la cuirasse, le bouclier, l'épée, le dard et la javeline, lui fournirent les moyens d'éviter la blessure, aussi-bien que de la faire; bientôt se pressant encore en avant dans la carrière des inventions philanthropiques, il étend et augmente ses moyens d'attaque et de défense. Le béliet, le scorpion, la balliste, la catapulte, ajoutent à l'horreur de la guerre, aussi-bien qu'à son importance, et augmentent sa gloire en augmentant son danger. Cependant, insatiable, quoique armé de machines qui semblaient avoir atteint les limites d'une invention destructive, en fournissant des moyens de destruction capables d'assouvir la vengeance elle-même, l'homme fait encore de plus profondes recherches dans ce diabolique arcana; il fouille avec un zèle furieux les entrailles de la terre, il en combine les sels et les minéraux homicides; la sublime découverte de la poudre à canon éclate enfin dans le monde, et, pour couronner l'œuvre, l'art épouvantable de combattre par proclamations sembla douer le démon de la guerre des attributs divins de la toute-puissance et de l'ubiquité!

Voilà ce qui est réellement grand! voilà ce qui prouve l'excellence de l'esprit humain! voilà ce qui révèle enfin ce divin attribut de la raison,

qui nous distingue si éminemment des animaux nos inférieurs ; privée de nos lumières , la brute se contente de la force naturelle que lui a départie la Providence ; le taureau en furie frappe de la tête et des cornes , comme faisaient avant lui ses ancêtres ; le lion , le léopard et le tigre , satisfont leur rage sanguinaire , avec leurs dents et leurs griffes ; l'artificieux serpent , lui-même , lance tout simplement le même venin , emploie les mêmes ruses que son aïeul , avant le déluge. L'homme seul , doué d'un esprit inventif , avance de découverte en découverte , étend et multiplie ses moyens de destruction , s'arroge jusqu'aux armes redoutables de la Divinité , et s'associe toute la création pour détruire le ver son semblable.

A mesure que l'art de faire la guerre s'est étendu , celui d'entretenir la paix s'est perfectionné ; et comme nous avons découvert , dans ce siècle d'inventions et de merveilles , que les proclamations sont le plus puissant moteur de la guerre , nous avons découvert également le moyen non moins ingénieux d'entretenir la paix par de perpétuelles négociations.

Un traité , donc , ou , pour parler plus correctement , une négociation , suivant l'acception que des diplomates profonds et versés dans cette matière donnent à ce mot , un traité n'est plus une

tentative faite dans la volonté d'accommoder les différends, de fixer les droits respectifs, et d'établir un juste échange de bons offices ; mais un assaut d'habileté entre deux puissances pour savoir à qui l'emportera sur l'autre , c'est un adroit effort pour obtenir, par de pacifiques manœuvres et par l'astuce des cabinets , ces mêmes avantages qu'une nation aurait autrement remportés par la force de ses armes ; à peu près comme un consciencieux voleur de grand chemin s'amende et devient citoyen paisible et recommandable s'il se contente d'escroquer à son voisin le bien dont auparavant il se serait emparé à force ouverte.

En effet, le seul moment où deux nations puissent être considérées comme dans un état de parfaite union , est celui où une négociation est entamée et où l'on met un traité sur le tapis ; alors, quand aucune stipulation n'est faite, quand la volonté ne connaît aucunes bornes , aucunes limites précises qui puissent éveiller la captieuse défiance qui fait partie de notre nature ; quand chaque parti a quelque avantage à attendre et à espérer du parti contraire , alors les deux nations sont merveilleusement gracieuses et bienveillantes l'une pour l'autre, leurs ministres se montrent mutuellement la plus haute estime, faisant un échange réciproque de billets doux , de discours

fleuris, se complaisant dans ces petites agaceries, ces petites coquetteries diplomatiques qui chatouillent si merveilleusement l'amour-propre des nations respectives. Ainsi on peut dire d'une manière paradoxale, qu'il n'y a jamais plus d'accord entre deux nations que lorsqu'il existe un peu de mésintelligence entre elles, et que, tant qu'elles ne s'entendent pas encore, elles s'entendent réellement le mieux du monde.

Je ne prétends nullement réclamer le mérite de cette découverte, long-temps certains cabinets fort éclairés l'ont mystérieusement, mais très-positivement mise en œuvre, et elle a été secrètement extraite, comme diverses autres recommandables théories, du recueil de lieux communs d'un illustre législateur, membre du congrès, et qui a possédé la confiance illimitée des principaux administrateurs de départemens. On peut attribuer à ce principe l'étonnante habileté avec laquelle, depuis peu d'années, les négociations ont été prolongées et interrompues. De là l'adroite mesure de nommer pour ambassadeur quelque diplomate chicaneur, habile dans l'art des délais, des sophismes et des équivoques, et expert dans la science de rétorquer un argument; ou quelque politique sans cervelle, dont les erreurs et les méprises servent d'apologie au refus que l'on fait de

ratifier ses engagements. De là aussi ce moyen plus sûr encore et si fort en faveur dans notre gouvernement, d'envoyer une couple d'ambassadeurs, qui, ayant chacun une volonté individuelle à consulter, un caractère à établir et des intérêts à considérer, sont à peu près aussi faciles à concilier que deux amans qui se disputent une maîtresse, deux chiens un os, et deux gueux déguenillés une paire de culottes neuves. Cette méintelligence engendre continuellement des délais et des difficultés, par suite desquels la négociation marche tellement comme sur des roulettes, qu'il y a peu d'apparence de la voir jamais s'arrêter à une conclusion. Rien n'est perdu par ces délais et ces obstacles, si ce n'est le temps ; et en négociations, d'après la théorie que j'ai exposée, autant de temps perdu, autant de temps gagné : combien l'économie politique abonde en admirables paradoxes !

Tout ce que j'ai avancé est si notoirement vrai, que je rougis presque de gaspiller le temps de mon lecteur en traitant un sujet qui n'a pu manquer de lui sauter souvent aux yeux. Mais la proposition sur laquelle je voudrais plus sérieusement appeler son attention est celle-ci : que quoiqu'une négociation soit la plus séduisante de toutes les transactions politiques, néanmoins un traité de

paix est une véritable calamité publique , et l'une des plus abondantes sources de guerre.

J'ai rarement vu d'exemple de contrats particuliers entre individus qui n'eussent produit des jalousies, des disputes, et souvent même de complètes ruptures. Je ne sache pas davantage qu'il ait jamais existé un traité entre deux nations, sans que ce traité même ne fût une occasion perpétuelle de mésintelligence. Combien n'ai-je pas connu de dignes voisins de campagne qui, après avoir vécu en paix et en bonne intelligence pendant des années, ont été jetés dans un état de méfiance, de chicane et d'animosité par quelque convention mal établie concernant des chutes d'eau, des bestiaux mis en fourrière, et les limites respectives de leur propriété. Combien de nations bien intentionnées, et qui seraient restées dans un état constant de bienveillance l'une envers l'autre, en sont venues à guerroyer pour l'infraction ou la mauvaise interprétation d'un traité qu'elles avaient eu la malheureuse idée de conclure pour consolider leur amitié respective.

Tout ce qu'on peut dire de mieux d'un traité, c'est qu'il est respecté aussi long-temps que l'intérêt requiert son accomplissement ; par conséquent il n'est véritablement obligatoire que pour le parti le plus faible, ce qui signifie qu'il n'est

point obligatoire du tout. Aucune nation ne se jettera étourdiment dans une guerre contre une autre nation, si elle n'y trouve pas son avantage; conséquemment, elle n'a point besoin qu'un traité vienne mettre un frein à sa violence; et, si son intérêt la pousse à faire la guerre, je doute fort, d'après ce que j'ai vu de l'équitable conduite des cabinets, qu'on pût former entre elles un lien assez étroit pour que l'épée ne puisse passer au travers. Je parierais même, dix contre un, que le traité lui-même serait la véritable source à laquelle on aurait recours pour trouver un prétexte d'hostilités.

Ainsi donc j'en conclus que, quoique la meilleure de toutes les politiques pour une nation soit de s'entretenir dans un état constant de négociations avec ses voisins, néanmoins c'est pour elle le comble de la folie de se laisser entraîner à faire un traité; car alors elle peut s'attendre aux infractions, aux remontrances, aux altercations, aux représailles, aux récriminations, et finalement à une guerre ouverte. En un mot, une négociation peut être comparée à la cour que l'on fait à une femme, c'est un temps de douceurs, de galanterie, d'yeux doux et de séduisantes caresses; mais le traité, comme le mariage, est le signal des hostilités.

---

## CHAPITRE IV.

Comment Peter Stuyvesant fut outrageusement calomnié par ses adversaires les Moss-Troopers. Sa conduite à cette occasion.

Si mon intelligent lecteur ne s'est pas un peu embrouillé dans le cours de raisonnemens de mon dernier chapitre, il verra sûrement, d'un coup d'œil, que le valeureux Pierre, en concluant un traité avec ses voisins de l'est, se rendit coupable d'une déplorable erreur et d'une grande hétérodoxie en politique. On peut avec justice attribuer à cette malheureuse convention le grand nombre d'infractions, d'altercations, de négociations et de disputes, qui survinrent ensuite entre cet irréprochable potentat et l'ombrageux conseil des Amphictions. Ces altercations ne troublèrent pas peu la sérénité originelle des bons bourgeois de Mannahata; mais elles furent réellement si pitoyables dans leur nature et leurs effets, qu'elles ne sauraient se flatter d'être mentionnées par un grave historien auquel tout ce qui n'est pas chute d'empires ou révolution des mondes semble indigne de son temps et de ses pages sacrées.

Ainsi, quoique je dédaigne de gaspiller en vains détails un temps dont mon front sillonné de rides et ma main tremblante m'apprennent la valeur, il est bien convenu entre mon lecteur et moi que, pendant tout le temps où l'immortel Pierre fut occupé des épouvantables et sanglantes contestations que je raconterai brièvement, les Moss-Troopers du Connecticut se livrèrent à une suite continuelle de petites et misérables escarmouches, de pitoyables querelles et d'insolens maraudages sur la frontière de l'est. Mais, comme ce miroir de la chevalerie, le sage et valeureux Don Quichotte, j'abandonne ces puérides contestations à quelque futur Sancho Pança d'historien, tandis que je réserve mon courage et ma plume pour des exploits d'une plus grande importance.

Le traité conclu, l'illustre Pierre crut que ses travaux étaient enfin terminés du côté de l'est, et qu'il ne lui restait rien de plus à faire qu'à s'occuper de la prospérité intérieure de sa bien-aimée Mannahata. Il se plaisait, malgré sa grande modestie, à se vanter d'avoir à la fin fermé le temple de Janus, et il ajoutait même que si tous les souverains ressemblaient à quelqu'un *qu'il ne nommait pas*, jamais on ne le verrait se rouvrir. Mais l'exaltation du digne gouverneur fut mise à une prompte épreuve, car à peine le traité était-il

conclu , à peine l'encre en était-elle séchée sur le papier , que le fourbe et insolent conseil de la ligue chercha un nouveau prétexte pour rallumer le flambeau de la discorde.

Il semble qu'il soit dans la nature des confédérations, des républiques et autres puissances du genre féminin , de caresser certains soupçons , de se complaire dans certaines terreurs paniques absolument féminines. Elles ne ressemblent pas mal à ces bonnes dames dont la vertu peu robuste tremble sans cesse de voir entacher ou séduire sa virginale pureté , et qui sont prêtes à crier au rapt ou au meurtre dès qu'un homme les touche du bout du doigt , ou se permet de les regarder en face , de même , dans leur susceptibilité vétilleuse , ces pauvres constitutions sont pour leur honneur dans des transes perpétuelles ; chaque mesure vigoureuse leur semble un viol , chaque état monarchique du genre masculin qui les avoisine leur semble un séducteur qui les enveloppe de pièges , et il n'est pas de jour où elles ne découvrent quelque trame infernale qui ne tendait à rien moins qu'à les trahir , les déshonorer et les perdre de réputation.

S'il était besoin de quelques preuves à l'appui de cette vérité , je citerais la conduite d'une certaine république moderne : écoutez la bonne

dame ! que de complots n'a-t-elle pas déjoués ? que de fois n'a-t-elle pas vu pousser sa vertu sur les bords de l'abîme ? quelle jalouse rancune ne garde-t-elle pas à ce bon vieux royaume d'Angleterre , qui , à l'en croire , n'a jamais cessé de machiner contre son honneur , quoique , en mon ame et conscience , je regarde ce brave et honnête vieillard comme incapable de nourrir contre elle l'ombre d'une mauvaise pensée. Eh bien ! j'ai pourtant vu plus d'une fois cette prude timorée faire d'amoureuses agaceries à ce mauvais sujet de Bonaparte , à ce grand enjôleur de vertus nationales qui , au vu et au su de tout le monde , a détruit autour de lui tous les empires et mis à mal toutes les républiques ; mais c'est chose convenue , et ces garnemens seront toujours en faveur auprès des dames.

Je demande pardon à mes lecteurs de toutes mes digressions , et je vais m'efforcer de justifier , autant que possible , par l'application , les précédentes remarques. En l'année 1651 , Pierre l'immaculé , le cœur-de-lion , le type de l'honneur , fut accusé , dit-on , par la grande confédération de l'est d'avoir secrètement essayé , par divers dons et promesses , de pousser les Indiens du Naraganset , du Mohaque et du Pequot , à surprendre dans leurs établissemens et à massacrer les Yan-

kees ; « car, comme le conseil le fit scandaleuse-  
« ment observer, les Indiens à quelques cents milles  
« de circonférence semblaient avoir copieusement  
« bu à la coupe des Manhates, et y avoir puisé  
« avec l'ivresse leur haine contre les Anglais, qui  
« n'ont pourtant jamais cherché que le bien de  
« leurs ames et de leurs corps. »

L'histoire ne nous dit pas comment cet important complot vint à la connaissance des Amphictions, s'il leur fut franchement et honnêtement vendu, ou s'ils en durent la découverte à un heureux hasard ; il est certain toutefois qu'ils interrogèrent plusieurs Indiens qui tous attestèrent le fait et le jurèrent aussi résolument que l'eût pu faire aucun soldat chrétien, et que, pour être plus sûr de leur véracité, le sage conseil se rappelant un vieux proverbe, trop usé pour que j'aie besoin de le citer, avait d'abord pris soin de les griser complètement.

Malgré tous les torts que peut reprocher aux Yankees de cette époque la famille dont je suis descendu (car mon bisaïeul, après s'être vu voler par eux deux bœufs et son meilleur bidet, eut encore les yeux pochés et le nez cassé dans une de ces guerres de frontières, et mon grand-père, alors enfant, fut enlevé aux cochons qu'il gardait pour être outrageusement fouetté par un grand

flandrin de maître d'école du Connecticut), malgré tous ces torts, dis-je, j'aurais consenti à pardonner, j'aurais pu ensevelir tant de maux dans un généreux oubli, j'aurais pu souffrir même que les Yankees eussent impunément cassé la tête d'Evert-Ducking, chassé à coups de pied le courageux Jacob Van-Curlet et son régiment déguenillé, mis tous les cochons en fourrière et dépeuplé tous les poulaillers de la terre ; mais cette indécente accusation contre un des plus braves et des plus irréprochables héros du temps moderne est trop criante pour que je puisse la digérer, elle a épuisé tout à la fois la longanimité de l'historien et la patience du Hollandais.

Oui, lecteur, ils mentaient ! ils mentaient indignement, je le jure ! et si tu as quelque considération pour ma parole, si l'immuable caractère de véracité, dont j'ai tâché de ne point me départir dans le cours de cet ouvrage, est de quelque poids à tes yeux, tu n'ajouteras pas foi à cette abominable imposture, je te le jure sur mon honneur, sur mon immortelle renommée, non-seulement le valeureux Pierre Stuyvesant fut innocent de cette basse conspiration, mais, plutôt que de chercher à détruire ses ennemis par tout autre moyen qu'une guerre franche et généreuse, il eût souffert que son bras droit, que sa jambe de bois

elle-même se consumassent lentement dans d'inextinguibles flammes. Maudits soient les méprisables espions, les vils délateurs qui complotèrent de souiller son honorable nom par une imposture semblable.

Pierre Stuyvesant, quoiqu'il n'eût peut-être jamais entendu parler de chevaliers errans, avait néanmoins un cœur aussi véritablement chevaleresque qu'aucun de ceux qui aient jamais palpité à la table ronde du roi Arthur. A travers ses manières un peu rudes perçait une nature si noble, une loyauté si franche, qu'il était impossible d'y méconnaître l'âme d'un héros ; car c'était réellement un héros de chevalerie créé d'un seul jet par la nature ; et quoiqu'elle n'eût pris aucun soin ultérieur pour finir et perfectionner son ouvrage, il n'en offrait pas moins un miracle vivant de sa toute-puissance.

Mais pour parler sans figures (faute en matières historiques que j'évite particulièrement de commettre), l'illustre Pierre possédait à un éminent degré les sept nobles et célèbres vertus de la chevalerie ; or, comme il n'avait jamais consulté les auteurs dans la culture et le perfectionnement de son esprit, je crois véritablement qu'elles y avaient été implantées par dame nature elle-même, et qu'elles y florissaient parmi ses autres qualités,

comme autans de fleurs sauvages qui percent et prospèrent à travers les crevasses d'un dur rocher. Tel était Pierre Forte-Tête : et si mon admiration pour lui a , dans cette occasion , entraîné mon style au-delà de la sage gravité qui convient au laborieux historiographe , la seule excuse que j'en puisse donner est que , quoique Hollandais à tête grisonnante , quoique descendu presque au pied de la montagne de la vie , je conserve encore quelque étincelle de ce feu céleste qui brille dans les yeux de la jeunesse quand elle contemple les vertus et les exploits de la vieillesse vénérable. Béni soit , trois fois , neuf fois ,... béni soit à jamais le bon saint Nicolas , de ce que j'ai échappé à l'influence de cette froide apathie qui trop souvent glace toute sympathie chez le vieillard , et , telle qu'un mauvais génie , s'empare de toutes les avenues du cœur pour en repousser tout sentiment généreux , toute étincelle d'enthousiasme.

Au premier bruit de cette infame accusation contre son honneur , Pierre Stuyvesant prit une résolution faite pour illustrer tout chevalier , eût-il su par cœur la bibliothèque de Don Quichotte ; il dépêcha immédiatement , comme héraut d'armes , auprès du conseil amphictionique , son vaillant trompette et écuyer Anthony-Van Corlear , avec ordre de courir jour et nuit ; il leur reprochait ,

dans les termes d'une noble indignation, d'avoir prêté l'oreille aux impostures par lesquelles des païens infidèles avaient cherché à noircir le caractère d'un chrétien, d'un gentilhomme et d'un soldat. Quant au perfide et sanglant complot allégué contre lui, il déclarait que quiconque en affirmait l'existence en avait menti par sa gorge ! en preuve de quoi, il défiait en combat singulier le président du conseil et tous ses conseillers, ou, s'ils l'aimaient mieux, leur puissant champion le capitaine Alicxsander Partridg, ce formidable homme de Rhodes, s'en remettant, disait-il, à la valeur de son bras, du soin de prouver son innocence.

Ce cartel ayant été délivré avec toutes les cérémonies voulues, Anthony Van-Corlear sonna un appel de défi devant le conseil assemblé, et le termina par d'épouvantables sons nasillards qui paraissaient plus particulièrement destinés aux oreilles du capitaine Partridg, sous le nez duquel ils retentissaient, et qui, frappé de surprise et d'étourdissement, en pensa rendre l'ame. Cela fait, mon Van-Corlear enfourcha une grande jument flamande, qu'il montait toujours, et trotta joyeusement vers les Mannahatoes, traversant Hartford, Pyquay, Middletown, ainsi que les autres villes frontières, soufflant dans sa trom-

petite comme un diable enragé, faisant retentir de sa mélodie guerrière les délicieuses vallées du Connecticut où ses rives fleuries, et s'arrêtant à l'occasion tantôt pour manger des tartes aux prunes, tantôt pour se mêler aux danses ou autres amusemens champêtres des jolies filles qu'il rencontrait, et dont son joyeux instrument ravissait l'âme.

Cependant le grand conseil, étant composé d'hommes sages et réfléchis, n'eut aucune envie de courir une lance avec un héros tel que Pierre; ils lui firent au contraire une réponse à la fois peureuse et offensante, dans laquelle ils l'assuraient que son crime leur paraissait suffisamment prouvé, et qu'ils se tenaient pour satisfaits du témoignage qu'en avaient rendu de sages et respectables Indiens; la lettre finissait par ce tout aimable paragraphe : « Quant à votre effrontée  
« dénévation du complot barbare dont vous êtes  
« accusé, elle pèsera peu dans la balance contre  
« une telle évidence; ainsi nous demandons en-  
« core et requérons due satisfaction et garantie,  
« restant toujours,

« Monsieur ,

« Vos serviteurs en tout ce  
« qui est juste , etc. , etc. »

Je ne doute pas que cette négociation n'ait été tout autrement rapportée par certains historiens de l'est, et autres, qui semblent avoir hérité de la profonde aversion de leurs ancêtres pour le brave Pierre. Grand bien leur fasse l'héritage ! Ils prétendent que Pierre Stuyvesant, après avoir demandé lui-même que les accusations intentées contre lui fussent examinées par des commissaires nommés à ce sujet, refusa, quand ils furent nommés, de se soumettre à leur examen. Il n'y a dans cet artificieux récit qu'une apparence de vérité. Sans doute, quand il vit qu'on faisait la sourde oreille à son défi, il offrit généreusement de soumettre sa conduite à la rigoureuse inspection d'une cour d'honneur ; mais il comptait alors sur un tribunal auguste, composé d'hommes comme il faut, des gouverneurs et des nobles des plantations confédérées et de la province de la Nouvelle-Hollande ; il comptait alors être jugé par ses pairs, et d'une manière digne de son rang et de sa dignité ; au lieu de cela... (que je meure si je ne dis l'exacte vérité !), ils n'eurent pas honte d'envoyer aux Mannahatoes, deux efflanqués d'avocats affamés, qui, montés sur de mauvais bidets de Narraganset, portaient des valises en croupe et des sacs de toile verte sous leurs bras, comme si leur seule affaire était de

battre le pavé de tribunal en tribunal à la recherche de quelques procès.

Le chevaleresque Pierre, comme on pouvait s'y attendre, n'honora pas de la plus légère attention ces artificieux faquins qui, avec une habileté naturelle à leur profession, se mirent en quête de témoignages, scrutant, épluchant, tourmentant d'innocens Indiens et de pauvres vieilles femmes par leurs questions insidieuses, et les poussant ainsi jusqu'à ce qu'ils se fussent contredits et parjurés de la manière la plus horrible. Parfaitement satisfaits d'avoir si bien rempli leur honorable mission, ils retournèrent vers le grand conseil avec leurs bissacs et leurs valises farcis d'histoires apocryphes, de méprisables rapports et d'outrageuses calomnies, dont le grand Pierre ne s'occupa pas plus que d'une pipe cassée; mais j'atteste que s'ils eussent essayé de jouer le même tour à William-le-Bourru, il les aurait régales d'une cabriolet aérienne au haut de ses potences.

Le grand conseil de l'est s'assembla solennellement au retour de ses envoyés, et, après avoir délibéré pendant fort long-temps sur la situation des affaires, il était prêt de s'ajourner sans pouvoir s'accorder sur aucun point, quand, à ce moment critique, un pâle, bilieux et intrigant orateur prit la parole; cet homme passait pour un

habile politique, parce qu'il était parvenu à siéger au conseil en calomniant tous ses antagonistes, c'était réellement un de ces esprits turbulens, quoique vides, qui montrent leur patriotisme en soufflant le feu des factions, jusqu'à ce que la fournaise politique devienne un volcan ; un de ces zélateurs désintéressés qui sont toujours prêts à mettre le feu à la maison si cela peut faire bouillir leur pot. Cet honnête homme vit d'un coup-d'œil que l'occasion était favorable pour frapper un coup qui établirait sa popularité aux yeux de ses commettans placés sur les frontières de la Nouvelle-Hollande, et qui étaient les plus grands braconniers de la chrétienté ( les nobles habitans des frontières de l'Écosse exceptés ) ; il se mit donc en avant comme un second Pierre l'Ermite, et prêcha une croisade contre Pierre Stuyvesant et sa cité dévouée.

Son discours, qui dura six heures, selon l'ancienne coutume de ce pays, représentait les Hollandais comme une race d'hérétiques impies, qui ne croyaient ni à la sorcellerie, ni à la vertu souveraine des fers à cheval, qui avaient abandonné leur patrie, non comme eux, pour s'assurer la liberté de conscience, mais poussés par le vil appât du gain, qui n'étaient enfin que des cannibales, de vrais anthropophages, puisque jamais ils ne

mangeaient de morue le samedi, puisqu'ils dévo-  
raient la chair de porc sans y mettre de mélasse,  
et puisqu'ils professaient un souverain mépris pour  
les citrouilles.

Ce discours produisit l'effet désiré, car le con-  
seil ayant été réveillé en sursaut par le sergent  
d'armes, les conseillers conclurent, tout en se frot-  
tant les yeux, qu'il était à la fois juste et politique  
de déclarer immédiatement la guerre à ces païens  
destructeurs des citrouilles. Mais il fallait d'abord  
que la nation en masse fût préparée à cette me-  
sure, et à cet effet les argumens de l'orateur furent  
prêchés en chaire, pendant plusieurs dimanches  
consécutifs, et vivement recommandés à l'atten-  
tion de tous les bons chrétiens qui professaient et  
pratiquaient la doctrine de l'humilité, de la cha-  
rité et du pardon des injures. Cette circonstance  
est la première où nous ayons entendu parler du  
*« tambour ecclésiastique »* battant, dans notre pays,  
pour faire des recrues politiques, et ce moyen eut  
une si grande efficacité qu'il a depuis été fréquem-  
ment employé dans toute l'union. Souvent la robe  
ecclésiastique vous cache un politique rusé dont  
l'extérieur n'est que religion, tandis que son ame  
n'est que rancune. Les choses spirituelles et les tem-  
porelles sont mêlées et confondues ensemble,  
comme les poisons et les contre-poisons sur les ta-

blottes d'un apothicaire, et au lieu d'un sermon orthodoxe, on ne fait souvent avaler à l'innocent fréquenteur d'églises qu'un pamphlet politique étiqueté d'un texte pieux que fournit l'Écriture sainte.

---

## CHAPITRE V.

Comment les habitants de New-Amsterdam devinrent fâchés dans les armes, et de la terrible catastrophe survenue à une puissante armée. Mesures que prit Pierre Stuyvesant pour fortifier la ville. Comment il fut le fondateur de la Batterie.

QUOIQUE le grand conseil, comme je l'ai déjà montré, eût été étonnamment discret dans sa manière d'agir relativement à la Nouvelle-Hollande, et qu'il eût conduit ses affaires avec presque autant de silence et de mystère que le sage cabinet britannique en met dans la conduite de ses malencontreuses *expéditions secrètes*, cependant le vigilant Pierre fut informé aussi exactement de chacune de ses démarches que l'est la cour de France des grandes entreprises que j'ai mentionnées. En conséquence, il se mit à l'œuvre pour faire avorter les machinations de ses adversaires.

Je sais que beaucoup de gens blâmeront ce vail-

lant gouverneur de s'être jeté précipitamment dans des dépenses de fortifications , sans s'assurer qu'elles fussent nécessaires , en attendant prudemment que l'ennemi fût à sa porte. Mais ils doivent se rappeler que Pierre Stuyvesant n'était pas doué de la faculté de pénétrer dans les secrets de la politique moderne , et qu'il était singulièrement infatué de certaines maximes surannées de la vieille école ; il croyait fermement , par exemple , que , pour faire respecter un pays au dehors , il était nécessaire de le rendre formidable au dedans , et que , pour conserver la paix et la tranquillité , une nation devait beaucoup plus compter sur sa propre force que sur la justice et la bienveillance des nations voisines. Il procéda donc avec la plus grande diligence , et mit la province et la métropole dans une forte attitude de défense.

Dans le petit nombre des ingénieuses inventions du règne de William-le-Bourru , qui avaient été conservées , on pouvait compter ces inexpugnables boulevards de la sûreté publique , les lois sur la milice , par lesquelles les habitans étaient forcés de se présenter deux fois par an dans tel équipement militaire.... qu'il plaisait à Dieu , et étaient mis sous le commandement de très-vaillans tailleurs et perruquiers , qui , quoique les meilleures et les plus pacifiques petites gens du monde dans

les circonstances ordinaires, n'en étaient pas moins des diables incarnés aux parades et dans les cours martiales, quand ils avaient la brette au côté et le chapeau retapé sur l'oreille. Sous la direction de ces guerriers périodiques, la vaillante milice fit de merveilleux progrès dans les mystères de la poudre à canon. On leur apprit à faire face à droite, face à gauche, à tirer, sans cligner de l'œil, un fusil sans amorce, à faire un changement de direction sans trop de confusion et d'irrégularité, et à marcher, quelque temps qu'il fit, par la pluie ou le soleil, d'un bout de la ville à l'autre, sans barguigner ; de sorte qu'à la fin ils étaient devenus si courageux qu'ils tiraient à poudre, sans presque détourner la tête, qu'ils pouvaient entendre la décharge des plus grosses pièces de campagne, sans se boucher les oreilles ou sans se débâter, et qu'ils auraient même supporté toutes les fatigues et les périls d'un jour de parade en été, sans que la désertion eût considérablement éclairci leurs rangs.

Il faut l'avouer, le génie de ce peuple véritablement pacifique était si peu tourné vers la guerre, que, durant les intervalles des campagnes, ils s'arrangeaient généralement de manière à oublier tout l'instruction militaire qu'ils avaient reçue ; de sorte que, quand les parades recommençaient,

ils distinguaient à peine le bout du canon de leur fusil de sa crosse, et qu'ils prenaient invariablement leur épaule droite pour la gauche. Méprise à laquelle on obvia bientôt cependant, en marquant tous les bras gauches avec de la craie. Mais quelles que pussent être leurs maladresses et leurs bévues, le sagacieux Kieft assurait qu'elles étaient de peu d'importance, puisque, comme il le faisait judicieusement observer, une campagne leur serait plus profitable que cent parades. Car, quand même les deux tiers d'entre eux seraient victimes de la poudre à canon, néanmoins ceux de l'autre tiers qui ne fuiraient pas deviendraient d'expérimentés vétérans.

Le grand Pierre n'avait nulle vénération particulière pour les ingénieux essais et les sages institutions de son habile prédécesseur, et, entre autres choses, il avait le plus souverain mépris pour son système militaire, souvent même, en plaisantant, (car il était fort sur la plaisanterie) il appelait ces pauvres miliciens : les cruches fêlées du gouverneur Kieft. Cependant, comme la présente occurrence était pressante, il fut obligé de profiter de ceux des moyens de défense qui étaient sous sa main, et en conséquence il fixa un jour de grande parade et d'inspection générale de la milice. Mais, oh ! Mars et Bellone ! et vous, grandes et petites

puissances de la guerre, quel désordre! ou plutôt quel gachis!!! Ici des soldats sans officiers, là des officiers sans soldats, de longues canardières et de courtes espingoles, des fusils de tous les calibres; quelques-uns sans baïonnette, d'autres sans chien, d'autres sans monture, et la plus grande partie manquant à la fois de monture, de chien et de baïonnette; gibernes, ceinturons, boîtes à poudre, épées, haches, coutelas, broches à rôtir et manches à balai, le tout confus et pêle-mêle, comme une de nos armées continentales au commencement de la révolution.

Cette soudaine métamorphose d'un peuple pacifique en une troupe de guerriers est sans doute ce qu'on entend aujourd'hui par mettre une nation sous les armes et « *lui faire prendre une attitude* » ; armes et attitude grâce auxquelles le bon peuple fait une figure aussi martiale et promet d'accomplir autant de prouesses que le fameux *Sancho Pança* quand il fut soudainement équipé pour défendre son île de Barataria.

Le déterminé Pierre regarda ce régiment déguillé d'un air aussi piteux qu'un autre eût regardé le diable; mais calculant, en homme sage, que la seule chose qu'il eût à faire était de tirer le meilleur parti possible d'une méchante affaire, il résolut de donner à ses héros un avant-goût des travaux militaires:

en conséquence, les ayant rangés en ordre de bataille et leur ayant fait faire et refaire tous les exercices manuels du soldat, il ordonna aux fifres de jouer une marche vive, et se mit à arpenter les rues de New-Amsterdam ainsi que les champs voisins, avec sa longue et infatigable jambe de bois, jusqu'à ce que les pauvres petites jambes de ses soldats leur fussent rentrées dans le corps et que leur graisse se fût fondue en ruisseaux de sueur. Mais ce ne fut pas tout ; l'esprit martial du vieux gouverneur s'enflammant au son brillant du fifre, il voulut essayer le courage de ses troupes et leur faire tâter des fatigues d'une guerre plus sérieuse ; dans ce but, il les fit camper, à la chute du jour, sur une montagne à quelque distance de la ville, et qui autrefois portait le nom de Bunker's-Hill, avec l'intention formelle de les initier à la discipline des camps et de recommencer le lendemain les travaux et les périls de la campagne ; mais les torrens de pluie qui tombèrent sur le camp pendant la nuit mirent cette puissante armée dans une telle déroute ou plutôt dans une telle *fusion*, que le blond Phébus quand il darda ses premiers rayons sur la montagne n'y trouva plus guère que Pierre Stuyvesant et son trompette Van-Corléar, tristes restes de la multitude qui y avait campé la nuit précédente.

La funeste dissolution de son armée aurait découragé un commandant moins déterminé que Pierre Stuyvesant, mais il attachait peu d'importance à cet événement ; seulement, à dater de cette époque, méprisant dix fois plus encore tout système de milice, il prit soin de se pourvoir d'une bonne garnison d'hommes choisis, qui reçurent une paie, et qu'il vantait comme possédant au moins cette qualité indispensable du soldat, d'être à l'épreuve de l'eau.

Le second soin du vigilant Stuyvesant fut de fortifier New-Amsterdam ; dans ce but il fit construire en bois de forts retranchemens qui traversaient l'île dans toute sa largeur, d'un bras de rivière à l'autre, et qui devaient protéger la ville, non-seulement contre les invasions soudaines d'ennemis étrangers, mais aussi contre les incursions des sauvages voisins (1).

Quelques traditions, à la vérité, ont attribué la construction de cette espèce de muraille à une

---

(1) Dans une ancienne vue de la Nouvelle-Amsterdam, prise quelque temps après l'époque dont il est question, on a représenté cette muraille, qui suivait la direction de Wall-Street, appelée ainsi en commémoration de ce grand boulevard. Une porte, nommée Land-Poort, s'ouvrait sur Broad-Way, près du lieu où est maintenant

époque plus récente, mais elles sont complètement inexactes ; car une note du manuscrit de Stuy vesant dont la date nous reporte à peu près au milieu du règne de ce gouverneur , mentionne cette muraille comme un monument curieux et considérable qui faisait l'admiration de tous les sauvages d'alentour , et il cite , en outre , la circonstance d'un troupeau de vaches échappées , qui , pendant une nuit très-noire , se firent jour au travers de la fameuse muraille et jetèrent toute la ville de New-Amsterdam dans une affreuse terreur panique.

Outre cette grande muraille il ajouta au fort Amsterdam plusieurs ouvrages avancés pour protéger la côte à la pointe de l'île. Ces ouvrages consistaient en formidables batteries de terre , solidement revêtues d'écailles d'huîtres qu'on y avait incrustées à la manière des fours hollandais maintenant en usage.

Ces respectables boulevards furent recouverts , par la suite des temps , d'un verdoyant tapis de treffle et de gazon , et leurs sommets furent ombr-

---

Trinity - Church ; une autre , nommée Water - Poort , à peu près où est le café de Tontine , s'ouvrait sur Smitsvleya , ou , comme on le dit habituellement , Smith Fly , alors un vallon marécageux avec une orique ou entrée qui s'étendait sur ce que nous nommons Maiden-Lane.

gés par d'immenses sycomores dans le feuillage desquels de petits oiseaux voltigeaient en réjouissant l'oreille par leurs notes mélodieuses. Les vieux bourgeois allaient l'après-midi fumer leurs pipes à l'ombre de ces beaux arbres, contemplant les rayons dorés du soleil à mesure qu'il descendait et se perdait à l'occident, emblème de cette fin tranquille vers laquelle ils s'avançaient doucement eux-mêmes, tandis que de leur côté les jeunes garçons et les jeunes filles de la ville aimaient à s'égarer au clair de la lune dans les détours de cette retraite favorite, contemplant les rayons argentés de la chaste Diane lorsqu'ils tremblaient sur le sein calme de la mer au fond de la baie, ou qu'ils brillaient sur la voile blanche d'une barque glissant sur ses ondes. Telle fut l'origine de cette célèbre promenade nommée la Batterie, qui, quoique ostensiblement destinée à un usage martial, fut toujours consacrée aux plus douces délices de la paix ; promenade favorite du vieillard, lieu salubre où le malade allait chercher la santé, où l'artisan se délassait le dimanche des travaux et des fatigues de la semaine, théâtre des joyeux plaisirs de l'enfance, rendez-vous choisi des amans, amusement du citoyen, ornement de New-Yorck, orgueil enfin de la délicieuse île de Mannahata.

---

## CHAPITRE VI.

Comment le peuple de l'est fut soudainement affligé d'un mal diabolique. Ses judicieuses mesures pour le détruire.

AYANT ainsi pourvu à la sûreté temporaire de New-Amsterdam , et l'ayant fortifiée contre toute surprise soudaine , le brave Pierre prit une bonne prise de tabac , et faisant claquer ses doigts mit au défi le conseil des amphictions et son champion l'illustre Alicxsander Patridg. Il est impossible de dire , cependant , quelle aurait pu être l'issue de cette affaire si le conseil ne se fût trouvé tout à coup enveloppé dans de cruelles difficultés et si la dissension n'eût été semée parmi ses membres , comme elle le fut jadis parmi les guerriers turbulents et querelleurs de la Grèce.

Le conseil de la ligue , comme je l'ai montré dans mon dernier chapitre , avait déjà annoncé ses intentions hostiles , et déjà la puissante colonie de New-Haven et l'importante ville de Pyquag , autrement appelée Weathers-Field , renommée par ses ognons et ses sorcières , et le grand comptoir de Hartford , et les autres redoutables villes fron-

tières, ~~étaient dans un~~ prodigieux émoi, fourbissant leurs canardières rouillées, et faisant retentir au loin le cri de la guerre, qui ne leur semblait que le précurseur des conquêtes faciles et du riche butin que les opulens petits villages hollandais leur promettaient. Mais la conduite de la colonie de Massachusetts fit bientôt taire ce joyeux tapage. Celle-ci, frappée du caractère loyal du brave et vieux Pierre, et totalement persuadée par la franchise chevaleresque et la chaleur courageuse de sa justification, refusa de le croire coupable de l'infame complot si injustement mis sur son dos. Avec une générosité digne à mes yeux d'un immortel honneur, elle déclara qu'aucune détermination du grand conseil de la ligue n'obligerait la cour générale de Massachusetts à participer à une guerre offensive, que ladite cour générale regarderait comme injuste. (1)

Ce refus entraîna immédiatement la colonie de Massachusetts et les autres provinces unies dans de très-sérieuses contestations, et il aurait même causé la dissolution de la confédération, si le conseil des amphictions, qui sentit l'impossibilité de combattre sans l'appui d'un membre aussi impor-

---

(1) Haz. Coll. de papiers d'état.

tant que Massachusetts, n'eût pris la liberté d'abandonner, pour un temps, ses machinations hostiles contre les Manhattoes. Tant il y a d'énergie et de puissance dans ces confédérations composées de membres discordans, égoïstes et entêtés, que réunit mollement un lien sans force et que gouverne un chef sans expérience. A tout prendre cependant, les villes martiales du Connecticut n'eurent aucun sujet de déplorer ce frein mis à leur ardeur guerrière; car, tout en admettant que les puissances coalisées eussent fini par vaincre les troupes inexpérimentées des Manhattoes, je jure-rais bien que, en attendant, Pierre-Cœur-de-Lion et ses recrues auraient commencé par étouffer les héros querelleurs de Pyquag avec leurs propres ognons (1), et eussent d'abord frotté les autres petites villes voisines de manière à leur faire passer, pour cent ans au moins, l'envie de s'installer sur les terres des nouveaux Pays-Bas ou même d'en dévaster les poulaillers.

A la vérité plus d'une cause servait à détourner l'attention du bon peuple de l'est de ses projets hostiles, car dans ce temps-là même il fut cruellement

---

(1) On se rappelle que Pyquag était célèbre pour ses ognons.

harassé et tourmenté par les incursions du prince des ténèbres dont plusieurs sujets furent surpris rôdant autour du camp, et brûlés vifs comme espions et mortels ennemis. Pour parler sans figure, il est notoire que, dans cette conjoncture, les provinces de la Nouvelle-Angleterre furent horriblement troublées par une multitude de sorcières, ou misérables bohémiennes qui usaient de tous les stratagèmes et de toutes les sorcelleries imaginables pour égarer et tourmenter le peuple ; et quoique un grand nombre de lois judicieuses et sanglantes eussent été faites contre tout « pacte ou entretien sérieux avec le diable, au moyen de conjurations, etc., » cependant le crime abominable de sorcellerie continua à faire des progrès qui passeraient presque toute croyance si le fait n'était trop bien prouvé pour laisser l'ombre d'un doute.

Ce qui est particulièrement digne d'attention, c'est que cet art épouvantable qui a déconcerté si long-temps les travaux abstraits des philosophes, des astrologues, des alchimistes, des adeptes en la science de la magie, et de mille autres sages, était particulièrement l'apanage des plus ignorantes, des plus décrépites et des plus horribles vieilles femmes

---

(1) Archives de New-Plymouth.

du pays, qui n'avaient guère plus de cervelle que le manche à balai qui leur servait de monture.

Quand un bruit alarmant est une fois répandu, le public, qui aime par-dessus tout à avoir peur, ne manque pas long-temps de preuves qui le confirment. Prononcez seulement le mot *fièvre jaune*, et à l'instant tous les maux de tête ou d'estomac, toutes les affections bilieuses seront reconnues être la terrible épidémie. De même, dans la présente circonstance, quiconque avait colique ou lumbago était sûr d'être ensorcelé, et malheur alors aux infortunées vieilles femmes qui vivaient dans son voisinage ! On ne pouvait long-temps fermer les yeux sur une abomination aussi criante ; aussi attira-t-elle bientôt la vive indignation des esprits les plus sages et les plus réfléchis du pays, mais particulièrement de ceux qui avaient montré jadis une bienveillance si active dans la conversion des quakers et des anabaptistes. Le grand conseil des amphictions se prépara publiquement à faire tête à un crime aussi dangereux et aussi épouvantable, et il s'ensuivit une sévère recherche de ces abominables vieilles qui furent aisément découvertes et reconnues à des signes également certains, tels que pinçons faits par le diable, chats noirs, manches à balais, et à cette impuissance où elles étaient de

verser jamais plus de trois larmes, qui encore ne pouvaient tomber que de l'œil gauche.

On ne saurait croire le nombre de crimes qui furent découverts, « chacun desquels, » dit le révérend père Cotton Mather dans son excellente histoire de la Nouvelle-Angleterre, « chacun desquels porte avec lui une telle évidence, que nul homme raisonnable n'en a jamais douté dans ce pays, et qu'il serait déraisonnable d'en douter dans aucun autre » (1).

Eh que répondre aux faits incontestables que nous cite à ce sujet l'authentique et judicieux John Josselin Gent? « Il n'y a point de mendiants en ce pays, dit-il, mais il y a beaucoup trop de sorcières ivres, ou autres, qui produisent d'étranges apparitions, témoin cette chaloupe remplie de femmes, et ce vaisseau avec un grand cheval rouge au pied de son mât : le vaisseau étant dans une petite baie du côté de l'est disparut tout à coup, etc. »

Cependant, ni le nombre des délinquantes, ni leurs inventions magiques, ne furent plus remarquables que leur diabolique obstination. Quoiqu'on

---

(1) Mather. *Histoire de la Nouvelle-Angleterre*. l. VI, ch. VII.

les exhortât de la manière la plus solennelle , la plus persuasive et la plus affectueuse , à s'avouer coupables et à se laisser brûler pour le plus grand bien de la religion et le plus grand amusement du public , elles n'en persistèrent pas moins avec la plus grande opiniâtreté à affirmer leur innocence. Une si incroyable obstination méritait seule une punition prompte , puisqu'elle suffisait pour prouver ( si tant est qu'il fallût prouver quelque chose ) leur connivence avec le diable , qui est l'obstination en personne. Mais leurs juges étaient justes et misericordieux , et ils résolurent de ne punir que celles qui seraient convaincues par les plus irrécusables témoignages ; non qu'il en fût besoin pour satisfaire leur conscience , car en juges véritables et expérimentés , ils avaient l'esprit parfaitement tranquille , et se tenaient pour bien assurés du crime des prisonnières , avant de procéder à leur examen ; mais encore fallait-il accorder quelque chose à la conviction générale , et tranquilliser les esprits inquiets et vétillieux qui pourraient leur succéder. Enfin , il fallait satisfaire le monde. Oh ! le monde ! le monde ! Tout le monde sait combien le monde est difficile à contenter ! Les dignes juges furent donc réduits à chercher , découvrir et rendre plus claires que le jour des choses que l'instinct leur avait d'abord révélées , et sur les-

quelles ils n'avaient pas à se reprocher d'avoir hésité une minute. De sorte que l'on peut dire avec vérité que les sorcières furent brûlées pour contenter la populace du jour, mais qu'on fit leur procès pour la satisfaction de l'avenir.

Voyant donc que ni exhortations, ni bonnes raisons, ni supplications amicales, ne profitaient à ces criminelles endurcies, on eut recours aux argumens plus persuasifs de la torture, et ayant ainsi très-littéralement arraché la vérité de leur bouche obstinée, on les condamna à être brûlées vives, peine bien due aux crimes horribles qu'elles avaient confessés. Quelques-unes même poussèrent la dépravation au point de mourir dans les tortures, en protestant de leur innocence jusqu'à la fin, mais celles-là furent regardées comme absolument et à tout jamais possédées du diable, et les pieux spectateurs s'affligèrent seulement de ce qu'elles n'eussent pas vécu assez long-temps pour pouvoir périr dans les flammes.

On nous dit que les habitans d'Ephèse se délivrèrent de la peste en lepidant un vieux mendiant qu'Apollonius leur avait signalé comme étant le malin esprit qui avait causé ce fléau, vérité que prouva le vieux démon en se transformant aussitôt en chien barbet. De même, et par

des mesures également sages , un frein salutaire arrêta les progrès toujours croissans de la sorcellerie ; toutes les sorcières furent brûlées , bannies , ou terrifiées de manière qu'on ne vit bientôt plus une seule vieille femme dans toute la Nouvelle-Angleterre , et c'est par cette raison sans doute que toutes les jeunes y sont si jolies. Les honnêtes gens qui avaient été victimes de leurs sortilèges se guérirent petit à petit , excepté toutefois ceux qui avaient été affligés de convulsions et de douleurs continues ; encore ces maux prirent-ils le caractère moins alarmant de rhumatismes , sciaticques et lumbagos. A dater de ce moment , le bon peuple de la Nouvelle-Angleterre , abandonnant l'étude des sciences occultes , tourna son attention vers les ruses plus profitables du commerce , et bientôt il devint expert dans l'art subtil de faire travailler son argent. Néanmoins on peut encore , de nos jours , démêler en eux quelques parcelles de ce vieux levain ; les sorcières ressuscitent à l'occasion sous les déguisemens divers de médecin , de jurisconsulte ou d'ecclésiastique. Le peuple en général montre une finesse , une sagacité et une profondeur de sagesse , qui sentent fortement le sortilège ; et quand il tombe des pierres de la lune , on peut être sûr que la Nouvelle-Angleterre en a toujours sa bonne part.

---

## CHAPITRE VII.

Qui mentionne l'élévation et la renommée d'un vaillant commandant, et qui montre qu'un homme peut, comme un ballon, ne devoir son importance et sa grandeur qu'au vent qui le gonfle.

En parlant de ces temps orageux, l'écrivain inconnu du manuscrit de Stuyvesant épanche sa reconnaissance dans une apostrophe au bon saint Nicolas, aux soins protecteurs duquel il attribue entièrement les dissensions qui éclatèrent dans le conseil des amphictions, et l'abominable esprit de sorcellerie qui régna dans les pays de l'est ; causes qui déjouèrent pendant un temps les machinations hostiles employées contre les Hollandais, et qui préservèrent sa ville favorite de New-Amsterdam d'un péril imminent et d'une guerre désastreuse. Les ténèbres et la superstition obscurcissaient les belles vallées de l'est : les bords délicieux du Connecticut ne retentissaient plus des sons d'une gaieté champêtre ; d'effrayantes apparitions et d'épouvantables fantômes étaient vus dans l'air, et des spectres errans se glissaient dans toutes les vallées sombres, sur toutes les rives muettes des ruisseaux ; des voix étranges sortant

de corps invisibles étaient entendues dans les solitudes désertes, et les villes frontières étaient si occupées à découvrir et à punir les vieilles femmes qui avaient causé ces alarmans prodiges, que pendant un temps la province de la Nouvelle-Hollande et ses habitans furent oubliés.

Le grand Pierre, donc, voyant qu'il n'y avait rien à craindre pour le moment du côté de ses voisins, employa cette louable vigilance qui l'a toujours distingué, à mettre un terme aux insultes des Suédois. Ces flibustiers (comme mon attentif lecteur peut se le rappeler) avaient commencé à devenir très-importuns vers la dernière partie du règne de William-le-Bourru, mettant au néant les proclamations de cet illustre petit gouverneur, et à quia l'intrépide Jansen Alpendam.

Pierre Stuyvesant, comme on l'a déjà démontré, était un gouverneur d'un bien autre caractère et d'une tournure d'esprit tout-à-fait différente. Sans y regarder à deux fois, il ordonna la levée d'un corps de troupes qui devait être stationné sur les frontières méridionales, sous le commandement du brigadier général Jacob Van-Poffenburgh. Cet illustre guerrier avait acquis la plus grande importance pendant le règne de William-Kieft, et, si l'histoire dit vrai, il était commandant en second sous l'infortuné Van-Curlet quand celui-ci et son

régiment en guenilles furent inhumainement chassés, par les Yankees, à coups de pieds dans les reins, du fort de Bonne-Espérance. Par suite de l'avantage qu'il avait eu de figurer dans une si mémorable affaire, et d'y recevoir même plus de blessures qu'aucun de ses camarades, dans un honorable endroit que je ne nommerai pas, il avait toujours, depuis ce temps, été considéré comme un brave qui avait ce qu'on appelle *du service*. Toujours est-il qu'il avait joui de l'amitié et de la confiance intime de William-le-Bourru, qui serait resté assis pendant des heures entières à écouter, bouche béante, les récits belliqueux que faisait son héros des merveilleuses victoires.... qu'il n'avait jamais remportées, et des combats terribles.... d'où il s'était enfui.

Le bon vieux Socrate a dit métaphoriquement que le ciel, en créant les hommes, mêlait un peu d'or à l'intelligence de quelques-uns, de l'argent à celle de quelques-autres, et force cuivre ou fer à celle du plus grand nombre. Or, c'est indubitablement à cette dernière classe qu'appartenait le général Van-Poffenburg; je suis même tenté de croire, d'après les richesses qu'il déployait en ce genre, que dame nature, qui se plaît quelquefois à se montrer partiiale, lui avait donné, pour sa part de ces utiles métaux, de quoi faire au moins douze

bons chaudrons de grandeur ordinaire. Mais ce qu'on doit admirer le plus, c'est qu'il s'arrangeait de façon que William Kieft (qui à la vérité n'était pas très-connaisseur en fausse monnaie) prenait bonnement tout ce cuivre-là pour de l'or pur. Il s'ensuivit qu'à la retraite de Jacob Van-Curlet, qui, après la perte du fort de Bonne-Espérance, se retira pour vivre, comme général vétérans, à l'ombre de ses lauriers, sa place fut donnée à l'illustre capitaine Poffenburgh, qui la remplit avec une grande dignité, se donnant toujours, lui-même, le titre de « commandant en chef des armées de la Nouvelle-Hollande, » quoique, à dire la vérité, les armées ou plutôt l'armée ne consistât qu'en une poignée de misérables vauriens voleurs de poules et casseurs de bouteilles.

Tel était le caractère du guerrier désigné par Pierre Stuyvesant pour défendre ses frontières méridionales, et il peut ne pas être sans intérêt pour mon lecteur d'avoir un aperçu de ses avantages extérieurs. Sans être très-grand il n'en avait pas moins une immense surface, attendu son énorme grosseur, laquelle provenait cependant beaucoup plus de bouffissure que d'embonpoint; car il était si prodigieusement gonflé par sa propre importance, qu'il ressemblait à une de ces outres remplies de vent qu'Éole, dans un incroyable

accès de générosité, donna à ce guerrier errant nommé Ulysse.

Son costume s'accordait avec son caractère, car il portait extérieurement presque autant de cuivre et de fer que la nature lui en avait prodigué à l'intérieur : son pourpint étoit tailladé, brodé, chamarré de petites bandes de galons de cuivre, et son corps semblait comme emmaillotté dans une large ceinture cramoisie, ressemblant à un épervier tant par sa dimension que par son tissu (précaution prise sans doute contre les élans fougueux de ce cœur indomptable toujours prêt à jaillir de sa poitrine). Sa large face, d'un rouge éclatant, brillait comme une fournaise au milieu de sa chevelure et de ses favoris poudrés à blanc, et son ame magnanime semblait prête à s'élancer de deux yeux vérons et clignotans qui lui sortaient de la tête comme ceux d'un homard.

Je te jure, ami lecteur, que, si l'histoire ne l'a pas défiguré, je donnerais tout l'argent que j'ai dans ma poche pour avoir vu ce guerrier affublé de pied en cap de son martial accoutrement : ses bottes lui venant jusqu'à la ceinture, sa ceinture jusqu'au menton, son collet jusqu'aux oreilles, ses favoris jusqu'aux dents, obombré d'un immense chapeau militaire, et le ventre étranglé par un ceinturon en cuir, de dix pouces de large,

d'où pendait un cimenterre dont je n'ose pas dire la longueur. Ainsi équipé, il allait se pavanant d'un air non moins formidable que le renommé *More de-More-Hall* quand, armé de pied en cap, il fit une sortie pour tuer le dragon de *Wantley* (1).

Malgré les avantages naturels et les qualités supérieures de ce fameux général, je dois avouer que ce n'était pas exactement l'espèce d'homme que le vaillant Pierre eût préféré pour commander ses troupes. Mais la vérité est qu'à cette époque le pays n'abondait pas comme aujourd'hui en grands hommes de guerre qui, comme autant de Cincinnatus, peuplent chaque petit village, alignent des choux en guise de soldats, choisissent, pour théâtre de leurs exploits, des champs de blé au lieu de champs de bataille, abandonnent les travaux de la guerre pour les arts plus utiles, mais moins glorieux de la paix, et allient tellement le laurier avec l'olive, que vous pouvez avoir un général pour aubergiste, un colonel pour cocher, et un vaillant capitaine de volontaires pour maréchal ferrant. Le général Van-Poffenburgh fut donc nommé au commandement des

---

(1) Ceci fait allusion à une vieille balade intitulée le Dragon de Wantley.

troupes nouvellement levées, d'abord parce qu'il n'avait aucun concurrent pour cet emploi, et puis parce que c'eût été une infraction à l'étiquette militaire que de lui préférer un plus jeune officier, injustice que le grand Pierre serait plutôt mort que de commettre.

Ce très-vaillant capitaine n'eut pas plus tôt reçu l'ordre de marcher, qu'il conduisit courageusement son armée aux frontières méridionales; traversant des contrées sauvages et désertes, des fleuves sans fonds, des forêts sans issue, gravissant des montagnes inaccessibles, soumettant à ses lois une vaste étendue de pays inhabités, et affrontant (d'après son propre témoignage) plus de périls que Xénophon lui-même dans sa fameuse retraite des dix mille. Ces travaux terminés, il établit sur la rivière du sud (ou la Delaware), une formidable redoute, nommée fort Casimir en l'honneur d'une paire de culottes couleur de soufre que le gouverneur affectionnait singulièrement. Comme on verra, ce fort donna naissance à de très-importans et très-intéressans événemens; il n'est peut-être pas inutile de dire que par la suite il fut nommé Niew-Amstel et fut l'origine de la ville florissante de New-Castle, nom mal à propos substitué à celui de No-Castle puisqu'il n'y a pas et qu'il

n'y a jamais eu de château ou rien qui y ressemble dans les environs.

Les Suédois ne supportèrent pas patiemment ce mouvement menaçant des Hollandais ; et Jan-Printz , qui alors était gouverneur de la Nouvelle-Suède , lança une protestation contre ce qu'il appelait une usurpation de territoire. Mais Van-Poffenburgh avait acquis trop d'habileté dans la science des proclamations et des protestations , pendant qu'il servait sous William-le-Bourru , pour se laisser intimider le moins du monde par cette guerre de plume. Sa forteresse une fois terminée , le cœur le plus insensible se serait épanoui d'aise rien qu'à voir le surcroît d'importance et de bouffissure qu'il en acquit subitement ; il allait , venait , entrait , sortait une douzaine de fois par jour , examinait son ouvrage de tous côtés , devant , derrière , à droite , à gauche , et , vêtu de son grand uniforme , se pavanait pendant des heures entières sur le haut de son petit rempart , comme un pigeon mâle qui fait la roue sur la pointe de son colombier ; en un mot , à moins que mon lecteur n'ait jeté un coup d'œil observateur sur le petit commandant d'un de nos misérables petits postes militaires étalant son uniforme neuf , et tout fier de commander une poignée de va-nu-pieds , je désespère de lui don-

ner une juste idée de la prodigieuse dignité des manières du général Van-Poffenburgh.

Il est dit dans le délicieux roman de Perce-Forêts, qu'un jeune homme étant armé chevalier par le roi Alexandre, se mit incontinent à galoper dans une forêt voisine, et à en étriller les arbres avec une telle vigueur, qu'il passa, aux yeux de toute la cour, pour l'homme le plus redoutable et le plus courageux qu'il y eût sur terre. C'est ainsi que le grand Van-Poffenburgh dégorgeait cette humeur valeureuse qui, trop souvent terrible et indomptable comme la tempête dans le cœur des nouveaux soldats, les pousse à ces combats meurtriers où pleuvent tant de coups de poing, où se brisent tant de têtes ! car, dans ces occasions, quand il s'apercevait que ses esprits martiaux s'échauffaient, il faisait prudemment une sortie dans les champs, et, tirant du fourreau son sabre fidèle, il s'en escrimait à tort et à travers, décapitant les choux par pelotons, rasant des phalanges entières de tournesols, qu'il appelait de gigantesques Suédois ; et si, par hasard, il découvrait une réunion de paisibles et volumineuses citrouilles se chauffant tranquillement au soleil, « Ah misérables Yankees ! s'écriait-il d'une voix de tonnerre, vous tiens-je enfin ? » puis, d'un seul coup de sabre, il transperçait les malheureux légumes ;

et, sa colère étant calmée en quelque sorte par cet exploit guerrier, il retournait à sa garnison pleinement convaincu qu'il était un miracle de bravoure.

La seconde ambition du général Poffenburgh était de passer pour un strict observateur de la discipline ; sachant parfaitement qu'elle est l'ame de toute entreprise militaire, il y contraignait ses soldats avec la plus rigoureuse précision ; les obligeant à tourner les pieds en dehors et à tenir la tête droite quand il y avait parade, et prescrivant la hauteur des manchettes à ceux qui avaient une chemise.

Étant tombé un jour, en feuilletant la Bible ( car le pieux Énée lui-même n'aurait pu le surpasser dans tout ce qui est signe extérieur de religion ), étant tombé, dis-je, sur l'histoire d'Absalon et de sa malheureuse fin, le général, dans un mauvais moment, ordonna de tondre officiers et soldats dans toute la garnison. Or, il advint qu'au nombre de ses officiers était un certain Kildermeester, courageux vétéran qui, pendant le cours d'une longue vie, s'était enorgueilli d'une chevelure épaisse et touffue ; cette crinière, assez semblable aux poils d'un chien de Terre-Neuve, se terminait par une queue dont la longueur immo-dérée pouvait se comparer au manche d'une poêle

à frire, et qui était nouée si serré contre sa tête, que la peau en était tirillée de manière à lui tenir forcément la bouche et les yeux ouverts, et à remonter ses sourcils jusqu'au haut du front. On peut naturellement supposer que le possesseur d'un aussi glorieux apanage résisterait avec horreur à l'ordre qui le condamnait aux ciseaux. En entendant la proclamation du général, il jura comme un grenadier, blasphéma comme un païen, protesta qu'il casserait la tête à quiconque oserait se mêler de sa queue, la noua plus raide que jamais, et la promena dans toute la garnison d'un air aussi menaçant que si c'eût été la queue d'un crocodile.

La queue à peau d'anguille du vieux Kildermeester devint dès lors une affaire de la plus haute importance. Le commandant en chef était un officier trop éclairé pour ne pas voir que la discipline de la garnison, la subordination et le bon ordre des armées de la Nouvelle-Hollande, conséquemment la sûreté de toute la province, enfin la dignité et la prospérité de leurs hautes puissances messieurs des états généraux, mais par-dessus tout la dignité particulière du grand général Poffenburgh, exigeaient impérieusement le retranchement de cette queue mutine et obstinée. Il jura donc que le vieux Kildermeester serait pu-

bliquement rasé, et dépouillé de l'objet de sa gloire, en présence de toute la garnison. De son côté, le vieillard se tint tout aussi résolument sur la défensive ; alors le général, comme il convient à un grand homme, entra dans une violente colère, et le coupable, arrêté, fut mis en procès devant une cour martiale pour mutinerie, désertion, révolte, enfin pour tous les crimes signalés dans le code militaire, dont la longue liste se terminait par ces mots : « et particulièrement pour porter « une queue à peau d'anguille, de trois pieds de « long, contraire aux ordonnances. » Puis vinrent l'accusation, le procès, les plaidoyers, et tout le pays fut en fermentation au sujet de cette malheureuse queue. Comme on sait parfaitement que tout commandant de place frontière éloignée a le pouvoir de n'en faire à peu près qu'à sa tête, il y a peu à douter que le vétéran n'eût été pendu ou fusillé, s'il n'eût eu l'extrême bonheur de mourir de chagrin, et de soustraire ainsi à toute autorité terrestre son honneur et celui de sa bien-aimée chevelure. Il montra, jusqu'au terme fatal, une résolution inébranlable, et sa dernière recommandation fut qu'on le portât à la sépulture dans une bière trouée de façon que sa queue pût passer au travers.

Cette importante affaire valut au général une grande réputation en matière de discipline ; mais,

si l'on en croit certains bruits, il fut toujours depuis sujet aux mauvais rêves et à d'effrayantes visions nocturnes, où le spectre affreux du vieux Kildermeeester se plantait en sentinelle à côté de son lit, et s'y tenait droit comme une pompe dont son énorme queue semblait être le manche.

FIN DU LIVRE V.

[www.libtool.com.cn](http://www.libtool.com.cn)

---

## LIVRE VI.

CONTENANT LA SECONDE PARTIE DU RÈGNE DE PIERRE-FORTE-  
TÊTE ET SES GLORIEUX EXPLOITS SUR LA DELAWARE.

---

### CHAPITRE PREMIER.

Dans lequel on donne un portrait martial du grand Pierre. Comment le général Van Poffenburgh se distingua au fort Casimir.

JUSQU'À présent, très-vénérable et très-gracieux lecteur, je t'ai montré l'administration du valeureux Stuyvesant sous l'influence de la douce paix, ou plutôt de ce calme fatal et trompeur qui précède de grands et terribles événemens. Mais déjà retentissent au loin les roulemens belliqueux du tambour, déjà l'airain frémissant de la trompette frappe l'écho de ses sons éclatans, et le bruyant cliquetis des armes meurtrières nous dit trop quels malheurs nous menacent et vont tomber sur nous ! Soudainement arraché au doux repos

et aux voluptueuses rêveries où, dans l'aimable saison de la paix, il cherchait le délassement de tous ses travaux, le guerrier ne tressera plus, amoureuxment pressé sur le sein de sa belle, les fraîches guirlandes qui devaient orner son front d'albâtre ; il n'entourera plus de fleurs sa brillante épée, et, pour charmer les longs jours d'été, il n'exhalera plus en douxes madrigaux les tendres tourmens de son ame ; rappelé à la dignité d'homme, il jette loin de lui sa flûte amoureuse, il dépouille les molles parures où s'énervait sa vigueur, et revêt d'une armure d'acier ses membres qu'arrondissait déjà un lâche repos ; son front où le myrte amoureux se mariait naguère à la rose parfumée ; son front, redevenu menaçant, se couvre d'un casque éclatant que surmontent des plumes ondoyantes ; il saisit son brillant bouclier, brandit sa lance pesante, s'élance avec orgueil sur son fier destrier et ne respire plus que chevaleresques exploits.

Tout doux cependant, digne lecteur ; je ne voudrais pas que vous imaginassiez que, dans la ville de New-Amsterdam, il existât jamais un preux chevalier ainsi ridiculement bardé de fer. Ceci n'est qu'une de ces gigantesques figures de rhétorique que nous autres écrivains héroïques employons toujours quand nous parlons de guerre,

voulant lui donner par là un noble et imposant aspect. Nous affublons nos guerriers de boucliers, de casques, de lances ou autres armes également étrangères à leur siècle et à leur pays, et dont peut-être même ils n'ont jamais entendu parler, aussi ingénieux en cela que ces statuaires qui habillent un général ou un amiral moderne du costume de César ou d'Alexandre. La simple vérité donc, dépouillée de tout ornement oratoire, est que le vaillant Pierre Stuyvesant vit tout de suite qu'il était nécessaire de dérouiller sa fidèle lame qui était restée trop long-temps dans le fourreau, et de se préparer aux vaillans travaux de la guerre, délices de son ame magnanime.

Je me figure le voir en ce moment, ou plutôt je vois le beau portrait de lui qui orne encore le manoir de Stuyvesant, dans le formidable attirail d'un véritable général hollandais. Son uniforme bleu de Prusse, richement décoré d'une garniture de larges boutons de cuivre qui s'étendait depuis la ceinture jusqu'au menton; ses immenses basques retroussées et se séparant galamment par derrière de manière à mettre en évidence une superbe paire de culottes couleur de soufre (mode tout-à-fait gracieuse, soigneusement maintenue par les guerriers de nos jours, et qui s'accorde parfaitement avec la coutume des anciens héros qui dédaignaient

desedéfendre de ce côté); sa figure, à laquelle une paire de larges moustaches noires donnait un air véritablement terrible et guerrier; sa chevelure séparée en deux boucles raides et pommadées, et finissant en queue de rat qui descendait jusqu'au bas de sa ceinture; un col en brillant cuir noir supportant son menton, et un petit, mais fort martial chapeau retapé, placé avec autant d'élégance que de fierté sur son sourcil gauche: tel était l'extérieur noble et chevaleresque de Pierre-Forte-Tête. Suspendait-il tout à coup par une halte sa démarche guerrière; alors planté sur sa bonne jambe, portant celle de bois plaqué en avant pour fortifier sa position, la main droite appuyée sur sa canne à pomme d'or, et la gauche posée sur le pommeau de son épée, la tête haute, et tournée vers la droite avec ce froncement de sourcils dont Jupiter ébranlait le monde, il présentait une des figures les plus fières, les plus impérieuses et les plus martiales dont la peinture ait jamais animé la toile. Nous allons maintenant chercher la cause de ces préparatifs guerriers.

Les dispositions usurpatrices des Suédois sur la rivière du sud, ou la Delaware, ont été duement mentionnées dans les chroniques du règne de William-le-Bourru. Ces usurpations ayant été supportées avec l'héroïque longanimité qui accompagne

toujours le vrai courage, s'étaient répétées et scandaleusement aggravées.

Les Suédois, qui étaient du nombre de ces chrétiens à conscience large qui lisent la Bible à rebours toutes les fois qu'elle est incompatible avec leurs intérêts, en renversaient adroitement les admirables maximes, et quand leur voisin souffrait qu'ils lui donnassent un soufflet sur une joue, ils lui en donnaient généralement un second sur l'autre, qu'il la leur présentât ou non. Leurs agressions fréquentes avaient été comptées parmi les nombreuses sources de déplaisir qui avaient contribué à entretenir dans un perpétuel état de fièvre la très-irritable susceptibilité de William Kieft, et, s'il n'avait pas tiré de leurs affronts l'inexorable vengeance qu'ils méritaient, c'est uniquement parce que le malheur voulait qu'il fût toujours occupé de cent choses à la fois. Mais ils avaient maintenant affaire à un homme d'un caractère bien différent, et la trahison dont ils se rendirent bientôt coupables mit en feu son noble sang, et un terme à toute patience.

Printz, gouverneur de la province de la Nouvelle-Suède, étant ou mort, ou destitué, car il existe quelque incertitude sur ce fait, fut remplacé par Jan Risingh, gigantesque Suédois qui eût pu servir de modèle pour Samson ou pour Hercule, s'il

n'eût pas été cagneux. Il était aussi rapace que fort, et, par dessus le marché, aussi rusé que rapace. De sorte qu'il y a réellement peu à douter que, s'il eût vécu quatre ou cinq cents ans plus tôt, il n'eût été un de ces abominables géans qui prenaient un plaisir si cruel à confisquer d'infortunées damoiselles, quand elles couraient le monde, et à les enfermer dans des châteaux enchantés, sans pourvoir aucunement ni à leur toilette, ni à toute autre petite commodité tout aussi indispensable ; crime qui leur attira tellement l'animadversion de la chevalerie, que tout galant, loyal et véritable chevalier fut instruit à ne jamais voir un mécréant de six pieds sans lui courir sus et l'occire à l'instant. Voilà sans doute comment la race des grands hommes s'est à peu près éteinte, et pourquoi nos générations modernes sont si mesquines.

Le gouverneur Risingh ne fut pas plutôt entré en fonctions, qu'il jeta les yeux tout d'abord sur le poste important du fort Casimir, et forma l'honnête résolution de s'en emparer. La seule chose qui restât à considérer, était la manière d'effectuer cette résolution, et je dois ici lui rendre la justice de dire, qu'il montra une humanité qu'on rencontre rarement chez les chefs, et qui n'a jamais été égalée, à ma connaissance, dans les temps modernes, excepté par les Anglais dans leur glo-

rieuse affaire de Copenhague. Voulant épargner l'effusion du sang et autres malheurs inséparables d'une guerre ouverte, il eut l'extrême bonté d'éviter tout ce qui ressemble à des hostilités déclarées ou à un siège régulier, et n'usa que des ressources moins glorieuses mais plus humaines de la trahison.

Sous prétexte donc de faire une visite de voisinage au général Von-Poffenburgh dans son nouveau poste du fort Casimir, il fit les préparatifs nécessaires, remonta la Delaware en grand appareil, arbora son étendard avec la plus pointilleuse cérémonie, et, avant de jeter l'ancre, honora la forteresse d'un salut vraiment royal. Ce bruit extraordinaire réveilla en sursaut une vieille sentinelle hollandaise qui dormait fidèlement à son poste, qui, ayant laissé éteindre sa mèche, imagina de riposter à ce compliment en mettant le feu à son fusil rouillé avec la pipe allumée d'un de ses camarades. Le salut aurait certainement été rendu par les canons du fort si le malheur n'eût voulu qu'ils fussent en très-mauvais état et que les magasins manquassent de poudre ; accidens auxquels les forts ont été sujets dans tous les siècles, et d'autant plus excusables dans la présente circonstance, qu'il n'y avait guère plus de deux ans que le fort Casimir était élevé et que le général Von-Poffen-

burgh, son puissant gouverneur, avait été absorbé depuis ce temps par des affaires d'une bien autre importance.

Risingh, grandement satisfait de cette réponse polie à son premier salut, en fit un second, car il connaissait le goût excessif du commandant pour toutes ces petites cérémonies, qu'il regardait comme autant d'hommages rendus à sa grandeur. Il débarqua donc en grand appareil avec une trentaine d'hommes à sa suite,.... suite prodigieuse et pleine d'ostentation pour le petit gouverneur d'un petit établissement, et qui, dans ces temps de simplicité primitive, pouvait passer pour une armée tout aussi nombreuse que celles qui marchent maintenant à la suite des commandans de nos villes frontières.

Celle-ci aurait pu en effet éveiller le soupçon si l'esprit du grand Von-Poffenburgh n'eût pas été trop complètement rempli de sa propre importance pour qu'une autre idée pût y trouver place, et il ne vit dans la suite nombreuse de Risingh qu'un hommage rendu à sa personne ; tant les grands hommes s'interposent habilement entre le soleil et la vérité pour qu'elle soit éclipsée par leur ombre !

On peut aisément imaginer combien le général Von-Poffenburgh fut flatté de la visite d'un si auguste personnage. Son seul embarras était de savoir comment il le recevrait pour paraître à son plus

grand avantage et produire le plus d'effet. La grande garde reçut l'ordre de sortir, et l'on fit aux soldats une égale distribution d'armes et d'uniformes, dont la garnison possédait une demi-douzaine bien complète. Tel grand efflanqué endossait l'habit coupé pour un petit homme ; les basques lui en venaient aux reins, les boutons de la taille, entre les deux épaules, les paremens aux coudes, et les longues mains qui sortaient de ces manches étroites ne ressemblaient pas mal à deux râdeaux avec leurs queues ; ajoutez que pour suppléer à l'ampleur qui ne permettait pas de les agraffer par-devant, les deux côtés communiquaient sur la poitrine par un lambeau de vieille jarretière rouge. Un autre portait, fiché sur le derrière de sa tête, un vieux chapeau à trois cornes décoré d'une queue de coq. Un troisième avait en partage une vieille paire de guêtres déchirées qui pendaient sur ses talons, tandis qu'un quatrième, petit nabot à jambes de canard, se perdait dans une immense paire de culottes, qui avaient appartenu jadis au général, et qu'il soutenait d'une main tandis qu'il portait son fusil de l'autre. Le reste de la troupe était accoutré d'une manière à peu près semblable, si j'en excepte trois misérables qui, sans chemise, et n'ayant guère, entre trois, qu'une paire et demie de culottes, furent envoyés au cachot par décence.

Rien ne prouve mieux les talens et la prudence d'un chef que cet art admirable de disposer les choses à leur plus grand avantage, et c'est pour cela qu'aujourd'hui dans nos postes des frontières (du Niagara par exemple) le meilleur uniforme est toujours en évidence sur le dos de la sentinelle la plus exposée à la vue du voyageur.

Dès que la troupe fut ainsi militairement habillée, ceux qui n'avaient pas de fusil prirent des bêches et des pioches, chaque soldat reçut l'ordre de renfoncer soigneusement le pan de sa chemise et de relever le quartier de ses souliers; le général Von-Poffenburgh avala d'un trait son pot de bière mousseuse (habitude qui dans toutes les grandes occasions lui fut commune avec le magnanime More de More-Hall (1), puis se mettant à leur tête il fit jeter sur le fossé les planches de sapin qui servaient de pont-levis, et marcha hors du château de l'air formidable d'un géant qui a un verre de vin dans le toupet. Mais c'est à l'instant où se rencontrèrent les deux héros que commença une scène de parade guerrière et de galanterie chevaleresque au-dessus de toute description. Risingh (qui, comme je l'ai déjà fait entendre, était un

---

(1) Allusion à la ballade du dragon de Wantley.

habile et madré politique, blanchi, avant le temps, par ses profondes études en fourberie) n'eut besoin que d'un coup-d'œil pour saisir le travers dominant du grand Von-Poffenburgh, et entra dans toutes ses valeureuses fantaisies.

En conséquence leurs détachemens firent front l'un à l'autre, portèrent et présentèrent les armes, firent, en place et en défilant, le salut militaire, les tambours battirent, les fifres jouèrent, les drapeaux furent déployés, on fit face à droite, face à gauche, déploiement par le flanc droit, en avant, en arrière, en échelons, marches, contre-marches, par grandes divisions, par simples divisions, par sous-divisions, par pelotons, par sections, par files, au pas ordinaire, au pas de manœuvre, au pas de charge, ou même sans garder le pas du tout; enfin, après avoir exécuté toutes les évolutions possibles à deux grandes armées (y compris les dix-huit manœuvres de Dundas), après avoir épuisé tout ce qu'ils purent se rappeler ou inventer en tactique, sans compter nombre d'évolutions irrégulières inconnues jusqu'alors et que l'on n'a plus retrouvées..., si ce n'est peut-être chez quelques braves recrues de nos milices, les deux illustres commandans et leurs troupes respectives firent une dernière halte, complètement épuisés par les travaux de cette campa-

gne. [www.libtool.com.cn](http://www.libtool.com.cn) Jamais deux vaillans capitaines de milice bourgeoise, ou deux héros de théâtre en cothurne, ne montrèrent plus de suffisance et d'orgueil en commandant la canaille à figure patibulaire et à jambes torses qui marche lourdement sous leurs ordres dans les fameuses tragédies héroïques de Pizarre, Tom Thumb ou autres chefs-d'œuvre renommés.

Ces politesses militaires finies, le général Von-Poffenburgh escorta en grande cérémonie son illustre voisin dans le fort; il le promena dans toute l'étendue des fortifications, lui montra les ouvrages à corne, les ouvrages avancés, les demi-lunes et divers autres ouvrages extérieurs, ou plutôt la place où ils auraient dû être élevés, et où ils le seraient dès qu'il en aurait fantaisie, lui démontrant clairement que c'était une place de premier ordre, qui, bien qu'elle n'eût encore l'air que d'une petite redoute, n'en était pas moins le germe d'une forteresse formidable. Cette inspection terminée, toute la garnison reprit les armes, fit l'exercice, fut passée en revue, et pour bouquet, le général ordonna que le gibier de potence qu'il avait fait mettre au cachot en fût tiré, livré aux hallebardiers, et flagellé d'importance pour le plus grand amusement de son hôte, en même temps que pour le convaincre de son amour pour la discipline.

Le rusé Risingh, tout en affectant de paraître ébahi de la puissance du grand Von-Possenburgh, prenait note, en silence, de la faiblesse de sa garnison, et la faisait remarquer à ses fidèles soldats, qui se transmettaient l'observation d'un coup d'œil, et riaient même assez bruyamment... dans leurs barbes.

L'inspection, la revue, la flagellation terminées, on se donna rendez-vous à table, car entre autres grandes qualités, le général avait une inclination remarquable pour la ribote, et il laissait, dans une seule campagne d'après-dinée, plus de morts sur le champ de ses exploits bachiques, qu'il n'en avait jamais laissé sur aucun champ de bataille dans tout le cours de sa carrière militaire. Plusieurs bulletins de ces victoires non sanglantes sont encore dans la mémoire, et toute la province fut, une fois, jetée dans l'étonnement à la relation d'une des ses campagnes, dans laquelle il était officiellement établi que, quoiqu'il n'eût, comme le capitaine Bobadil, que vingt hommes en tout pour le soutenir, néanmoins, dans le court espace de six mois, il avait conquis et complètement anéanti soixante boeufs, quatre-vingt-dix cochons, cent moutons, dix mille choux, mille boisseaux de pommes de terre, cent cinquante quartauts de bière, deux mille sept

cent trente-cinq pipes et soixante dix-huit livres de dragées , sans compter divers autres mets , comme gibier , volailles et légumes verts : expédition sans égale depuis les jours de Pantagruel et de sa dévorante armée ! ce qui prouve que pour dévaster , en peu de temps , un pays ennemi et en affamer les habitans , il suffisait d'y lâcher le ventru Von-Poffenburgh et sa garnison.

Le général donc ne fut pas plus tôt prévenu de la visite du gouverneur Risingh , qu'ordonnant un dîner splendide , il fit sortir secrètement un détachement de ses vétérans les plus expérimentés pour aller mettre à contribution tous les poulaillers ou étables à cochons du voisinage , service auquel ils étaient rompus depuis long-temps , et dont ils s'acquittèrent avec tant de zèle et de promptitude , que la table de la garnison plia bientôt sous le poids de leur maraude.

Je regrette vivement que mon lecteur n'ait pu voir le vaillant Von-Poffenburgh présidant à ce banquet ; c'était vraiment un admirable spectacle ! Assis dans toute sa gloire , entouré de ses soldats , comme cet autre grand gosier d'Alexandre dont il rivalisait si dignement les bachiques vertus , il étonnait du merveilleux récit de ses héroïques exploits et de ses innombrables aventures , des auditeurs ébahis qui , bien que persuadés au fond

que c'étaient autant de ridicules gasconnades et d'impudens mensonges, n'en poussaient pas moins des cris de surprise et d'admiration. Au moindre mot du général qui pouvait être soupçonné de drôlerie, le robuste Risingh ébranlait la table d'un coup de poing qui faisait danser et résonner tous les verres, se renversait sur sa chaise, et, au milieu d'assourdissans éclats de rire, jurait que de sa vie il n'avait rien entendu d'aussi plaisant : ainsi tout était confusion, tumulte et hideuse débauche dans l'intérieur du fort Casimir, et Von-Poffenburgh travaillait si vigoureusement la bouteille, qu'en moins de quatre petites heures, lui, et les siens, dignes émules de leur chef, furent ivres morts à force de rasades, de chansons et de toasts patriotiques dont le plus court égalait en longueur une généalogie galloise ou un plaidoyer en chancellerie.

Les choses n'en furent pas plus tôt venues à ce point, que le rusé Risingh et ses Suédois, qui avaient eu le soin et l'adresse de conserver leur raison, se jetèrent sur leurs hôtes, leur lièrent pieds et poings, et, au nom de la reine Christine de Suède, prirent formellement possession du fort, ainsi que de toutes ses dépendances ; dictant même un petit bout de serment de fidélité à tous les soldats hollandais qu'on put dégriser assez

pour le leur faire avaler. Risingh mit alors les fortifications en bon ordre, nomma commandant son vigilant et prudent ami Suen Scutz, grand efflanqué de Suédois, et déterminé buveur d'eau, puis partit emmenant avec lui cette toute aimable garnison et son puissant chef, qui, bientôt rendu à lui-même au moyen d'une sévère bastonnade, ne laissait pas de ressembler assez à un immense monstre marin qui s'est échoué sur le sable.

Le transport de la garnison avait pour but de prévenir tout envoi de nouvelles à New-Amsterdam, car, tout fier que l'adroit Risingh fût de son stratagème, il ne laissait pas néanmoins de craindre la vengeance du vigoureux Pierre Stuyvesant, dont le nom répandait autant de terreur dans le voisinage, que celui de l'invincible Scanderbeg en répandit jadis parmi ses vils ennemis les Turcs.

## CHAPITRE II.

Comment les secrets les plus cachés viennent souvent à être découverts; Conduite de Pierre-Forte-Tête quand il connut les infortunes du général Von-Poffenburgh.

C'ÉTAIT une vraie chouette pour la finesse que celui qui le premier classa dans le genre féminin la renommée et la rumeur publique ; on ne peut disconvenir qu'elles possèdent éminemment certaines qualités du beau sexe , et particulièrement cette bienveillante anxiété sur les affaires d'autrui qui les tient continuellement sur pied pour découvrir les secrets et pour les répandre. Elles n'accordent qu'une bien légère attention à ce qui se fait ouvertement et devant tout le monde ; mais à l'affût de tout ce qui se passe dans l'ombre , toujours en quête de ce qui porte l'apparence du mystère , leurs seigneuries ne respirent que quand elles l'ont découvert , et prennent à le publier un plaisir aussi méchant que féminin.

C'est par suite de cette disposition inhérente à leur sexe qu'elles vont sans cesse furetant dans le cabinet des princes , écoutant par le trou de la

serrure aux portes du sénat, et lorgnant à travers les fentes quand nos dignes congrès délibèrent à huis clos, sur une douzaine d'excellens moyens de désoler les peuples. C'est cette même disposition qui fait qu'en horreur à l'homme d'état dissimulé, comme au chef intrigant, éternelle pierre d'achoppement des négociations cachées et des expéditions secrètes, elles les trahissent si souvent par des moyens dont ne s'aviserait nulle autre tête..... que celle d'une femme.

Il en fut ainsi dans l'affaire du fort Casimir ; l'adroit Risingh imaginait sûrement que, en mettant la garnison en lieu de sûreté, il empêcherait long-temps le brave Stuyvesant d'en apprendre la malheureuse destinée ; mais cet exploit retentit dans le monde au moment où Risingh s'y attendait le moins, et l'être dont se servit pour cela la bavarde déesse eût été le dernier qu'on soupçonât d'emboucher sa trompette.

Ce garnement était un certain Dirk Schuiler (ou Skulker), espèce d'escogriffe vivant aux crochets de la garnison, sans y appartenir, renié de tous et presque de lui-même, l'un de ces vagabonds cosmopolitains qui courent le monde en l'escroquant, comme s'ils n'y avaient rien autre chose à faire ou à prétendre, et marchent en pillards aux derniers rangs de la société, comme les

marauders sur les derrières d'une armée. Il n'est pas de garnison ou de village qui n'aient un ou plusieurs de ces vauriens dont la vie est une énigme, dont l'existence est sans but, qui viennent, Dieu sait d'où, vivent, Dieu sait comment, et qui semblent n'être créés à nulle autre fin que celle de maintenir dans toute son intégrité le très-ancien et très-respectable ordre de fainéantise. Ce philosophe vagabond passait pour avoir un peu de sang indien dans les veines, ce qu'attestaient la couleur de sa peau, les traits de son visage, et plus particulièrement encore ses habitudes et ses goûts. C'était un grand efflanqué, ayant le pied léger et l'haleine longue, son costume le plus ordinaire était à peu près indien, mais avec ceinturon, guêtres, et cheveux pendans en mèches plates sur ses oreilles, ce qui achevait l'heureux ensemble d'un homme à pendre... rien que sur la mine. On a dès long-temps remarqué que les gens en qui se trouve un mélange de sang indien sont moitié civilisés, moitié sauvages et moitié diables. *Troisième moitié* qui leur est expressément allouée comme gratification pour leur commodité particulière. C'est par de semblables raisons, et sans doute avec non moins de vérité, que les sauvages du Kentuki passent pour moitié hommes, moitié chevaux et moitié crocodiles, chez les habitans du Mississipi,

qui leur accordent en conséquence autant de haine que de respect.

Dirk Schuiler pourrait fort bien avoir été vu sous cet aspect par la garnison qui lui avait assez cavalièrement décerné le titre de Dirk-le-Pendard. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il ne reconnaissait personne pour maître, était l'ennemi juré du travail, pour lequel il avait le plus souverain mépris, et passait son temps à rôder dans le fort, s'en rapportant au hasard pour sa subsistance, se grisant toutes les fois qu'il pouvait attraper de l'eau-de-vie ou du vin, et volant tout ce qui tombait sous sa main. Il ne se passait guère un jour ou deux sans qu'il fût certain de rembourser, pour ses méfaits, une sévère bastonnade; mais, comme ses os n'en étaient pas rompus, il en était quitte pour secouer les oreilles, et ne se faisait pas scrupule de recommencer à la première occasion. Quelquefois, par suite de trop gros méchefs, il s'évadait pour un mois de la garnison, rôdant alors furtivement à travers bois et marais, avec une longue canardière sur l'épaule; tantôt il se mettait en embuscade pour guetter le gibier, tantôt il restait tapi pendant des heures entières sur le bord d'un étang pour attraper des poissons, et ne ressemblait pas mal à un gros oiseau de la famille des grues, que l'on nomme le Mudpoke.

Quand il croyait que ses crimes étaient oubliés ou pardonnés, il se reglissait dans le fort, chargé de peaux de bêtes ou de volailles qu'il avait volées par hasard ; il les échangeait contre de l'eau-de-vie, en saturait d'abord sa carcasse, et s'allant coucher au soleil, s'y livrait pleinement à la voluptueuse paresse du sale philosophe Diogène. Ce garnement était la terreur de toutes les basses-cours du pays, dans lesquelles il faisait d'effrayantes invasions ; quelquefois même on le voyait au point du jour rentrer dans le fort avec tout le voisinage à ses trousses, comme un fripon de renard surpris en maraude et poursuivi jusque dans son terrier. Tel était ce Dirk Schuiler, et, d'après la parfaite indifférence qu'il montrait pour le monde et ses intérêts, d'après sa taciturnité et son stoïcisme véritablement indiens, personne n'aurait jamais songé qu'il dût être le dénonciateur de la trahison de Risingh.

Pendant la joyeuse orgie qui fut si fatale au brave Von-Poffenburgh et à sa vigilante garnison, Dirk rôdait furtivement de chambre en chambre, comme une espèce de fainéant privilégié ou de chien de chasse hors de service auquel personne ne fait attention. Mais, quoique fort avare de paroles, il avait, comme tous vos gens taciturnes, l'œil et l'oreille toujours au guet, et, tout en pi-

corant de côté et d'autre, il avait surpris tout le complot suédois. Cherchant aussitôt à utiliser cette découverte, Dirk résolut d'y jouer le rôle de Jacques *Toutes-mains*, c'est-à-dire que, s'appropriant tout ce qu'il put attraper, il enfonça sur sa tête le chapeau galonné en faux or du puissant Von-Poffenburgh, campa sous son bras les immenses bottes fortes de Risingh, et prit ses jambes à son cou à l'instant même où allait éclater l'affreuse catastrophe qui mit la garnison en déconfiture.

Complètement délogé de son repaire, il prit sa course vers New-Amsterdam, lieu chéri de sa naissance, qu'il s'était vu jadis obligé de fuir par suite d'affaires malheureuses, c'est-à-dire pour un vol de moutons qu'on lui imputa, parce qu'on l'avait pris sur le fait. Après avoir erré plusieurs jours dans les bois, se frayant à grand'peine un chemin dans des marais, traversant les petites rivières à gué, les grandes à la nage, et faisant tête à des fatigues qui auraient tué tout autre qu'un Indien, un sauvage, ou le diable, il arriva enfin à Communipaw, presque mourant de besoin et maigre comme une belette affamée; il y vola un canot, rama jusqu'à New-Amsterdam, et à peine débarqué, courut conter au gouverneur Stuyvesant la désastreuse affaire, dont le récit lui coûta

seul plus de paroles qu'il n'en avait proféré de sa vie.

A cette affreuse nouvelle, le vaillant Pierre sauta de son siège, brisa la pipe qu'il fumait contre sa cheminée, se renfla la joue gauche d'une énorme chique de tabac, releva son haut-de-chausses, et se mit à marcher de long en large dans sa chambre, fredonnant, selon son usage quand il était en colère, une détestable chanson hollandaise. Mais, comme je l'ai déjà fait voir, il n'était pas homme à exhaler en vains sons sa colère. Son premier soin donc, après ce paroxysme de rage, fut de grimper à son arsenal (c'est-à-dire un grand coffre de bois qui lui en servait), d'y saisir l'attirail guerrier décrit dans le précédent chapitre, et d'endosser le redoutable uniforme..... On eût cru voir Achille revêtant l'armure de Vulcain ! il garda tout ce temps un effrayant silence, tint froncés ses terribles sourcils, et ne respira qu'au travers de ses dents fortement serrées. S'étant ainsi équipé à la hâte, il descendit dans sa salle à manger, enleva vivement sa fidèle épée du manteau de la cheminée, où elle était ordinairement suspendue,..... mais avant de la ceindre, il la tira du fourreau ; et, pendant que son oeil en parcourait la lame rouillée, un sourire amer effleurait ses traits menaçans. C'était le premier qui,

[www.libtool.com.cn](http://www.libtool.com.cn)  
depuis cinq longues semaines, eût paru sur cette mâle figure, mais tous ceux qui le virent prédirent l'orage qui devait le suivre!

Ainsi armé de pied en cap, portant dans ses regards la menace et la guerre, il se mit à l'œuvre, et dépêchant Anthony Van-Corlear ici, là, de ce côté, de cet autre, dans les rues bourbeuses de la ville, comme dans ses ruelles tortueuses, partout enfin, il fit, à son de trompe, sommer ses fidèles pairs de s'assembler à l'instant en conseil pour affaire urgente. Cela fait, semblable à tous les gens pressés, et comme pour avancer les affaires, il se tint dans une continuelle agitation, changeant de chaise à tout moment, mettant la tête à toutes les fenêtres, montant et descendant sans fin les escaliers, et les faisant retentir, avec sa jambe de bois, d'un bruit si vif et si répété, qu'au rapport d'un authentique historien du temps, on aurait cru entendre un tonnelier oerclant un baril de farine.

Il n'y avait pas moyen de plaisanter avec une sommation aussi absolue et venant d'un homme aussi emporté que notre gouverneur. Les notables se rendirent donc incontinent à la chambre du conseil, s'y assirent avec la plus grande tranquillité, et, tout en allumant leurs longues pipes, se mirent à regarder son excellence et son uniforme

avec le sang-froid le plus imperturbable, étant, ce que tous les conseillers devraient être, aussi peu susceptibles d'entraînement que de surprise. Le gouverneur, après avoir promené ses yeux circulairement, pendant quelques instans, d'un air aussi majestueux que martial, pose une main sur le pommeau de son épée, et jetant l'autre en avant d'une manière franche et animée, adresse à ses pairs une courte, mais touchante harangue.

Je regrette extrêmement de n'avoir pas le même avantage que Tite-Live, Thucydide, Plutarque et autres historiens, mes prédécesseurs, qui furent assez heureux, m'a-t-on dit, pour se procurer les discours de leurs héros, écrits par les meilleurs tachigraphes du temps, ce qui les a merveilleusement aidés à enrichir leurs histoires et à charmer leurs lecteurs par des traits sublimes d'éloquence. Privé d'aussi importants auxiliaires, je ne saurais rapporter textuellement le discours du gouverneur Stuyvesant. Mais j'oserai bien affirmer, d'après la connaissance de son caractère, que trop supérieur aux vaines précautions oratoires pour déguiser sous de faux brillans le sujet fâcheux qu'il avait à traiter, il l'aborda en homme ferme et courageux qui dédaigne d'atténuer en paroles des dangers qu'il est prêt à affronter en actions. Ce

qu'il y a de très-sûr, c'est qu'il finit en annonçant sa détermination de commander les troupes en personne et de chasser ces vendeurs de pommes de Suédois du poste usurpé du fort Casimir. Ce hardi projet ne trouva pas un contradicteur, car ceux de ses conseillers qui étaient éveillés y adhérèrent du bonnet, comme de coutume, et ceux qui, fidèles à la sieste d'après dîner, s'étaient endormis vers le milieu de la harangue, n'y firent pas la plus légère objection.

C'est alors que retentirent dans la belle cité de New-Amsterdam les tumultueux préparatifs d'une guerre terrible, c'est alors que de bruyans recruteurs allèrent appelant de tous côtés les déserteurs, malotrus et va-nu-pieds des Manhattoes ou des environs, leur *faisant à savoir* que qui-conque se sentait la noble ambition de gagner six sous par jour, et une immortelle renommée par-dessus le marché, n'avait qu'à s'engager sous le drapeau de la gloire; car remarquez bien que vos héros guerriers, conquérans à la suite, appartiennent presque tous à cette classe d'illustres citoyens, qu'attend également le bain ou l'armée, et qui non moins dignes de figurer au carcan que sous le mousquet, ne peuvent voir décider que par un coup de dé de dame fortune la grande question de savoir s'ils mourront par la corde ou

par l'épée, mort qui, dans tous les cas, ne peut manquer de les donner utilement en exemple à leurs concitoyens.

Mais malgré tout ce martial vacarme, malgré ces séduisantes invitations, les rangs de l'honneur restaient piteusement clair semés, tant les paisibles bourgeois de New-Amsterdam étaient éloignés de s'engager dans une querelle qui leur était étrangère, ou de quitter un instant la vie casanière où se concentraient toutes leurs idées terrestres. En voyant cette tiédeur le grand Pierre, dont le noble cœur ne respirait que la guerre, ne désirait que la vengeance, se détermina à ne pas attendre plus long-temps l'assistance de ses empâtés citadins, mais à rassembler ses bons lurons de l'Hudson, qui, élevés au milieu des bois, des déserts et des bêtes féroces, comme nos paysans du Kantucky, n'aimaient rien tant que les aventures dangereuses et les périlleuses entreprises que l'on rencontre dans les pays sauvages. Sa résolution prise, il ordonna à son fidèle écuyer Van-Corlear de faire préparer et avitailler sa galère, après quoi il assista, comme un sage et pieux gouverneur, au service divin, qui fut célébré à cette occasion dans l'église de Saint-Nicolas. Puis laissant à son conseil l'ordre définitif d'organiser et de tenir prête, pour son retour, la cavalerie des Manhattoes,

il s'embarqua pour aller recruter en remontant l'Hudson.

---

### CHAPITRE III.

Voyage de Pierre Stuyvesant sur l'Hudson ; délices et merveilles de cette rivière renommée.

LES douces brises du midi glissaient légèrement sur la surface de la terre, changeant la chaleur étouffante de l'été en une température productrice et bienfaisante, quand ce miracle de bravoure et de vertus chevaleresques, l'intrépide Pierre Stuyvesant, déploya sa voile et s'éloigna de la belle île de Mannahata. La galère dans laquelle il s'était embarqué était somptueusement ornée de banderoles et de pavillons de couleurs éclatantes, dont les uns flottaient au vent pendant que les autres effleuraient légèrement les ondes. La poupe et la proue de ce majestueux vaisseau galamment sculptées, d'après la mode hollandaise la plus recherchée, offraient l'élégante figure de petits Cupidons bien joufflus, coiffés de larges perruques, et portant entre leurs mains des guirlandes de fleurs, telles qu'on n'en trouve-

rait dans aucun livre de botanique, puisqu'elles étaient de cette espèce incomparable qui fleurissait dans l'âge d'or, et qui n'existe plus maintenant, si ce n'est peut-être dans l'imagination des ingénieux sculpteurs en bois et des peintres d'enseignes.

Ainsi richement décorée, et dans un appareil digne du puissant potentat des Manhattoes, s'avancait la galère de Pierre Stuyvesant, sur le sein majestueux de l'Hudson, qui, comme fier de son illustre fardeau, semblait soulever orgueilleusement ses vagues et les rouler plus lentement vers l'Océan.

Mais vous pouvez m'en croire, cher lecteur, la scène qui s'offrit à la contemplation de l'équipage surpassait de beaucoup celle qui se présente à nos yeux dans ces jours dégénérés. La sauvage majesté du désert régnait sur les bords de ce fleuve puissant ; la main des hommes n'y avait pas encore abattu les noires forêts, la culture n'avait point effacé l'aspect imposant du paysage ; le commerce n'avait pas sillonné de ses nombreux vaisseaux ces profondes et antiques solitudes. Ça et là s'élevaient quelques huttes grossières, perchées sur la pointe aiguë du rocher ou sur le sommet de la montagne ; la colonne tournoyante de fumée s'en échappait dans une atmosphère transpa-

rente, et le cri sauvage des enfans qui se jouaient à cette hauteur sur le bord des abîmes en tombait aussi doux à l'oreille que les accens de l'alouette quand elle se perd dans la voûte azurée des cieux. De temps en temps, du bord en saillie d'un précipice, le daim timide regardait étonné le magnifique vaisseau qui passait au-dessous de lui, puis, secouant son bois, il se sauvait en bondissant dans l'épaisseur de la forêt.

C'est au travers de semblables scènes que voguait le beau vaisseau de Pierre Stuyvesant. Tantôt il cotoyait la base des gigantesques rochers de Jersey qui s'élèvent comme d'éternelles murailles depuis les eaux jusqu'aux cieux, et qui, si on peut en croire la tradition, furent créés, de temps immémorial, par le puissant génie Manetho, pour protéger sa demeure favorite contre les regards profanes des mortels ; tantôt il s'avancait légèrement dans la profonde baie de Trappaan dont les vastes bords présentent une variété de scènes délicieuses. Ici le hardi promontoire couronné d'un bosquet d'arbres touffus se projette dans la baie, là des rives sinueuses s'élance en amphithéâtre la riche forêt dont l'inaccessible sommet se termine à pic, tandis qu'un peu plus loin, les immenses rochers se dessinent en ligne onduleuse, et noircissent l'onde de leur ombre

gigantesque. Tantôt enfin, sur le passage du vaisseau, s'ouvrait, au travers de ces sites imposans, une étroite et modeste vallée qui semblait se mettre, comme pour en être protégée, sous l'abri des montagnes qui lui servaient d'enceinte. Ce paradis champêtre offrait la réunion de toutes les beautés pastorales ; buissons épais et touffus, tapis veloutés du plus verdoyant gazon, ruisseau limpide murmurant au travers de cette fraîche verdure, et sur ses bords quelque petit village indien, ou la hutte sauvage d'un chasseur solitaire.

Les différentes heures du jour semblaient, en s'écoulant, rivaliser de magie pour varier le charme de cette scène enchantée. Quand le soleil, s'élevant majestueusement à l'est, dardait ses premiers feux du sommet des montagnes, des milliards de perles humides étincelaient sur les hauteurs du paysage, tandis que sur les bords du fleuve s'élevaient encore des masses épaisses de brouillard, qui, semblables à ces malfaiteurs de nuit que disperse l'aube du jour, fuyaient lentement devant sa lumière et se repliaient, comme à regret, vers les monts pour s'y dissiper en vapeurs. Alors tout était splendeur, vie et gaieté, l'atmosphère était d'une pureté et d'une transparence impossible à décrire, les oiseaux faisaient

entendre leurs chants joyeux, et de fraîches brises poussaient, en se jouant, le vaisseau dans sa course. Mais quand le soleil s'enfonçait à l'ouest dans un océan de gloire, couvrant le ciel et la terre de mille teintes éclatantes, tout redevenait calme, silencieux et magnifique. La voile, naguère gonflée, pendait immobile contre le mât. Le matelot, les bras croisés, s'appuyait contre les haubans, perdu dans cette contemplation muette et involontaire que la grandeur imposante de la nature commande, même aux plus grossiers de ses enfans. Le vaste sein de l'Hudson ressemblait à un miroir poli réfléchissant la pourpre éclatante du couchant ; seulement, de temps à autre, glissait à sa surface un canot d'écorce rempli de sauvages bariolés, dont les plumes brillaient de mille couleurs quand par hasard, un dernier rayon de soleil tombait sur elles des montagnes de l'ouest.

Mais quand le crépuscule enveloppait la nature de son voile mystérieux, son aspect alors offrait mille charmes aussi fugitifs que ravissans pour le sage qui cherche ses jouissances dans les glorieux ouvrages de son Créateur. La lueur faible et incertaine qui régnait alors ne servait qu'à teindre de couleurs fantastiques les traits adoucis du paysage. L'œil trompé, mais ravi, cherchait vainement à découvrir, au milieu de ces larges masses

d'ombre, la ligne qui séparait les eaux de la terre, ou à distinguer les objets palissans qui semblaient s'enfoncer dans le chaos. Alors l'imagination active suppléait à l'insuffisance de la vue en créant, avec une industrieuse adresse, un monde tout de féeries et d'illusions. Sous sa baguette magique l'aride rocher transformait en tours élevées, en châteaux fortifiés, l'ombre menaçante dont il couvrait au loin la plaine liquide; les arbres prenaient l'aspect terrible de puissans géans, et des milliers d'êtres imaginaires semblaient peupler l'inaccessible sommet des montagnes.

Alors s'élevait des rives du fleuve le bourdonnement d'une innombrable variété d'insectes, dont le concert remplissait l'air d'un bruit étrange, mais non sans harmonie. Tandis que l'oiseau de nuit, perché sur son arbre solitaire, fatiguait l'écho par son chant plaintif et monotone, l'homme charmé s'abandonnait à une douce mélancolie, et cherchait, dans une tranquillité pensive, à saisir et à distinguer chacun des sons qui résonnaient vaguement au loin; tressaillait involontairement de temps à autre aux cris de quelque sauvage errant, ou aux affreux hurlemens d'un loup courant à son nocturne pillage.

Ils poursuivirent ainsi heureusement leur course jusqu'au moment où ils entrèrent dans les ter-

ribles défilés nommés High-Lands , et qu'on prendrait d'abord pour le théâtre de cette guerre impie que tentèrent contre le ciel les gigantesques Titans, lorsqu'ils entassèrent dans un épouvantable désordre, rochers sur rochers et montagnes sur montagnes ; mais telle n'est point , au vrai , l'histoire très-différente de ces monts couronnés de nuages. Avant que l'Hudson y versât ses eaux formées par les lacs , ces montagnes formaient une vaste prison , dans le sein rocailleux de laquelle le tout-puissant Manetho enfermait les esprits rebelles qui se refusaient à son autorité. Là , liés par des chaînes d'un airain aussi dur que le diamant , ou confinés sous l'écorce crevassée des vieux pins , ou écrasés sous d'immenses rochers , ils gémissaient pendant plusieurs siècles , jusqu'à ce qu'enfin l'Hudson conquérant sa carrière vers l'Océan eût brisé leur prison en s'y frayant un passage , et roulé ses eaux triomphantes au travers de ces ruines monstrueuses.

Quelques-uns d'entre eux cependant rôdent encore autour de leur ancienne demeure , et y forment , si l'on en croit de respectables légendes , les échos dont retentissent ces horribles solitudes , et qui ne sont autre chose que le cri de leur colère , dès qu'un bruit quelconque vient troubler leur profond repos , car quand les élémens sont

agités par la tempête , quand les vents se déchaînent et que le tonnerre gronde , ces malheureux esprits font retentir les montagnes de hurlemens d'autant plus terribles, qu'ils se figurent alors, dit-on , le grand Manetho revenant les plonger dans leurs sombres cavernes et renouveler leur insupportable captivité.

Mais toutes ces belles et glorieuses scènes étaient perdues pour le brave Stuyvesant ; rien n'occupait son esprit , si ce n'est des pensées de guerre et l'orgueilleux espoir de mémorables faits d'armes. Ses honnêtes soldats ne se troublaient guère non plus la tête de ces contemplations romantiques ; le pilote fumait tranquillement sa pipe au gouvernail , ne pensant ni au passé , ni à l'avenir , ni même au présent. Ceux de ses camarades qui n'étaient pas occupés à ronfler sous le pont ouvraient de grands yeux et de larges bouches aux récits d'Anthony Van-Corlear, qui , assis sur le cabestan , leur racontait la merveilleuse histoire de ces miriades de mouches luisantes qui étincelaient comme des diamans et des paillettes sur le noir manteau de la nuit. Ces mouches étaient originellement , suivant la tradition , une race de vieilles et infectes sorcières qui peuplaient ces contrées long-temps avant mémoire d'homme ; race exécrée , emphatiquement appelée race d'en-

*fer*, et qui, pour ses innombrables péchés contre les enfans des hommes, en même temps que pour donner un terrible avertissement au beau sexe, fut condamnée à infester la terre sous la forme de ces terribles et menaçans petits insectes. Tourmentés d'une ardeur interne et dévorante, ce même feu qui brûlait autrefois leur cœur et qu'exhalaient leurs paroles les embrase maintenant, et pour toujours.... par la queue.

Je vais présentement raconter un fait qu'hésiteront peut-être à croire beaucoup de mes lecteurs, mais s'ils se permettent sur ce point le plus léger doute, autant vaudrait qu'ils ne crussent pas un seul mot de toute cette histoire, car rien de ce qu'elle contient n'est plus vrai. Il faut que l'on sache d'abord que le nez d'Anthony le trompette, nez de la plus magnifique dimension, dominait aussi majestueusement sur sa figure, qu'une montagne sur la plaine de Golconde, et brillait enrichi de rubis ou autres pierres précieuses, digne auréole d'un roi des bons enfans, que le joyeux Bacchus accorde à ceux qui fêtent cordialement la bouteille; il arriva donc qu'à la pointe du jour, tout juste au moment où le bon Anthony, appuyé sur la lisse, après avoir lavé sa face rubiconde, la contemplait dans le miroir des eaux, le soleil, s'élançant dans toute sa splen-

deur du sommet des montagnes, darda pleinement un de ses plus chauds rayons sur ce nez dont la surface luisante le réfléchit aussitôt comme un miroir ardent, et, faisant siffler l'eau sur son passage, l'envoya brûler vif un immense esturgeon qui se jouait tout près du navire ! hissé à bord avec beaucoup de peine, ce monstre marin fournit à tout l'équipage un abondant et délicieux repas ; la chair en parut exquise, excepté autour de la blessure, où elle sentait un peu le soufre, et c'est, on peut m'en croire, le premier esturgeon qu'aient mangé les chrétiens dans ces parages (1).

Quand Pierre Stuyvesant fut informé de ce prodige, et qu'il eut goûté du poisson inconnu, son étonnement, comme on peut le supposer, fut extrême, aussi, en mémoire de ce fait et comme monument à l'appui, il donna le nom d'Anthony's nose (le nez d'Antoine) à un considérable

---

(1) Le savant Hans Mégapolensis, en parlant des environs d'Albany, dans une lettre écrite peu de temps après qu'on y eut établi une colonie, dit : « Il y a dans la « rivière une grande abondance d'esturgeons dont nous « autres chrétiens ne faisons point usage, mais que les « Indiens mangent avec avidité. »

promontoire du voisinage qui , depuis ce temps , a toujours porté ce nom.

Mais halte là ! où m'égaré-je ? sur mon honneur , si j'entreprends de suivre le bon Pierre Stuyvesant dans ce voyage , je n'en finirai point , car jamais itinéraire ne fut aussi rempli de merveilleuses aventures , jamais fleuve ne fut aussi riche en beautés sublimes et dignes d'être particulièrement citées. Dans ce moment même je sens au bout de ma plume la démangeaison de raconter quelle horrible peur eut l'équipage en débarquant , lorsque , gravissant les montagnes , il aperçut une troupe de démons qui , d'un air joyeux et fanfaron , sautaient et gambadaient sur une roche plate en saillie sur le fleuve , et encore appelée *salle de danse du diable*. Mais non ! Diédrick Knickerbocker , ce serait faire tort à ton grave caractère , que de muser ainsi dans le cours de ton voyage historique.

Rappelle-toi que pendant que tu te complais à décrire , avec l'impertinent babil du vieil âge , ces scènes enchanteresses que te rendent plus chères encore les souvenirs de ta jeunesse et celui de mille légendes qui trompèrent l'oreille crédule de ton enfance ; rappelle-toi que tu te joues de ces momens trop rapides qui devraient être dévoués à de plus graves sujets. Le temps , l'impi-

toyable temps, ne secoue-t-il pas devant toi, d'une main inexorable, son sablier presque vide? hâte-toi donc de poursuivre ta tâche fatigante, de peur que les derniers grains de sable ne soient écoulés avant que tu aies fini ton histoire des Manhat-toes.

Mettons donc l'indomptable Pierre, son élégante galère et son fidèle équipage, sous la protection du bienheureux saint Nicolas, qui, je n'en doute pas, favorisera leur voyage, tandis que nous attendrons leur retour dans la grande ville de New-Amsterdam.

---

## CHAPITRE IV.

Où l'on trouve la description de l'armée formidable qui s'assembla dans la cité de New-Amsterdam; l'entrevue de Pierre - Forte-Tête avec le général Von-Poffenburgh, et les opinions de Pierre sur les grands hommes tombés dans l'infortune.

TANDIS que l'entreprenant Pierre remontait ainsi, toutes voiles déployées, le majestueux Hudson et cotoyait ses rives, réveillant de leur assoupissement les habitans phlegmatiques des petits établissemens hollandais qu'il trouvait sur son

passage, un grand et puissant concours de guerriers s'assemblait dans la cité de New-Amsterdam. A cette époque de mon histoire cet inestimable fragment de l'antiquité (le manuscrit de Stuyvesant) entre dans de plus grands détails qu'à l'ordinaire ; ce qui me fournit les moyens de m'étendre sur l'illustre armée campée sur la place publique devant le fort, aujourd'hui nommé le Boulingrin.

Dans le centre, donc, était dressée la tente des hommes d'armes des Manhattoes, qui, étant habitants de la métropole, composaient la garde privée du gouverneur ; ils étaient commandés par le vaillant Stoffel Brinkerhoff, qui avait acquis jadis une si immortelle renommée à Oyster-Bay (la baie aux huîtres) : ils portaient en étendard un castor rampant sur un champ orange, armes de la province qui peignaient l'adresse persévérante et l'origine amphibie des hollandais (1).

A leur droite on voyait les vassaux de ce renommé Mynheer Michael Paw (2), qui com-

---

(1) C'était pareillement le grand sceau des nouveaux Pays-Bas, comme on peut le voir sur d'anciens registres.

(2) Outre ce qu'en dit le manuscrit de Stuyvesant, cet illustre patron se trouve mentionné dans un autre manus-

mandait despotiquement toutes les belles régions de l'ancienne Pavonia, les terres qui s'étendaient au midi ainsi que les montagnes de Navesink (1), et qui était, en outre, protecteur de Gibbet-Island (l'île du Gibet). Son étendard, porté par son fidèle écuyer, Cornelius Van-Vorst, consistait en une immense huître couchée sur un champ vert de mer ; armoiries de sa métropole favorite Communipaw. Ce chef fournissait au camp un puissant renfort de guerriers, très-pesamment armés, car chacun d'eux avait les reins chargés de dix bonnes paires de culottes en tiretaine, et la tête obombrée d'un immense castor qu'ornait un brûle-gueule en guise de plumet. Ces hommes, pris parmi ceux qui végètent dans les marais,

---

crit : « De Heer ( ou l'écuyer ) Michel Paw, sujet hollandais, acheta par contrat Staten Island. *N. B.* Le même Michel Paw avait ce que les Hollandais nomment une colonie à Pavonia, sur la rive de Jersey, vis-à-vis New-York, et son inspecteur, en 1636, s'appelaît Corns. Van-Vorst. Une personne de ce nom, en 1769, acquit Pawles-Hook et une grande ferme à Pavonia, et descend directement de Van-Vorst. »

(1) Ainsi appelée de la tribu indienne de Navesink qui habita dans les environs. A présent, on les nomme à tort Montagnes de Neversink ou Neversunk.

sur les confins de la Pavonie, étaient de la pure race qu'on a nommée têtes de fer, et que la fable fait descendre des huîtres.

A une petite distance était campée la tribu de guerriers venant du voisinage de Hell-Gate (porte d'enfer); ceux-ci étaient commandés par les Suy-Dams et les Van-Dams, hommes adonnés à la débauche et jureurs de profession, comme leur nom l'indique assez. Cette troupe d'un aspect terrible était vêtue d'habits à larges basques de cette étoffe grossière nommée gaberdine dont la couleur bizarre était connue sous le nom de *tonnerre et éclairs*. Ils portaient pour étendard trois lardoires dans un champ de feu.

Tout auprès de ceux-ci était la tente des hommes d'armes des frontières marécageuses du Waale-Boght (1), et des pays adjacens; ces derniers étaient d'un aspect sévère et chagrin, ce qu'on doit attribuer aux crabes dont ils se nourrissaient, et qui abondent dans ces contrées; ils furent les premiers instituteurs de cet honorable ordre de chevalerie appelé *Fly Market Shirks*, et, si la tradition dit vrai, ils furent également les introducteurs du fameux pas de danse nommé

---

(1) Depuis appelé par corruption Wallabout.

*double trouble.* Ils étaient commandés par l'intrépide Jacobus Varra-Vanger, et avaient en outre à leur tête une bonne bande de musique composée des bateliers de Breukelen (1), qui exécutaient de charmans concerts de conqu marine.

Mais je m'abstiens de poursuivre cette minutieuse description qui ne servirait qu'à dépeindre les guerriers de Bloemen Dael, de Wee-Hawk, de Hoboken, et divers autres aussi célèbres dans l'histoire que dans les ballades. Des soins plus importans m'occupent, car déjà les sons d'une musique martiale, résonnant au loin, venaient alarmer les habitans de New-Amsterdam. Mais leur frayeur fut bientôt calmée ; au milieu d'un gros nuage de poussière, ils reconnurent Pierre Stuyvesant à ses hauts-de-chausses couleur de soufre et à sa magnifique jambe d'argent dont l'éclat brillait au soleil, et le virent s'approcher à la tête d'une formidable armée qu'il avait rassemblée en cotoyant les rives de l'Hudson. Ici l'excellent, mais anonyme écrivain du manuscrit de Stuyvesant, se livre à une élégante et pompeuse description des forces de cette armée à

---

(1) Que l'on écrit maintenant Brooklyn.

mesure qu'elle défile par la porte principale de la ville, porte qui était située au haut de Van-Street.

En avant marchaient les Van-Bummels, qui habitent les bords agréables du Broux; c'étaient de petits hommes courts et gras, portant d'immenses culottes, et renommés par de brillans exploits de fourchettes; ce sont eux qui inventèrent le sup-pawn, ou champignons au lait. Immédiatement à leur suite marchaient les Van-Vlotens de Kaats Kill, déterminés buveurs de cidre doux, et insignes bravaches quand ils étaient ivres. Après eux venaient les Van-Peltz de Groodt-Ésopus, habiles écuyers, montés sur d'élégans coursiers, à queue taillée en houssine, tirés des pâturages de l'Ésopus. Ceux-ci étaient grands chasseurs d'écureuils et de rats musqués, circonstance d'où ils tirent leur nom de Peltz, ou Peltry, qui veut dire peaux. Puis les Van-Nests de Kinderhoeck, courageux voleurs de nids d'oiseau, comme leur nom l'indique: nous sommes redevables à ces derniers de l'invention des gâteaux de sarrasin. Puis les Van-Higginbottoms de Wapping's Creek; ceux-ci étaient armés de férules et de verges comme descendant de cette race d'instituteurs qui, découvrant les premiers l'étonnante sympathie qui existe entre ce que les Anglais nomment

le siège de l'honneur, et celui de l'intelligence ; reconnurent que le moyen le plus court de faire entrer la science dans la tête, était de l'y pousser par l'endroit opposé. Puis les Van-Grolls, d'Anthony's Nose, qui portaient leur eau-de-vie dans de belles petites bouteilles de deux pots, vu que la longueur extraordinaire de leur nez les eût empêchés de boire dans d'autres vases ; les Gardieniers de l'Hudson et lieux circonvoisins distingués par plusieurs faits éclatans, tels que voler des pastèques, et enfumer les lapins dans leur terrier, ainsi que par leur goût prononcé pour les queues de cochon grillées : ces derniers étaient les ancêtres de l'homme du même nom que l'on a vu figurer au congrès ; les Van-Hoesens de Sing-Sing, grands chanteurs et célèbres artistes sur la guimbarde : ceux-ci marchaient deux à deux en chantant le grand cantique de saint Nicolas ; les Couenhovens de Sleepy Hollow, qui donnèrent naissance à cette joyeuse race de cabaretiers, premiers inventeurs du secret magique de transformer une demi-bouteille de vin en une bouteille entière ; les Van-Kortlandts, habitans des bords agrestes du Croton, grands tueurs de canards sauvages, et renommés pour leur adresse à tirer de l'arc ; les Van-Bunschotens, de Nyack et de Kakiat, les premiers qui eussent

jamais imaginé de se servir du pied gauche pour congédier les gens : ceux-ci étaient d'intrépides batteurs de buissons et de grands chasseurs de nuit, qu'ils passaient entière à l'affût de cette espèce de lapin nommée raton ; les Van-Winkles, de Haerlem, grands humeurs d'œufs, renommés pour leurs courses de chevaux comme pour leurs longs mémoires au cabaret : ce furent les premiers qui eussent jamais lorgné de deux yeux à la fois. Ceux qui marchaient les derniers étaient les Knickerbockers, de la grande ville de Scaghtikoke, où le peuple met des pierres sur les maisons, quand il fait du vent, de peur qu'il ne les enlève : ceux-ci tirent leur nom, suivant quelques personnes, de knicker (secouer) et de beker (gobelet), ce qui semblerait indiquer qu'ils étaient jadis d'intrépides buveurs ; mais l'exacte vérité est que ce nom dérive de knicker (s'assoupir) et de boeken (livres), ce qui signifie clairement que l'étude les provoquait souvent au sommeil : l'écrivain de cette histoire est un de leurs descendants.

Telle était la légion d'intrépides batteurs de buissons, qui se précipita à travers la grande porte de New-Amsterdam. Le manuscrit de Stuyvesant parle à la vérité d'un plus grand nombre d'hommes dont je m'abstiens de dire les noms,

parce qu'il est nécessaire que je me presse d'arriver à des sujets plus importants. Rien ne pouvait surpasser la joie et l'orgueil martial de Pierre au cœur de lion, quand il passa en revue cette puissante armée, et il résolut de ne pas différer plus long-temps le plaisir tant désiré, d'assouvir sa vengeance sur ces coquins de Suédois du fort Casimir.

Mais avant que je me hâte de retracer les incomparables événemens que l'on trouvera dans la suite de cette histoire, qu'il me soit permis de m'arrêter pour parler du sort de Von-Poffenburgh, l'infortuné commandant en chef des armées des nouveaux Pays-Bas. Tel est le manque de charité inhérent à la nature humaine, qu'à peine la nouvelle de sa déplorable déconfiture au fort Casimir fut-elle publique, que mille bruits offensans se répandirent dans New-Amsterdam ; on insinua qu'il avait réellement des intelligences coupables avec le commandant des Suédois ; que depuis long-temps il était dans l'usage de communiquer secrètement avec eux, et mille autres suggestions touchant de l'argent reçu pour services secrets. Horribles accusations auxquelles je ne fais pas plus d'attention qu'elles ne me semblent en mériter.

Ce qu'il y a de certain, c'est que le général

prouva l'irréprochable pureté de son honneur par les protestations et les sermens les plus terribles, et déclara infame quiconque oserait douter de son intégrité. Il fit plus, de retour à New-Amsterdam, il se mit à arpenter fièrement les rues, avec une troupe de bravaches à ses talons, vigoureux compagnons de bouteille, qu'il gorgeait de vin et farcissait de bonne chère, et qui étaient prêts à le soutenir devant quelque tribunal que ce fût. Rodomons à épais favoris, à larges épaules, et à menaçant aspect, dont le moindre semblait capable d'avalier un bœuf et d'en prendre les cornes en guise de cure-dent. Ces gardes-du-corps, prêts à se quereller pour lui contre tous champions, fronçaient le sourcil à quiconque osait tourner son nez du côté du général, comme s'ils eussent voulu le dévorer vivant, assaisonnaient chaque propos d'un millier de sermens, et voyaient accueillir et répéter à la ronde chacune de leurs emphatiques rodomontades, par une salve de blasphèmes non moins bruyante que celles dont l'artillerie honore un toast patriotique.

Toutes ces valeureuses vantarderies eurent le très-grand avantage de porter la conviction dans de sages et profonds esprits, qui commencèrent à regarder le général comme un héros d'une élé-

www.libtool.com.cn  
vation, d'une magnanimité de caractère incomparable, principalement en ce qu'il jurait sans cesse sur l'honneur d'un soldat, serment tout-à-fait ronflant et solennel. Un des membres du conseil alla même jusqu'à proposer qu'on immortalisât le grand homme, en lui décernant une statue en plâtre.

Mais le vigilant Pierre Forte-Tête n'était pas homme à se laisser tromper ainsi. Il envoya secrètement chercher le commandant en chef de toutes les armées, et après avoir écouté toute son histoire assaisonnée de sermens sacrés, de protestations et d'exclamations : « Écoutez, mon camarade, lui dit-il, quoique, d'après votre propre témoignage, vous soyez certainement l'homme le plus brave, le plus loyal et le plus honorable de tout le pays, cependant vous avez le malheur d'être horriblement décrié et extraordinairement méprisé; ainsi, quoiqu'il soit certainement dur de punir un homme parce qu'il est malheureux, et qu'à la rigueur vous puissiez être totalement innocent du crime dont on vous accuse, néanmoins, comme le ciel, sans doute pour quelque sage dessein, juge convenable de cacher, quant à présent, toutes les preuves de votre innocence, à Dieu ne plaise que j'ose contre-carrer sa volonté souveraine ! Je ne puis d'ailleurs consentir à aventurer

l'armée sous un commandant qu'elle méprise , ni à confier le salut de mes gens à un champion dont ils se méfient ; débarrassez-vous donc , mon ami , des travaux et des soins fatigans d'une vie publique , avec cette consolante réflexion , que , si vous êtes coupable , vous n'avez que la récompense que vous méritez , et que si vous êtes innocent , vous n'êtes pas le premier grand et digne homme qui ait été injustement calomnié et persécuté dans ce monde corrompu , pour être sans doute mieux traité dans un meilleur , où il n'y aura ni erreurs , ni calomnie , ni persécutions ; en attendant ayez la bonté de ne plus me montrer votre figure , car j'ai une horrible antipathie pour celle des infortunés grands hommes de votre espèce. »

---

## CHAPITRE V.

Dans lequel l'auteur parle très-naïvement de lui-même , après quoi on trouvera une histoire très-intéressante sur Pierre Forte-Tête et sa troupe.

COMME mes lecteurs et moi sommes sur le point de nous lancer dans autant de périlleuses aventures qu'en ait jamais affronté , tête baissée , au-

cune serviable confédération de chevaliers errans, il convient, je crois, qu'à l'instar de ces braves champions, nous nous touchions dans la main, ensevelissions dans l'oubli toute discorde, et jurions de ne nous abandonner, ni dans la prospérité, ni dans le malheur, jusqu'à la fin de l'entreprise. Mes lecteurs s'aperçoivent, sans doute, que j'ai complètement changé de ton et d'allure depuis que nous nous sommes embarqués ensemble. J'oserais affirmer qu'ils me crurent alors le bourru cynique et impertinent petit-fils de quelque gros Hollandais, car c'est tout au plus si je leur ai jamais dit un mot de politesse, si, en leur adressant la parole, j'ai seulement eu l'air de porter la main à mon chapeau. Mais à mesure que nous avons fait route ensemble et que nous avons avancé dans mon histoire, j'ai commencé graduellement à me relâcher de ma sévérité, à devenir plus poli, et, quand l'occasion s'en est trouvée, à entrer familièrement en conversation; jusqu'à ce qu'enfin j'en sois venu à des manières plus sociables et plus amicales. Voilà comme je suis, moi; toujours un peu froid et réservé d'abord avec les gens que je connais peu, ou dont je ne me soucie guère, je ne me laisse complètement gagner le cœur que par une longue intimité.

Pourquoi d'ailleurs me serais-je apprivoisé pour cette foule de connaissances d'un jour, qui s'attroupèrent autour de moi lors de ma première apparition ? Beaucoup furent simplement attirés par la nouveauté de ma figure, et après avoir regardé fixement mon titre, poursuivirent leur chemin, sans dire un mot ; pendant que d'autres se traînèrent en bâillant jusqu'à la fin de ma préface, et, ayant satisfait leur curiosité d'un moment, s'éclipsèrent bientôt l'un après l'autre. Mais j'ai eu recours, particulièrement pour éprouver leur courage, à un expédient semblable à celui qui fut employé, dit-on, par cette fleur incomparable de chevalerie, le roi Arthur, qui, avant d'admettre aucun chevalier dans son intimité, exigeait qu'au préalable il se montrât supérieur aux dangers et aux fatigues, affrontât les travaux les plus inouis, occît des géans par douzaine, et défît des légions d'enchanteurs sans compter les nains, les hippogriffes et les dragons de feu. C'est d'après ce principe, que, du premier bond, j'ai adroitement jeté mes lecteurs au travers de deux ou trois chapitres bien embrouillés, où ils se sont vus d'abord assaillis et travaillés par une armée entière de philosophes païens et d'auteurs hérétiques. A peine pouvais-je m'empêcher de sourire (quoique je sois naturellement

très-grave), en voyant la terreur et la déroute complète de mes vaillans champions; quelques-uns tombaient morts... de sommeil, sur le champ de leurs exploits; d'autres, jetant mon livre au milieu du premier chapitre, prenaient leurs jambes à leur cou, et ne cessaient de courir jusqu'à ce qu'ils en fussent assez loin pour ne plus l'apercevoir, puis s'arrêtant pour reprendre haleine, ils disaient à leurs amis de quel guépier ils s'échappaient, et conseillaient à tous ceux qui se trouvaient sur leur chemin de ne pas s'aventurer dans une expédition aussi peu profitable. Enfin les rangs de mes lecteurs s'éclaircirent à chaque page, et du grand nombre qui s'était embarqués dans l'entreprise, bien peu, hélas! ont pu survivre aux cinq chapitres préparatoires! encore Dieu sait dans quel état d'abattement et de fatigue ils y sont arrivés!

Auriez-vous donc voulu que, dès la première vue, je serrasse affectueusement sur mon cœur des lâches qui ne vous sourient qu'avec le soleil? non; je réservais mon amitié pour ceux qui la méritent, pour ceux qui, en dépit des difficultés, des dangers et des fatigues, m'ont tenu fidèle compagnie. Je presse donc affectueusement la main de ces derniers; je vous salue, dignes et trois fois bien-aimés lecteurs! braves et fidèles compagnons qui

m'avez constamment suivi dans toutes mes courses incertaines. Je vous salue du fond du cœur, je m'engage à ne plus vous quitter, et je jure (si le ciel protège l'arme fidèle que je tiens maintenant entre les doigts), de vous conduire triomphans jusqu'à la fin de notre merveilleuse entreprise.

Mais pendant que nous discoupons ainsi, la ville de New-Amsterdam est dans une tumultueuse agitation, l'armée campée dans le Boulingrin dresse ses tentes, la trompette d'airain d'Anthony Van-Corlear fait retentir la voûte céleste de son bruit sinistre et perçant, le tambour bat aux champs, et les étendards des Manhattoes, de Hell-Gate et de Michael Paw, flottent orgueilleusement dans les airs. Regardez maintenant de ce côté, voyez avec quelle ardeur travaillent les matelots, comme ils s'empressent à hisser les voiles de cette goëlette et de ces gros sloops au large ventre, qui vont porter l'armée hollandaise sur la Delaware, champ de leurs immortels exploits !

L'entière population de la ville est sur pied, hommes, femmes et enfans courent admirer la milice de New-Amsterdam qui se pavane orgueilleusement dans les rues avant de s'embarquer ; que de mouchoirs s'agitèrent aux fenêtres ! que de jolis nez résonnèrent douloureusement dans ces mouchoirs trempés de larmes. Non ! le désespoir

dont fut saisi le beau sexe de Grenade, alors que la galante tribu des Abencerages en fut bannie, ne peut avoir plus bruyamment retenti que celui des tendres beautés de New-Amsterdam au départ de leurs intrépides guerriers. Chaque amante éplorée garnissait de pain d'épice et de noix fraîches les poches de son héros ; plus d'une bague de cuivre fut échangée, plus d'une pièce de six sous, rompue comme gages d'une éternelle constance ; et quelques vers amoureux inspirés par cette occasion sont arrivés jusqu'à nos jours comme pour défier l'univers par leur impénétrable obscurité.

Qui n'eût été touché de voir comme les jeunes filles s'attroupaient autour du brave Anthony Van-Corlear ? Car c'était, à tout prendre, un garçon jovial, vigoureux, haut en couleur, véritable vaurien avec les femmes.... aussi n'auraient-elles pas demandé mieux que de le garder à leur profit, comme consolateur, pendant l'absence de l'armée ; car c'était une justice à lui rendre, qu'indépendamment de ce que nous avons déjà dit, c'était vraiment un excellent cœur, plein des plus consolantes attentions pour toute femme qu'affligeait l'absence d'un mari, et c'est sa bienveillance, son dévouement en ces sortes d'occasions qui l'avaient mis en haute considération au-

près des honnêtes bourgeois de la ville. Mais rien ne put empêcher le vaillant Anthony de marcher à la suite du vieux gouverneur, qu'il aimait comme ses yeux. Ainsi, embrassant les jeunes femmes, et donnant à celles qui avaient de belles dents et des lèvres fraîches, une douzaine de baisers bien bruyans, il partit chargé de leurs tendres vœux.

Le départ du brave Pierre n'était pas une des moindres causes du chagrin public. Quoique le vieux gouverneur ne fût nullement indulgent pour les sottises et les boutades de ses sujets, il avait néanmoins acquis, soit d'une manière, soit d'une autre, une très-grande popularité parmi eux. La bravoure personnelle a quelque chose de si séduisant en elle-même, qu'auprès du commun des hommes elle l'emporte sur la plupart des autres qualités. Le peuple de New-Amsterdam regardait Pierre Stuyvesant comme un prodige de valeur. Sa jambe de bois, ce trophée de ses exploits militaires, était considérée avec respect et admiration. Il n'était pas un vieux bourgeois qui n'eût sa provision de miraculeuses histoires à raconter sur les hauts faits de *Piet Forte-Tête*, qui n'en régâlât ses enfans pendant les longues soirées d'hiver, et qui ne s'y arrêtât avec autant d'orgueil et d'exagération, que nos honnêtes villageois sur les courageuses aventures du vieux

général Putnam (ou, comme on l'appelle familièrement, le vieux Put). Durant notre glorieuse révolution, il n'y avait pas un individu qui ne crût le vieux gouverneur capable de se mesurer avec Belzébut en personne. On racontait même, avec grand mystère et sous la foi du secret, qu'il avait transpercé le diable d'une balle d'argent, au moment où, par une nuit orageuse, il traversait en canot le passage de Hell-Gate. Mais je ne donne pas ceci pour un fait; malheur à l'homme qui troublerait d'une souillure volontaire les sources pures de l'histoire!

Ce qu'il y a de sûr, c'est qu'il n'y avait pas une vieille femme à New-Amsterdam qui ne considérât Pierre Stuyvesant comme une tour de salut, et qui ne fût convaincue que la tranquillité publique serait assurée aussi long-temps qu'il resterait dans la cité. Il n'est donc pas surprenant qu'elles regardassent son départ comme une grande calamité. Elles se traînèrent, le cœur gros et en soupirant, à la suite de ses troupes qui s'avançaient vers les bords de la rivière pour s'embarquer. Le gouverneur adressa à ses concitoyens, de la poupe de son vaisseau, un discours laconique, mais véritablement patriarcal, dans lequel il leur recommandait de se comporter en loyaux et pacifiques sujets, d'aller régulièrement à l'église le dimanche, et de

www.libtool.com.cn  
calt heureusement dans sa course , et après avoir subi à peu près toutes les épreuves qui attendent à bord des vaisseaux les malheureuses troupes de terre , comme tempêtes , trombes , moustres marins , ou autres horreurs et phénomènes ; après avoir été rudement étrillés par cette déplorable et trop peu plainte maladie que l'on nomme mal de mer , la flottille entière arriva saine et sauve dans la Delaware.

Sans prendre seulement le temps de jeter l'ancre , sans laisser respirer son monde fatigué d'une si longue navigation dans l'Océan , l'intrépide Pierre poursuivit sa course en remontant la Delaware , et parut inopinément devant le fort Casimir. Après avoir sommé et étonné la garnison par un effroyable son de la trompette du vigoureux Van Corlear , il demanda , d'une voix de tonnerre , l'immédiate reddition du fort. Le poussif commandant Suen Scutz répondit à cette sommation d'une voix aigre , grêle , et qui , vu son extrême ténuité , résonnait comme le vent qui sort d'un soufflet cassé : « qu'il n'avait pas , pour son compte , de fortes raisons de refus , si ce n'est cependant que , ayant reçu l'ordre de défendre son poste jusqu'à la dernière extrémité , la proposition de le rendre lui devenait particulièrement désagréable ; qu'en conséquence il demandait du temps pour se con-

« sulter avec le gouverneur Risingh, et proposait  
« une trêve pour cet objet. »

L'irascible Pierre, indigné qu'on eût pris si traîtreusement et qu'on gardât si obstinément la forteresse qui lui appartenait de droit, refusa l'armistice proposé, et jura par la pipe de saint Nicolas, qui, comme le feu sacré, ne s'éteignait jamais, qu'à moins que le fort ne se rendît sous dix minutes, il l'emporterait d'assaut, qu'il en ferait passer la garnison par les baguettes, et qu'il briserait comme un verre son misérable commandant. Puis, pour donner un plus grand poids à cette menace, il tira sa fidèle épée et la brandit dans l'air d'une si vigoureuse manière que, si elle n'avait pas été excessivement rouillée, l'éclat de sa lame flamboyante eût indubitablement aveuglé l'ennemi et jeté la terreur dans son ame. Il ordonna aussitôt de lâcher sur le fort une bordée de toute son artillerie, qui consistait en deux pierriers, trois mousquets, une longue canardière, et deux paires de pistolets d'arçon.

Pendant cette opération, le vigoureux Van-Corlear rassemblait toutes ses forces, et commençait ses préparatifs guerriers; gonflant ses joues comme un véritable Borée, il soutenait, à perte d'haleine, un des plus épouvantables sons de sa trompette. Les robustes chanteurs de sing sing

entonnaient un horrible chant guerrier , les soldats de Breuckelen et de Wallabout soufflaient d'une manière assourdissante dans leurs conques marines , ce qui formait une aussi abominable symphonie que si dix mille violons français eussent fait assaut de talent dans une ouverture de l'école moderne.

Soit que le formidable appareil de la guerre , présenté ainsi subitement , eût frappé la garnison de terreur , soit que Suen Scutz , qui était , quoique Suédois , d'humeur douce et accommodante , regardât comme une sorte d'hommage rendu à sa prudence l'article de la sommation qui l'engageait à se rendre à discrétion , c'est ce que je ne prendrai point sur moi de décider. Ce qu'il y a de sûr , c'est qu'il trouva impossible de résister à une demande aussi polie. En conséquence , au moment même où le mousse était allé chercher du charbon allumé pour mettre le feu aux pierriers , l'unique tambour de la garnison battit la chamade sur le rempart , à la grande satisfaction des deux partis , qui , malgré leur soif des combats , avaient un désir tout aussi prononcé de manger tranquillement leur dîner que de s'échiner l'un l'autre.

Ce fut ainsi que cette inébranlable forteresse retourna sous la domination de leurs hautes puissances ; on permit à Scutz et aux vingt hommes

qui formaient sa garnison d'en sortir avec les honneurs de la guerre, et le victorieux Pierre, qui était aussi généreux que brave, consentit à ce qu'ils emportassent leurs armes et leurs munitions, lesquelles, il est vrai, furent trouvées, à l'inspection, totalement hors de service, étant restées rouillées depuis long-temps dans les magasins du fort, avant même qu'il eût été arraché par les Suédois à l'orgueilleux Von Poffenburgh. Mais je ne dois pas omettre de dire que le gouverneur fut si content de la conduite de son fidèle écuyer, lors de la reddition de cette grande place, qu'il le fit, sur le lieu même, seigneur d'un beau domaine dans le voisinage de New-Amsterdam; domaine qui porte encore aujourd'hui le nom de Corlear's hook.

La libéralité sans exemple du vaillant Stuyvesant envers les Suédois causa une grande surprise dans la ville de New-Amsterdam; quelques-uns même de ces factieux personnages, dont les lumières s'étaient développées dans les réunions politiques en usage sous le règne de William-le-Bourru, mais qui n'avaient pas osé cultiver cette disposition sous les yeux de leur chef actuel, rendus maintenant plus hardis par son absence, se permirent, en pleine rue, des observations critiques. On entendit des murmures jusque dans la

chambre du conseil de New-Amsterdam, et il est au moins douteux qu'ils n'eussent pas poussé l'audace jusqu'à éclater en discours et en reproches formels et positifs, si Pierre Stuyvesant n'eût envoyé secrètement sa canne à la chambre du conseil, pour y être posée en signe d'autorité et en guise de masse sur la table, au beau milieu de ses membres, qui, en hommes sages, comprirent ce que cela voulait dire, et, à partir de là, se tinrent en repos.

---

## CHAPITRE VI.

Qui montre le grand avantage qu'a l'auteur sur son lecteur en temps de guerre, ainsi que divers incidens alarmans qui annoncent qu'un événement terrible est sur le point d'arriver.

Tel qu'un puissant alderman qui, dans un dîner de corporation, sent décupler son impatient appétit par la première cuillerée de soupe à la tortue qui lui caresse le palais, et, tout en redoublant sur la soupière ses vigoureuses attaques, promène avidement ses gros yeux voraces sur tous les mets dont la table est chargée; tel l'infat-

www.libtool.com.cn  
tigable Pierre Stuyvesant sent irriter encore, par la prise du fort Casimir, l'inextinguible soif de gloire qui dévore son sein ; et rien ne peut la calmer désormais, s'il ne soumet toute la nouvelle Suède. Il n'eut donc pas plus tôt assuré cette conquête, que, tout gonflé du succès, il partit résolument pour moissonner, au fort Christiana (1), de nouveaux lauriers.

Ce fort, le plus important qu'eussent les Suédois, était établi sur une petite rivière (mal à propos appelée crique) du même nom. C'était là que le rusé gouverneur Jan Risingh se tenait en observation, dans l'attitude farouche et menaçante d'une araignée en sentinelle au milieu de la toile qui lui sert de forteresse.

Mais, avant de nous lancer à travers les scènes terribles qui doivent signaler la rencontre de deux chefs aussi formidables, il convient de nous arrêter un moment pour tenir une espèce de conseil de guerre. Un historien et ses lecteurs ne doivent pas se précipiter plus témérairement au milieu des combats qu'un général et son armée. Les grands généraux de l'antiquité ne s'engageaient jamais

---

(1) C'est maintenant une ville florissante, appelée Christiana ou Christeen, à trente-sept milles à peu près de Philadelphie, sur la route de poste de Baltimore.

www.libtool.com.cn  
dans une affaire, sans y préparer leurs soldats par des harangues propres à faire naître en eux des sentimens héroïques, en les animant d'une égale confiance dans la protection des dieux et dans la valeur de leurs chefs. De même, éveillant d'abord l'attention de ses lecteurs, l'historien doit s'emparer de leurs passions, et dès qu'il les a enflammées par l'intérêt de son sujet, il doit se mettre à leur tête, brandir sa plume, et les mener au plus fort de la mêlée.

On peut voir un illustre exemple de cette règle dans ce modèle des historiens, l'immortel Thucydide. Arrivé au commencement de la guerre du Péloponèse, dit un de ses commentateurs, « il sonne la charge, à la manière d'Homère, fait le dénombrement des alliés de chaque côté, excite notre attente, et s'empare d'abord de notre attention. C'est du genre humain tout entier qu'il s'agit dans l'événement qui va se décider : on s'efforce de pénétrer dans l'avenir ; la terre tremble, et cette crise terrible semble avoir mis toute la nature en travail ; c'est de cette manière sublime qu'il entre en matière, c'est ainsi qu'il agrandit une guerre entre ce que *Rapin* appelle deux misérables états. C'est ainsi qu'il élève et soutient habilement un petit sujet par la manière grande et noble dont il le traite ! »

De même, après avoir conduit mes lecteurs au milieu du péril, après avoir suivi l'aventureux Pierre Stuyvesant et sa troupe dans des régions étrangères, entourées d'ennemis et résonnant de l'épouvantable bruit des armes, dans le moment critique où le doute et l'obscurité planent sur la suite de mon ouvrage, je m'arrête à propos pour haranguer mes braves compagnons, et les préparer aux événemens qui vont suivre.

Je désirerais expliquer ici le grand avantage que, comme historien, je possède sur mes lecteurs. C'est que, quoique je ne puisse ni changer absolument le résultat d'un combat, ni sauver la vie de mon héros favori (libertés que, malgré l'autorité de modernes historiens français qui se les permettent souvent, je regarde comme tout-à-fait indignes d'un historien scrupuleux), cependant je puis, de temps à autre, lui faire assener à son ennemi un de ces vigoureux horions qui font deux parts d'un géant, fût-il vrai qu'en bonne conscience il n'a rien fait de semblable. Je puis encore traîner son antagoniste tout autour du champ de bataille, à la manière dont Homère fait traîner honteusement le bel Hector sous les murs de Troie, licence dont je garantis que le prince des poètes a dû faire au prince troyen de très-

humbles excuses, si jamais ils se sont rencontrés dans les champs-élysées.

Je sais que beaucoup de mes scrupuleux lecteurs crieront haro sur moi toutes les fois que je rendrai un léger service à mon héros, mais je regarde ce privilège comme un de ceux exercés par les historiens de tous les siècles, et celui-là ne leur a jamais été disputé. Au fait, un historien doit être considéré comme lié par l'honneur à son héros; la renommée de celui-ci lui est confiée, et son devoir est de la faire mousser de son mieux. Jamais général, amiral, ou tout autre chef que ce soit, n'a fait le récit d'une de ses batailles, sans y étriller son ennemi de la bonne manière, et je ne doute pas que si mes héros avaient écrit eux-mêmes l'histoire de leurs exploits, ils n'y eussent distribué de bien autres coups que ceux que je donnerai en leur nom. Dépositaire de leur renommée, je dois donc leur rendre la justice qu'eux-mêmes se seraient rendue; et, s'il m'arrive d'être un peu rude aux Suédois, je permets à tel de leurs descendants qui s'avisera d'écrire l'histoire de l'état de la Delaware, d'user de représailles, et d'étriller Pierre Stuyvesant aussi sévèrement qu'il lui plaira.

Comptez donc sur des têtes cassées et des côtes

rompues. Depuis long-temps ma plume avait soif de batailles, elle a fait sièges sur sièges sans qu'il y eût une goutte de sang répandu ; mais l'occasion me sourit enfin, et, n'en déplaise aux chroniques du temps, je jure par le ciel et par saint Nicolas que jamais ni Salluste, ni Tite-Live, ni Tacite, ni Polybe, ni nul autre historien, n'aura décrit plus épouvantable combat que celui où je vais engager mes héros !

Et vous, ô mes excellens lecteurs ! vous dont je paie l'attachement et la confiance par la plus vive tendresse, tranquillisez-vous, confiez à mes soins le sort de notre héros favori Stuyvesant, car, j'en jure par la croix ! rien, quoi qu'il advienne, ne pourra désormais me séparer de Pierre Forte-Tête ; je le ferai se ruer sur ses vils ennemis, comme le fameux Lancelot du lac sur une troupe de chevaliers mécréans, et, s'il succombe, que jamais ma plume ne combatte en faveur d'un brave homme, si je ne le fais payer cher à ces patauds de Suédois.

Pierre Stuyvesant ne fut pas plus tôt arrivé devant le fort Christiana, qu'il commença de suite à se retrancher, et, immédiatement après avoir tracé sa première parallèle, il dépêcha Anthony Van-Corlear pour sommer la forteresse de se rendre. Celui-ci fut reçu avec toutes les forma-

lités dues ; on lui banda les yeux à la porte , et il fut conduit, à travers une abominable odeur d'ognons et de poisson salé, à la citadelle, grande hutte construite en bûches de pin. Ici ses yeux furent débandés, et il se trouva en l'auguste présence du gouverneur Risingh. Ce chef était , comme je l'ai déjà dit , d'une taille véritablement gigantesque ; il portait un habit bleu d'une étoffe grossière , assujetti autour du corps par un ceinturon de cuir qui en faisait ressortir les poches et les énormes basques d'une manière tout-à-fait guerrière. Ses lourdes jambes étaient logées dans une paire de grosses bottes d'une couleur roussâtre , et il les tenait écartées dans l'attitude du colosse de Rhodes , pour se raser devant un débris de miroir avec un rasoir horriblement émoussé. Cette douloureuse opération lui faisait faire d'affreuses grimaces qui ajoutaient encore à l'effroi qu'inspirait son abominable visage. Quand on annonça Van-Corlear , le hideux commandant s'arrêta un moment au milieu d'une de ses plus disgracieuses contorsions , et , après l'avoir regardé par-dessus son épaule de l'air d'un chien hargneux , il reprit son travail devant sa glace cassée.

L'opération terminée, il se retourna encore une fois vers le trompette, et lui demanda le sujet de sa mission. Anthony Van-Corlear, qui était une

espèce d'orateur tachigraphe, lui rendit en peu de mots le long message de son excellence, faisant l'histoire entière de la province, la récapitulation des torts, l'énumération des droits, et finissant par la demande péremptoire d'une reddition immédiate ; puis il se tourna de côté, et se pinçant le nez entre le pouce et l'index, il en tira un effroyable son assez semblable à celui d'une trompette qui sonne la charge, et que ce nez avait sans doute appris dans son intime et long voisinage avec ce mélodieux instrument.

Le gouverneur Risingh entendit tout du long, mais avec une extrême impatience, et le discours et la fanfare, s'appuyant de temps en temps, selon son usage, sur le pommeau de son épée, tournant entre ses doigts son immense chaîne de montre d'acier, ou rongant ses ongles ; puis, quand Anthony Van-Corlear eut fini, il répondit brusquement que Pierre Stuyvesant et sa sommation pouvaient aller au diable, où il espérait bien l'envoyer avant souper, ainsi que son équipage de vagabonds ; tirant alors son épée à pommeau de cuivre, et jetant le fourreau loin de lui, « Que je sois damné, dit-il, si je te rengâine jamais ailleurs que dans le cuir tanné de ce renégat de Hollandais. » Puis ayant prononcé le courageux défi qui devait être rendu à Stuyvesant par la bouche de

son messenger, celui-ci fut reconduit à la poterne avec toutes les cérémonies dues au trompette, à l'écuyer, et à l'ambassadeur d'un grand général, et après lui avoir rebandé les yeux, on le renvoya poliment en lui tordant le nez pour lui aider à se rappeler son message.

Le vaillant Pierre n'eut pas plus tôt reçu cette insolenteréponse, qu'il lâcha une volée d'épouvantables juremens qui auraient infailliblement renversé les fortifications et fait sauter le magasin à poudre sur les oreilles de l'orgueilleux Suédois, si les remparts n'eussent pas été remarquablement forts, et le magasin à l'épreuve de la bombe. S'apercevant que le fort avait résisté à cette terrible décharge, et qu'il était de toute impossibilité (impossibilité très-réelle dans ces jours d'ignorance) de mener une guerre à fin avec des paroles, il ordonna à ses braves de se préparer pour un prompt assaut. Mais, dans le moment, un étrange murmure s'éleva parmi ses troupes; il commença par la tribu des Van-Brummels, ces vaillans gloutons du Bronx, et se répandit d'homme à homme avec un accompagnement de regards mutins et de propos rebelles. Une fois alors, une seule fois dans sa vie, on vit pâlir le grand Pierre, car il crut réellement que ses guerriers allaient chanceler dans cette heure d'épreuve périlleuse,

et ternir ainsi pour jamais la renommée de la province des nouveaux Pays-bas.

Mais il découvrit bientôt, à son grand contentement, que ce soupçon faisait gratuitement injure à son indomptable armée ; la cause unique de ce tumultueux désordre étant tout simplement que l'heure du dîner sonnait, et que changer quelque chose à l'invariable routine de leur vie eût brisé le cœur de ces braves et réguliers Hollandais. C'était d'ailleurs une règle établie chez nos ancêtres de toujours combattre l'estomac plein ; et l'on doit sans doute attribuer à cette circonstance la grande renommée qu'ils acquirent dans les armes.

Voilà donc mes bons vivans des Manhattoës et leurs dignes camarades occupés sous les arbres à donner d'aussi vigoureux assauts au contenu de leurs havresacs, et d'aussi tendres accolades à leurs gourdes, que s'ils eussent cru ne plus les revoir ! et comme je prévois que nous aurons, dans une page ou deux, de chaude besogne, je conseille à mes lecteurs d'imiter mes troupes ; pour leur en laisser le temps, je vais clore ici ce chapitre, et leur donner ma parole d'honneur que, respectant l'armistice, nul n'en abusera pour surprendre ou inquiéter nos honnêtes Hollandais

dans l'utile travail auquel ils se livrent avec tant d'ardeur.

---

## CHAPITRE VII.

Contenant la plus horrible bataille qui ait jamais été célébrée en vers ou en prose; ainsi que les admirables exploits de Pierre-Forte-Tête.

« OR donc, dit l'auteur du manuscrit de Stuyvesant; or donc les Hollandais, s'étant copieusement repus, sentirent doubler leur force et leur courage, et se préparèrent au combat. L'attente, ajoute-t-il, l'attente et l'impatience étaient au comble! la terre oublia de tourner, ou plutôt elle s'arrêta tout exprès pour mieux contempler cette bataille, comme un corpulent alderman observe le combat que se livrent sur son pourpoint deux mouches belliqueuses. Les yeux du monde entier, selon l'usage en pareil cas, se tournèrent sur le fort Christina. Semblable à un petit homme qui se démène dans la foule pour apercevoir polichinelle, le soleil, sautant dans les cieux de place en place, allait, fourrant sa tête entre les

nuages malavisés qui lui interceptaient la vue ; les historiens remplirent leur écritoire, les poètes se passèrent de dîner, soit faute d'en avoir, soit pour acheter du papier et des plumes ; et l'on vit la triste antiquité soulever douloureusement sa tombe pour regarder d'un oeil jaloux l'événement qui allait la faire oublier, tandis que la postérité même se retournait ébahie vers ce champ de prodiges, et l'admirait en silence.

Les immortelles déités qui jadis avaient pris du service dans l'affaire de Troye se mirent en campagne sur leurs moelleux nuages, ou se mêlèrent aux combattans sous des déguisemens divers, brûlant toutes de mettre la main à la pâte. Jupiter envoya ses foudres chez le meilleur chaudronnier, voulant qu'ils fussent fourbis à neuf pour cette terrible affaire. Vénus jura par sa chasteté qu'elle protégerait les Suédois, et sous la forme d'une gourgandine assez peu ragoûtante, s'alla pavaner sur les créneaux du fort Christina, ayant à ses côtés la chaste Diane, sous la figure d'une veuve de sergent assez mal famée ; Mars, le brétailleur, mit deux pistolets d'arçon à sa ceinture, un fusil rouillé sur son épaule, et marcha à leurs côtés d'un air galamment fanfaron qui le faisait ressembler assez à un caporal ivre, tandis qu'Apollon, transformé en un fific bancroche, fermait

la marche en jouant aussi abominablement faux qu'on le puisse imaginer.

Dans l'autre parti l'imposante Junon, les yeux encore pochés, par suite d'une de ces querelles d'oreiller dont elle tourmentait le vieux Jupiter, étalait sur un fourgon son orgueilleuse beauté ; Minerve, métamorphosée en vigoureuse vivandière, relevant son jupon et brandissant son poing, jurait comme un païen, en mauvais hollandais (n'ayant étudié cette langue que depuis peu), dans l'intention sans doute d'encourager et d'animer les soldats ; tandis que Vulcain clopinait comme un forgeron au pied-bot, nouvellement promu au grade de capitaine de milice. Tout était silencieuse horreur ou bruyans préparatifs. La Guerre, relevant son effroyable tête, faisait entendre le grincement de ses défenses d'airain, et secouait les baïonnettes acérées dont se hérissait son panache.

Cependant les formidables chefs disposaient chacun leur armée ; là se tenait le vigoureux Risingh, ferme comme un millier de rochers, entouré de palissades et retranché jusqu'au menton derrière des terre-pleins, ses vaillans soldats bordaient le parapet dans un ordre de bataille véritablement effrayant, leurs moustaches copieusement graissées, leurs cheveux relevés en arrière

à force de pommade, et réunis en une queue si roide, et si serrée contre la tête, que leur peau, tirillée en tout sens, leur donnait l'air d'horribles têtes de mort grinçant des dents sur les remparts.

Vers eux s'avancait l'intrépide Pierre, les sourcils froncés, les dents serrées, les poings fermés, semblant exhaler des tourbillons de fumée, tant était violent le feu qui dévorait son sein. Son fidèle écuyer Van-Corlear marchait vaillamment à sa suite, sa trompette magnifiquement ornée de rubans rouges et jaunes, souvenirs de ses belles maîtresses manhattoes; la vigoureuse milice de l'Hudson le suivait sans garder trop servilement ses rangs; là se remarmaient les Van-Wycks, les Van-Dycks et les Ten-Eycks, les Van-Nesses, les Van-Tassels, les Van-Grolls, le Van-Hoesens, les Van-Giesons et les Van-Blareoms, les Van-Warts, les Van-Winkles, les Van-Dams, les Van-Pelts, les Van-Rippers et les Van-Brunts; puis les Van-Hornes, les Van-Hooks, les Van-Brummels, les Vander-Belts, les Vander-Hoofs, les Vander-Voorts, les Vander-Lyns, les Vander-Pools et les Vander-Spiegels; puis les Hoffmans, les Hooghlands, les Hoppers, les Cloppers, les Ryckmans, les Dyckmams, les Hogebooms, les Rosebooms, les Oothonts, les Quaekenbosses, les Roerbacks, les Garrebrantz, les Bensons,

les Brouwers, les Waldrons, les Ouderdonks, les Verra-Vaugers, les Shermerhorns, les Stoutenburghs, les Brinkerhoffs, les Bontecons, les Knickerbockers, les Hocketrassers, les Ten-Breeches et les Tongh-Breeches ; sans compter un millier de braves dont les noms sont impossibles à écrire, ou, pussent-ils jamais être écrits par quelqu'un, ne pourraient, à coup sûr, être prononcés par personne. Tous ces héros s'étaient corroborés par un copieux dîner, et, pour me servir des expressions d'un grand poète hollandais,

Remplis de courage et de choux.

Le formidable Pierre suspendit un instant sa marche, et montant sur un tronc d'arbre, harangua ses troupes en bas-hollandais tout-à-fait éloquent, les exhortant à combattre comme des diables, et les assurant que s'ils remportaient la victoire ils auraient abondance de butin, que s'ils succombaient ils auraient en mourant la satisfaction de penser que c'est pour leur pays, et, après leur mort, celle de voir leurs noms inscrits dans le temple de la renommée, et offerts à l'admiration de la postérité avec celui des autres grands hommes de leur temps ; enfin il leur jura, foi de gouverneur (et ils le connaissaient trop bien

pour en doter un seul instant), que s'il voyait un d'eux pâlir ou faire l'enfant, il lui étrillerait le cuir jusqu'à le déshabiller comme un serpent qui fait peau neuve. Puis tirant son fidèle sabre, il le brandit trois fois par-dessus sa tête, ordonna à Van-Corlear de sonner la charge, et faisant retentir les mots : *Saint Nicolas* et *les Manhattoes* ! il se précipita courageusement en avant. Ses vaillans soldats, qui avaient employé le temps de la harangue à allumer leur pipe, se la mirent subitement au bec, et vomissant des nuages de fumée, chargèrent gaillardement sous cet abri protecteur.

Les soldats de la garnison suédoise, à qui l'habile Risingh avait ordonné de ne pas faire feu jusqu'à ce qu'ils pussent distinguer le blanc des yeux de leurs assaillans, gardèrent un silence menaçant, dans le chemin couvert, jusqu'à ce que les ardens Hollandais eussent monté le glacis ; alors ils firent sur eux une si épouvantable décharge, que les montagnes voisines en tremblèrent de peur... mais de telle peur que, laissant échapper involontairement leurs eaux, on vit jaillir alors de leurs flancs des sources qui les arrosent encore aujourd'hui. Tous les Hollandais auraient mordu la poussière sous cet abominable feu, si la bien-faisante Minerve n'eût charitablement veillé à ce

que tous les Suédois restassent fidèles à leur invariable habitude de fermer les yeux et de détourner la tête en tirant.

Immédiatement après leur première décharge, les Suédois franchirent la contrescarpe, et, poussant des cris furieux, se ruèrent comme des enragés sur leurs ennemis. C'est alors qu'éclatèrent des prodiges de valeur dont ne peuvent donner l'idée ni la poésie ni l'histoire!!! Ici le robuste Stoffet Brinkerhoff brandissait son pesant gourdin (car il dédaignait de porter une autre arme) comme le terrible géant Blanderou brandissait son chêne, et le brandissait aussi bruyamment sur la tête des Suédois qu'une baguette sur un tambour. Là, les habiles Van Kortlandts, placés à distance, comme les archers de l'antiquité, les travaillaient vigoureusement avec l'arbalète, arme pour laquelle ils sont justement renommés. Plus loin se tenaient rassemblés sur une petite colline les vaillans hommes de Sing-sing qui soutenaient merveilleusement l'affaire en chantant à tue-tête le grand cantique de saint Nicolas. Quant aux Gardieniers de l'Hudson, ils ne figuraient point parmi les combattans, ayant été envoyés à la maraude pour faire main-basse sur les melons d'eau du voisinage. D'un autre côté du champ de bataille étaient les Van Grolls d'Anthony's Nose; mais, serrés entre

deux petites collines, ils y manœuvraient très-difficilement à cause de la longueur de leurs nez. On voyait ailleurs les Van Brunschotens de Nyack et de Kakiat, si renommés pour l'adresse avec laquelle ils frappaient l'ennemi du pied gauche, mais cette adresse leur était alors peu profitable, car le copieux dîner qu'ils avaient dévoré ne laissait pas de les essouffler, et ils eussent été complètement mis en déroute s'ils n'eussent été secourus par un vaillant corps de voltigeurs, composé des Hoppers, qui ne firent qu'un saut pour voler à leur assistance. Mais je ne dois pas omettre de mentionner les incomparables exploits d'Anthony Van Corlear, qui combattit opiniâtrément, pendant un bon quart d'heure, contre un gros petit poussif de tambour suédois dont il tambourina la peau d'importance, et qu'il aurait infailliblement dépêché dans l'autre monde, s'il avait eu une autre arme que sa trompette.

Cependant la bataille s'échauffait. Sur les pas du formidable Jacobus Varra Vanger et des combattans de Wall-About se précipitaient les Van Peltz d'Esopus, les Van Rippers et les Van Brunts, foudroyant tout ce qui se trouvait sur leur passage. Les Suy Dams et les Van Dams s'avançaient, jurant comme des païens, à la tête des guerriers de Hell-Gate vêtus de leurs habits couleur de

feu. Enfin, marchaient les porte-étendards et les gardes-du-corps de Pierre Stuyvesant, portant pour enseigne le grand castor des Manhattoes.

Alors commencèrent l'horrible vacarme, l'affreuse agonie, le féroce délire, le frénétique désespoir, enfin la rage et toutes les abominations de la guerre. Alors, mêlés et confondus, Hollandais et Suédois, se chargent, se culbutent, se couvrent de sueur, de poussière, d'écume; un nuage de projectiles obscurcit le ciel; canons, sabres, bâtons, mousquets, bourrades, coups de poings, coups de pieds, coups d'ongles, yeux pochés, nez cassés, pif, pan, pouf, paf, coups par-ci, coups par-là, tumulte, confusion, mêlée : c'est une horreur ! Tonnerre de Dieu ! crient les Hollandais. Mort et diable ! crient les Suédois. Emportez les retranchemens, crie à tue-tête l'indomptable Pierre ; mettez le feu aux mines, beugle le féroce Risingh ; tarratatarrrratata, sonne le trompette Anthony, jusqu'à ce que enfin tous les sons, toutes les voix devenues inintelligibles se fondent et se perdent en douloureux gémissemens, en hurlemens de rage, en hideuses clameurs, où le cri du triomphe ne se distingue plus du râle de l'agonie. A cet horrible aspect, la terre trembla comme saisie d'une crise nerveuse, les arbres racornis se flétrirent et se desséchèrent,

les rochers rentrèrent en terre comme des lapins dans un terrier, et la baie Christina elle-même vit ses eaux épouvantées rebrousser leur cours et se sauver en bouillonnant sur la montagne !

La victoire resta quelque temps indécise, car, quoiqu'une forte ondée envoyée par le puissant Jupiter eût, si je puis user de la comparaison, refroidi leur ardeur comme un seau d'eau jeté sur deux chiens qui se battent, ils ne s'arrêteraient cependant qu'un moment pour retourner à la charge avec dix fois plus de furie et s'étriller à qui mieux mieux. C'est dans cet instant critique qu'une épaisse et lourde colonne de fumée parut se rouler lentement vers le champ de bataille; à cet aspect, l'étonnement remplace la fureur, et les combattans eux-mêmes s'arrêtent un moment. Mais le vent venant à disperser ce sombre nuage, on vit briller à son centre la bannière flottante de l'immortel Michaël Paw. Ce noble chef s'avancait intrépidement à la tête d'une forte phalange de Pavoniens, mangeurs d'huîtres, qui était restée en arrière, en partie comme corps de réserve et en partie pour digérer l'énorme dîner qu'ils avaient mangé. Ces robustes et indomptables soldats qui s'avançaient avec moins de vitesse que de courage, vu la petitesse de leurs jambes et la rotondité de leurs ventres, fumaient leurs pipes avec

une telle vigueur qu'ils avaient produit le nuage imposant dont je viens de parler.

Cependant les divinités protectrices de l'armée de New-Amsterdam ayant étourdiment quitté le champ de bataille pour aller se rafraîchir avec un pot de bière dans une taverne du voisinage, les habitans des nouveaux Pays-Bas furent tout près d'éprouver une horrible catastrophe. A peine les lurons que commandait le formidable Paw avaient-ils atteint le front de l'armée, que , par le conseil de l'habile Risingh , leurs pipes devinrent le but où tombèrent , comme grêle, les coups des Suédois. Déconcertés par cet assaut inattendu , et totalement découragés en voyant leurs pipes brisées, les vaillans Hollandais se débandèrent. Déjà ils fuient , déjà , comme une troupe d'éléphants qui s'effraient, ils jettent le désordre dans leur propre armée ; culbutent , écrasent une légion entière de petits hoppers. La bannière sacrée sur laquelle figure l'huître gigantesque de Communipaw est foulée aux pieds dans la poussière ; les Suédois alors sentent doubler leur courage, se précipitent sur les derrières de l'armée en déroute , accélèrent, par des coups de pied habilement dirigés , la rapidité de sa fuite, et le fameux Paw lui-même n'évite pas l'attouchement douloureux et déshonorant du soulier vainqueur.

Mais quelle fut, ô muse, la rage du brave Pierre quand il vit fuir au loin son armée ! Sa voix de tonnerre rappelle, en rugissant, ses lâches guerriers ; et les Manhattoes ranimés se sentent retenus par la voix de leur chef, ou plutôt par la crainte de sa terrible colère plus redoutable pour eux que tous les Suédois de la chrétienté. Mais l'audacieux Pierre, sans attendre leur assistance, s'enfonce l'épée en main dans le plus épais de la mêlée ; son bras se signale par mille exploits si incroyables qu'on n'en a jamais vu de pareils depuis les jours miraculeux des géans. Partout devant lui l'ennemi fuit ou tombe ! il se rue sur les Suédois, les charge, les presse, les accule à leurs propres fossés, les y entasse comme des chiens ; mais pendant qu'il avance avec cette impétueuse audace, l'ennemi s'amoncelant derrière lui et sur ses flancs le menaçait d'un effroyable péril ! Tout à coup un rusé Suédois se glisse de côté furtivement, et pousse sa lâche épée droit au cœur du héros ! Heureusement la puissance protectrice qui veille à la sûreté de tous les grands hommes détourna sa lame hostile, et la dirigea sur une poche de côté renfermant une énorme boîte à tabac en fer, qui, comme le bouclier d'Achille, était douée d'une vertu surnaturelle, due indubitablement au portrait du bien-

heureux saint Nicolas dont elle était ornée. Cet horrible coup fut ainsi repoussé, mais non sans gêner un peu la respiration du grand Pierre.

Comme un ours furieux, qui, blessé par des chiens, se retourne avec rage, grince des dents et s'élance sur ses ennemis, notre héros se retourna sur le traître Suédois. Le misérable chercha sa sûreté dans la fuite, mais l'ardent Pierre le saisissant par l'interminable queue qui pendait derrière sa tête, « Ah, vil gredin! s'écria-t-il, voici qui fera de ta chair une curée pour les chiens! » A ces mots, brandissant sa fidèle épée, il lui en assena sur la nuque un coup qui l'aurait infailliblement décapité, si, s'arrêtant à point, l'acier compatissant ne se fut contenté d'en séparer la queue pour toujours. Au même moment, un arquebusier, perché sur le sommet d'une butte voisine, dirigeait sur le brave Stuyvesant son arme meurtrière, et l'aurait envoyé errer en ombre éplorée sur les bords du Styx, si la vigilante Minerve, qui venait de s'arrêter pour renouer sa jarrettière, voyant de quel péril était menacé son héros favori, n'eût dépêché avec ses outres le vieux Borée qui, à l'instant même où la mèche allait toucher le bassinet, y souffla si à propos qu'il en enleva l'amorce.

C'est ainsi que se prolongeait cet horrible com-

bat, quand le farouche Risingh, qui en suivait les progrès du haut d'un petit ravelin, aperçut ses troupes fidèles battues, ébrillées et défaites par l'invincible Pierre. Aucun langage ne pourrait décrire la colère dont il fut saisi à cette vue. Il ne s'arrêta que le temps de la soulager en vociférant mille anathèmes, puis, tirant son cimeterre, il se précipita vers le lieu de l'action, faisant résonner la terre sous ses pas, comme Jupiter, selon Hésiode, lorsqu'il descendit des sphères célestes pour foudroyer les Titans.

Ces deux chefs rivaux ne furent pas plus tôt en présence qu'ils firent un saut en arrière, à la manière de nos plus habiles champions de théâtre ; puis ils se regardèrent un instant de l'air farouche de deux chats sauvages au moment d'en venir aux griffes, prenant tantôt une attitude, tantôt une autre, frappant la terre de leur épée, d'abord à droite, puis à gauche, enfin venant au fait avec une incroyable férocité.... Mais des mots ne suffiraient pas pour dire quels prodiges de force et de valeur signalèrent ce terrible combat, combat en comparaison duquel ceux, si renommés, d'Ajix contre Hector, d'Enée contre Turnus, d'Orlando contre Rodomont, de Guy de Warwick contre le Danois Colbrand, ou de ce fameux chevalier gallois sir Owen des montagnes contre

le géant Guylon, n'étaient que des jeux d'enfant. Enfin le vaillant Pierre, épiant une occasion favorable, visa son coup dans l'intention de pourfendre son adversaire jusqu'à l'échine, mais Risingh relevant le coup avec dextérité, la lame le frisa de si près que, lui effleurant le côté, elle en détacha une immense cantine qu'il y portait toujours suspendue, et que, poursuivant de là sa course tranchante, elle fendit en deux une large poche abondamment garnie de pain et de fromage. Ces friandises, roulant au milieu des armées, occasionèrent les plus effrayans débats entre les Suédois et les Hollandais, et rendirent le combat dix fois plus ardent que jamais.

Enragé de voir ses munitions au pillage, le brutal Risingh, rassemblant toutes ses forces, dirigea un formidable coup sur le chef du héros; en vain le fier petit chapeau retapé s'opposa à son passage, l'acier tranchant se fit jour au travers de l'obstiné castor, et eût infailliblement brisé le crâne s'il n'eût pas été d'une telle dureté que l'arme fragile, se rompant en mille parcelles étincelantes, les fit jaillir autour de ce visage terrible comme une auréole de gloire.

Étourdi du coup, cependant, le vaillant Pierre chancela, leva les yeux au ciel, et y vit mille soleils, sans compter les lunes et les étoiles. Enfin

perdant l'aplomb, à raison de sa jambe de bois, il fit sur la derrière une chute si lourde et si retentissante, que les montagnes voisines en tremblèrent, et que son système anatomique en eût été brisé s'il ne se fût pas enfoncé dans un coussin, plus doux que le velours, que la Providence, Minerve, saint Nicolas, ou quelque vache bienveillante, avait obligeamment préparé pour le recevoir.

En dépit de cette noble maxime professée par tous les véritables chevaliers, que *loyauté vaut diamant*, le furieux Risingh se hâtait de prendre avantage de la chute du héros, mais au moment où il se penchait pour donner le coup fatal, Pierre, toujours vigilant, lui assena sur le chef un si fameux coup de sa jambe de bois, qu'il crut entendre sonner dans sa cervelle quelques douzaines de cloches à toute volée. Le Suédois, étourdi à son tour, chancela sous le coup; en même temps le prudent Pierre, apercevant à terre auprès de lui un pistolet de poche (qui était tombé du bissac de son fidèle écuyer et trompette Van-Corlear, pendant son furieux duel avec le tambour), le déchargea au beau milieu de la tête du vacillant Risingh. Il ne faut pas que mon lecteur s'y méprenne, cette arme de poche n'était point un de ces instrumens de mort chargés de

poudre et de balles, mais une courte et solide dame-jeanne en grès, pleine, jusqu'au goulot, de double eau-de-vie, *vraies gouttes* de courage hollandais, et que le connaisseur Van-Corlear portait toujours sur lui comme moyen de ravitailler sa valeur. L'arme redoutable sifflant dans l'air, et aussi fidèle à sa direction que le fragment de rocher jeté à Hector par le fanfaron Ajax, alla frapper le crâne du gigantesque Suédois, avec une violence sans égale.

Ce coup dirigé par le ciel décida la victoire ; la lourde tête du général Risingh tomba sur sa poitrine, ses genoux fléchirent sous lui, un engourdissement semblable à la mort s'empara de tous ses membres, et il tomba à terre avec une si terrible violence, que le vieux Pluton en tressaillit, et trembla qu'il ne se fût fait jour au travers du toit de son palais infernal. Cette chute fut le signal de la défaite et de la victoire, les Suédois lâchèrent pied, les Hollandais se pressèrent en avant ; ceux-là prirent leurs jambes à leur cou, et ceux-ci marchèrent de si près sur leurs talons, que quelques-uns entrèrent pêle-mêle avec eux par la poterne ; d'autres assaillirent le bastion, et d'autres enfin grimpèrent sur la courtine. Ce fut ainsi que la forteresse de Christina, qui, comme une autre Troie, avait soutenu un siège de dix

grandes heures, fut emportée d'assaut sans que, d'aucun côté, on eût à regretter la perte d'un seul homme. La victoire, sous la figure d'un énorme taon, s'alla percher sur le chapeau retapé du brave Stuyvesant ; et tous les écrivains qu'il paya pour écrire l'histoire de son expédition déclarèrent, d'un commun accord, qu'il avait acquis, dans ce jour mémorable, assez de gloire pour immortaliser une douzaine des plus grands héros de la chrétienté.

---

## CHAPITRE VIII.

Dans lequel l'auteur et le lecteur causent très-sérieusement en se reposant de la bataille ; à la suite de quoi on verra quelle fut la conduite de Pierre Stuyvesant après sa victoire.

GRACE à saint Nicolas, nous avons terminé sans accident cette terrible bataille ; asseyons-nous maintenant, très-cher lecteur, et reposons-nous, car je suis en nage. Véritablement ces combats sont une rude besogne ! et si vos grands capitaines avaient la moindre idée du mal qu'ils donnent à leurs historiens, ils n'auraient pas le courage de remporter tant d'horribles victoires. Mais il me

semble entendre mon lecteur se plaindre de ce que dans tout le cours de cette bataille si vantée il n'y a pas eu une seule goutte de sang répandu, pas un seul membre emporté, si ce n'est la queue de l'infortuné Suédois enlevée par la lame tranchante de Pierre Stuyvesant, ce qui blesse étrangement, me dit-on, toute vraisemblance et nuit étrangement à l'intérêt de la narration.

Cette objection est certainement très-grave, mais elle tient uniquement à l'obscurité qui enveloppe l'époque reculée dont nous avons entrepris d'écrire l'histoire. Ainsi, quoique d'après l'importance de l'affaire et la bravoure des parties belligérantes, il ne puisse y avoir de doute ni sur l'affreux carnage, ni sur les prodiges de valeur qui ont eu lieu devant les murailles de Christina, néanmoins malgré toutes nos recherches dans les histoires, manuscrits, ou traditions, sur cette bataille mémorable et trop long-temps oubliée, nous n'avons pu trouver la preuve qu'aucun homme y ait été tué ou blessé.

Nous devons sans doute attribuer ce manque de renseignements à l'extrême modestie de nos ancêtres, qui, semblables à leurs descendans, ne furent jamais portés à se vanter de leurs exploits. Mais cette vertu met leur historien dans une position très-embarrassante; car ayant promis à mes

lecteurs une affreuse et incomparable bataille, ayant animé et échauffé leur humeur guerrière, les abandonner sans massacre et sans dévastation aurait été leur causer un désappointement aussi amer que celui qu'éprouve le bon peuple quand, rassemblé pour voir une exécution, un sursis vient frustrer son attente.

Si le destin m'eût seulement accordé la mort d'une dizaine d'hommes, j'aurais été content, car j'en aurais fait de ces héros si communs dans l'antiquité, mais dont la race est malheureusement éteinte aujourd'hui, qui, si nous pouvons en croire ces écrivains authentiques que l'on nomme poètes, chassaient devant eux de grandes et formidables armées, comme des troupeaux de moutons, et qui conquéraient et détruisaient des villes entières par la seule force de leur bras.

Mais voyant que je n'avais pas une seule vie à ma disposition, l'unique ressource qui me restait était de tirer le meilleur parti possible de ma bataille, au moyen de coups de pieds, coups de poings, contusions et autres blessures aussi peu nobles. Je ne puis m'empêcher de comparer, en quelque sorte, ma perplexité dans cette circonstance, à celle du divin Milton qui, après avoir fait de sublimes préparatifs pour disposer ses immortelles armées et les mettre en présence, se trouve dans le plus

triste embarras pour les faire agir de façon que la fin de son combat réponde à son commencement, attendu l'impossibilité de blesser d'un coup mortel, ou même d'une légère entaille dans les chairs, des combattans qui ne sont qu'esprit. Quant à moi, mes braves une fois poussés et lâchés l'un contre l'autre, je n'ai guère trouvé de difficultés qu'à les empêcher de se faire mal ; que de fois il m'a fallu retenir le bras du trop vigoureux Pierre au moment de pourfendre un gigantesque Suédois jusqu'à la ceinture, ou d'embrocher, avec son épée, une demi-douzaine de petits soldats comme autant d'allouettes ! et quand j'avais lancé quelques centaines de traits dans l'air, que de peines pour les y retenir ! je n'osais permettre à aucun d'eux de retomber à terre de peur qu'il ne mît à mort quelque infortuné Hollandais.

Le lecteur ne peut concevoir combien il est mortifiant pour un écrivain d'avoir ainsi les mains liées ! il ne saura jamais combien de fois j'ai lorgné, sans y céder, la séduisante occasion de porter tel ou tel coup mortel, comparable aux plus beaux qu'aient célébrés l'histoire ou la poésie !

Je commence à suspecter très-fortement, d'après ma propre expérience, l'authenticité de maint et maint des récits d'Homère. Je crois véritablement que, quand il avait une fois lancé un de ses héros

favoris au milieu des ennemis, il faisait mordre la poussière à bon nombre d'honnêtes garçons, sans aucune autorité pour agir ainsi, sinon que l'occasion était belle, et que souvent tel pauvre diable a été envoyé par lui aux sombres domaines du farouche Pluton, seulement parce que son nom pouvait figurer harmonieusement dans une période sonore. Mais je dédaigne de pareilles licences. Que j'aie pour moi le bon droit et la vérité, nul ne combattrait plus vigoureusement; mais, puisque les nombreuses autorités que j'ai consultées n'attestent la mort d'aucun soldat, je n'ai pu consciencieusement prendre sur moi d'en tuer un seul. Par saint Nicolas, c'eût été une belle affaire! mes ennemis les critiques, qui, je le prévois, ne seront que trop disposés à me jeter à la tête tous les crimes qu'ils pourront découvrir, m'auraient traité comme homicide pris en flagrant délit, et je me serais estimé heureux d'en être quitte pour une simple accusation de meurtre!

Maintenant, mon aimable lecteur, que nous sommes tranquillement assis à fumer nos pipes, permettez-moi de me livrer à une réflexion mélancolique qui vient de me passer par la tête. Combien sont vains, incertains et fugitifs ces fastueux riens après lesquels nous soupirons et nous courons dans ce monde d'illusions sédui-

santes ! La richesse amassée par l'avare au prix de tant de jours sans repos et de tant de nuits sans sommeil, est dissipée, par un prodigue héritier, en folies sans plaisir ; les plus somptueux monumens que l'orgueil ait jamais élevés pour perpétuer un nom sont bientôt renversés et détruits par la main du temps, et les plus brillans lauriers de la victoire peuvent être eux-mêmes à jamais flétris et desséchés sous la glaçante insouciance des hommes. « Combien de héros (dit le grand Boëtius), combien d'illustres personnages jadis « l'orgueil et la gloire de leur siècle, n'ont-ils pas « été plongés dans un éternel oubli, par le silence « des historiens ! » Voilà pourquoi les Spartiates, quand ils partaient pour l'armée, offraient aux Muses un sacrifice solennel pour obtenir que leurs exploits fussent dignement célébrés. Sans la lyre d'Homère, dit l'élégant Cicéron, on n'aurait pas chanté la valeur d'Achille. Tel aussi, après toutes les fatigues et les périls qu'il avait bravés, après toutes les grandes actions qu'il avait accomplies, tel eût à peu près été le sort du chevaleresque Pierre Stuyvesant, si je ne me fusse heureusement empressé de graver son nom sur les pages ineffaçables de l'histoire au moment où l' inexorable temps l'effaçait en silence et pour jamais de la mémoire des hommes.

Plus je réfléchis, et plus je suis frappé de l'importance de l'historien : c'est le censeur souverain qui dispense la gloire ou l'infamie aux hommes ses semblables ; c'est le protecteur des rois et des conquérans : il dépend de lui de les faire vivre dans les siècles à venir ou de les laisser dans l'oubli comme y furent avant eux leurs ancêtres. Le tyran ne peut faire peser sa tyrannie que sur des victimes encore vivantes, mais l'historien possède une puissance supérieure, car elle s'étend même au-delà de la tombe. Les ombres des héros longtemps oubliés s'inclinent vers lui du haut de leurs célestes demeures, surveillent avec anxiété les mouvemens de sa plume, palpitant de crainte de la voir omettre négligemment leurs noms, ou de l'espoir qu'elle les inscrira sur les pages immortelles de la renommée. La goutte d'encre, même qui tremble suspendue au bec de cette plume, et que l'écrivain peut à son gré, ou secouer sur le parquet, ou perdre en insignifiants griffonnages, cette goutte qui ne vaut pas la vingtième partie d'une obole, à ses yeux, peut avoir à ceux de nobles défunts une valeur incalculable ; elle peut en un moment en immortaliser une douzaine qui eussent donné des royaumes, s'ils les eussent possédés, pour s'assurer cette glorieuse récompense..

Que mes lecteurs n'imaginent pas cependant que je veuille faire parade d'une vaine gloire, ou célébrer l'importance de la classe dont je fais partie. Je frémis au contraire quand je réfléchis à l'effrayante responsabilité que nous prenons sur nous, nous autres historiens. Je frémis en pensant aux terribles commotions et aux affreuses calamités que nous causons dans le monde : je te jure sur ma parole, digne lecteur, que je fonds en larmes à cette seule idée ! Pourquoi, je te le demande, tant d'illustres hommes s'arrachent-ils tous les jours aux embrasemens de leurs familles, dédaignent-ils les sourires caressans de la beauté, méprisent-ils les séductions de la fortune et s'exposent-ils aux périls de la guerre ? pourquoi les rois dépeuplent-ils et dévastent-ils des empires ? dans quel but, enfin, les grands hommes de tous les siècles et de tous les pays commettent-ils tant de ces crimes appelés *victoires*, et font-ils retomber tant de misère et de désolation sur leurs semblables, si ce n'est dans le frivole espoir de voir un historien les citer avec bienveillance, et leur donner place dans un coin de son ouvrage ? Car, finalement, l'important objet de tant de fatigues, de travaux et de privations n'est rien autre qu'une immortelle renommée : et qu'est-ce que l'immortelle renommée ?

une demi-page d'un vil papier. Hélas ! hélas ! combien est humiliante l'idée que la réputation d'un aussi grand homme que Pierre Stuyvesant dépende de la plume d'un être aussi chétif que Diedrick Knickerbocker.

Maintenant que nous nous sommes reposés des fatigues et des périls du combat, il est convenable que nous retournions encore une fois sur le champ de bataille pour nous informer des résultats de cette célèbre victoire. La forteresse de Christina étant la superbe métropole, et en quelque sorte la clef de la Nouvelle - Suède, sa conquête fut promptement suivie de celle de toute la province, à laquelle ne contribua pas peu la conduite courageuse et magnanime du chevaleresque Pierre, qui, bien que terrible dans la bataille, était néanmoins doué d'un caractère généreux ; clément et humain après la victoire, il n'humiliait point ses ennemis par son orgueil et ne rendait pas leur défaite plus douloureuse en y ajoutant de lâches insultes : car, semblable à ce miroir de la chevalerie, le fameux paladin Roland, il était plus empressé de faire de grandes actions que de s'en vanter après les avoir faites. Il ne condamna aucun homme à mort, ne fit brûler aucune maison, ne permit aucune espèce de ravages sur les propriétés des vaincus, et se servit même de sa canne

pour châtier un de ses plus braves officiers qui avait été surpris dévastant un poulailler.

Il publia en outre une proclamation par laquelle il invitait les habitans à se soumettre à l'autorité de leurs *hautes puissances* ; mais où il déclarait, avec une clémence sans exemple, que quiconque s'y refuserait serait logé, aux frais de l'état, dans un beau château disposé à cet effet, et aurait, par-dessus le marché, l'honneur d'une garde armée qui ne le quitterait pas. Par suite de cette clause bienveillante, environ une trentaine de Suédois s'avancèrent courageusement et firent serment de fidélité, en récompense de quoi on leur permit gracieusement de rester sur les bords de la Delaware, où leurs descendans résident encore aujourd'hui. Plusieurs voyageurs, cependant, m'ont dit avoir remarqué qu'ils n'avaient jamais pu se défaire de l'air misérable et déconfit de leurs ancêtres, et qu'ils se transmettent encore, de père en fils, les marques manifestes de la sévère bastonnade qui leur fut jadis administrée par les vigoureux Hollandais.

Toute la Nouvelle-Suède ayant ainsi cédé aux armes triomphantes de Pierre, fut réduite en une colonie nommée la rivière du Sud, et placée sous la surintendance d'un lieutenant-gouverneur, sujet au contrôle du gouvernement suprême de

New-Amsterdam. Ce grand dignitaire se nommait mynheer Beekman, ou pour mieux dire Beck-Man, et, comme l'ancien Ovidius Naso, tirait son surnom de la majestueuse dimension de son nez, qui se projetait en avant de sa personne comme le bec d'un perroquet. Il fut la souche des Beekmans, l'une des plus anciennes et des plus honorables familles de la province, et dont les descendants perpétuent avec reconnaissance l'origine de leur dignité, non, comme le feraient nos nobles familles d'Angleterre, en faisant peindre sur leurs armes une proboscide d'or ou d'argent, mais en portant tous un riche et superbe nez planté au beau milieu de leur visage.

C'est ainsi que cette périlleuse entreprise fut terminée glorieusement avec la perte de deux seuls hommes, Wulfert Van-Horné, grand efflanqué qui, à bord du sloop, fut jeté à la mer par une bouffée de vent, et le gros Brom Van-Bummel subitement enlevé par une indigestion ; l'un et l'autre néanmoins furent immortalisés comme ayant péri bravement au service de leur pays : je dois ajouter aussi qu'un des membres de Pierre Stuyvesant fut cruellement fracturé au moment où il assiégeait la forteresse, mais comme heureusement c'était sa jambe de bois, la blessure fut promptement et radicalement guérie.

Il ne me reste rien à ajouter à cette partie de mon histoire, sinon que l'immaculé héros et sa victorieuse armée retournèrent joyeusement au pays des Manhattoes, où ils firent une entrée solennelle et triomphante, traînant à leur suite le peu de vaincus qui n'avaient pas prêté serment, et le malheureux Risingh lui-même, car il paraît que ce gigantesque Suédois avait simplement perdu connaissance à la fin du combat, et que pour le faire revenir promptement il avait suffi de lui pincer vigoureusement le bout du nez.

Suivant la promesse du gouverneur, ces héros captifs furent logés, aux frais du public, dans un vaste et beau château, c'est-à-dire dans la prison d'état dont Stoffel Brinkerhoff, l'immortel conquérant d'Oysterbay, fut nommé gouverneur, et qui a toujours appartenu depuis à ses descendants (1).

C'était un beau et ravissant spectacle que celui qu'offrait la joie du peuple de New-Amsterdam, à la vue de ses soldats revenant de cette guerre du désert ; les vieilles femmes s'attroupaient au-

---

(1) Ce château, quoique très-changé et modernisé, existe encore au coin de Pear-Street, vis à vis Coentie'l Slip.

tour d'Anthony Van-Corlear, qui leur racontait les détails de la campagne avec une incomparable exactitude, excepté qu'il prit pour lui seul l'honneur de toute l'affaire, et spécialement celui d'avoir vaincu le vigoureux Risingh, honneur auquel il se considérait comme ayant des droits d'autant plus évidens que la défaite du général était due à sa propre dame-jeanne.

Tous les maîtres d'école de la ville donnèrent congé à leur marmaille, qui se mit à courir après les tambours avec des panaches de papier sur la tête et des lattes au côté, prenant ainsi la première leçon de l'art militaire. Quant à la canaille d'un âge plus mûr, elle s'attacha en foule aux talons de Pierre Stuyvesant, le suivant de tous côtés et agitant en l'air les chapeaux gras, aux cris répétés de vive à jamais Pierre Forte-Tête !

Ce fut réellement un jour de fête publique et de ripaille générale ; on prépara en l'honneur des conquérans un immense dîner à l'hôtel de ville, où brillèrent, réunis en glorieuse constellation, tous les grands et petits astres de New-Amsterdam : on voyait là le majestueux Schout et son obséquieux lieutenant, les bourguemestres avec leurs officieux premiers commis, puis les commis subalternes, et ainsi de suite jusqu'aux derniers écornifleurs attachés à la police, chaque

gredin ayant un plus vil gredin à sa suite pour finir sa pipe, achever son verre, et rire de ses assommantes plaisanteries... Enfin (car les fêtes de villesont partout ainsi, et furent et seront ainsi depuis la création jusqu'à la fin des siècles), le dîner se passa absolument comme tous les grands repas de corporation qui se donnent aux époques remarquables de l'année; on dévora des montagnes de poisson, de viande et de gibier, on avala des océans de liqueur de toute espèce, on fuma des milliers de pipes, et les plus sottes plaisanteries furent honorées du rire le plus bruyant et le plus unanime.

Je ne dois pas omettre de dire que Pierre Stuyvesant dut un de ses nombreux titres à cette fameuse victoire, car les honnêtes bourgeois furent si transportés de ses exploits, qu'ils l'honorèrent unanimement du nom de Pieter de Groodt, ce qui signifie Pierre-le-Grand, ou, comme le traduisit le peuple de New-Amsterdam, Piet de Pig, nom qu'il conserva jusqu'à sa mort.

---

## LIVRE VII.

CONTENANT LA TROISIÈME PARTIE DU RÈGNE DE PIERRE  
FORTE-TÊTE. SES DIFFÉRENDIS AVEC LA NATION BRITANNIQUE.  
DÉCLIN ET FIN DE LA DOMINATION HOLLANDAISE.

---

### CHAPITRE PREMIER.

Comment Pierre Stuyvesant soulagea le peuple souverain du fardeau des affaires publiques. Diverses particularités de sa conduite en temps de paix.

L'HISTOIRE de Pierre Stuyvesant offre le tableau affligeant des soucis et des chagrins inséparables du gouvernement , et peut servir d'avertissement à tous ceux qui ont l'ambition de parvenir à la souveraineté. Quoique couronné par la victoire, enrichi de conquêtes et rentrant en triomphe dans sa capitale , sa joie fut bientôt troublée , en voyant les abus fâcheux qui s'étaient

introduits dans toutes les classes pendant le court intervalle de son absence.

Le peuple, malheureusement pour son propre bien, avait bu à longs traits dans la coupe enivrante du pouvoir, pendant le règne de William-le-Bourru, et quoiqu'à l'avènement de Pierre Stuyvesant il eût senti, avec cette intelligence d'instinct qui appartient à la canaille comme à la brute, que les rênes du gouvernement avaient passé dans des mains plus fortes, il ne put pas, néanmoins, s'empêcher de s'agiter, de se tourmenter, et de mordre son frein dans un silence tant soit peu rétif.

Par une étrange et impénétrable fatalité, il semble que ce soit la destinée de la plupart des pays (et particulièrement celle de nos républiques éclairées), d'être toujours gouvernés par les hommes les moins habiles de la nation, de sorte que vous y trouveriez à peine un individu qui ne pût vous signaler d'innombrables erreurs dans l'administration; et finalement vous convaincre que s'ils eussent été à la tête des affaires, les choses eussent tourné mille fois mieux. N'est-il pas étrange que la science du gouvernement semble généralement si bien entendue, et soit invariablement si mal pratiquée, et que le talent de législateur, répandu avec tant de prodigalité

sur tous les hommes, soit refusé précisément au seul à qui sa place le rendrait nécessaire !

Il en fut ainsi dans la circonstance dont je parle ; il n'y avait pas un homme, parmi les prétendus politiques qui fourmillaient à New-Amsterdam, qui ne fût un oracle en matières d'état, et qui n'eût pu diriger les affaires publiques incomparablement mieux que Pierre Stuyvesant ; mais le vieux gouverneur était d'un caractère si fâcheux, qu'il ne voulut jamais souffrir qu'aucun des habiles conseillers dont il était entouré glissât son avis sur l'administration, et sauvât le pays de sa perte.

A peine donc fut-il parti pour son expédition contre les Suédois, que les anciennes factions du règne de William Kieft commencèrent à relever la tête et à se rassembler en clubs politiques pour discuter sur l'état de la nation. Les bourgeois et leurs ames damnées jouèrent un rôle important dans ces réunions. Ces nobles dignitaires n'étaient plus les gras, dodus et tranquilles magistrats qui présidaient dans les jours paisibles de Wouter Van - Tywiller. Tout au contraire, élus alors par le peuple, ils formaient en quelque sorte un puissant boulevard entre la populace et l'administration ; c'étaient de grands aspirans à la popularité et de hardis avocats des droits de la

canaille, ressemblant dans leur zèle désintéressé aux tribuns braillards de l'ancienne Rome, ou à ces vertueux patriotes des jours modernes nommés avec emphase *les amis du peuple*!

Il est étonnant combien, sous la tutèle de ces profonds politiques, la canaille devint subitement habile en matières qui dépassaient son intelligence. Savetiers, chaudronniers et tailleurs se sentirent tout à coup inspirés comme ces religieux idiots des temps d'illumination monastique, et, sans aucune expérience ou aucune étude préliminaire, furent soudainement capables de diriger tous les mouvemens du gouvernement. Je ne dois pas négliger de parler aussi d'un bon nombre de vieux bourgeois à tête creuse qui, dans leur enfance, avaient fait partie de l'équipage de la Goede-Vrouw, dans la traversée de Hollande aux Manhattoes, et qui étaient regardés par tous les gens éclairés comme des oracles infailibles. Supposer qu'un homme qui avait aidé à découvrir un pays ne sût pas comment on devait le gouverner était absurde à l'excès, et aurait été jugé une aussi grande hérésie que de mettre aujourd'hui en question les talens politiques et l'infailibilité universelle de nos anciens héros de 76, et de douter que celui qui a combattu pour un gouvernement, quelque stupide qu'il pût être d'ailleurs,

soit par cela seul capable d'y remplir toute espèce d'emploi.

Mais comme Pierre Stuyvesant avait une singulière propension à gouverner son pays sans l'assistance de ses sujets, il fut cruellement irrité quand, à son retour, il vit la contenance factieuse qu'ils avaient prise pendant son absence. Son premier soin, donc, fut de rétablir l'ordre, en abattant le pouvoir du peuple souverain.

En conséquence il épia une occasion favorable; et un beau soir, lorsque la populace était rassemblée pour écouter le discours patriotique d'un éloquent savetier, l'intrépide Pierre parut soudainement au milieu d'elle avec un aspect qui aurait suffi pour pétrifier les plus grands orateurs de l'antiquité. L'assemblée fut jetée dans la consternation. L'orateur, comme frappé de paralysie au milieu d'une de ses périodes les plus ronflantes, sentit ses genoux se dérober sous lui, et resta les yeux égarés et la bouche béante, dans une affreuse agonie, pendant que les mots horreur! tyrannie! liberté! droits! taxes! mort! destruction! et mille autres exclamations patriotiques sortaient en mugissemens de son gosier avant qu'il eût la force de clore ses lèvres. Le rusé Pierre ne fit aucune attention à la foule qui se cachait à son approche, mais s'avancant vers le misérable braillard, et ti-

rant une immense montre d'argent, qui pouvait jadis avoir servi d'horloge, et que ses descendans conservent encore aujourd'hui comme une pièce curieuse, il ordonna à l'orateur de la raccommo-der et de la faire marcher. Celui-ci confessa humblement que cela était entièrement hors de son pouvoir, puisqu'il ignorait en quoi consistait son mécanisme. Bah, vraiment ! dit Pierre, allons n'importe, essayez vos talens, mon garçon, vous voyez tous les ressorts et toutes les roues, et combien il est aisé à la main la plus grossière de l'arrêter et de la mettre en pièces ; pourquoi ne serait-il pas aussi facile de la régler que de l'arrêter ? L'orateur déclara que son métier était entièrement différent ; qu'il n'était qu'un pauvre save-tier, et que de sa vie il n'avait touché une montre ; qu'il y avait là des hommes habiles en horlogerie, et dont le métier était de s'en occuper, mais que pour lui il ne pourrait que gâter l'ouvrage et le démantibuler entièrement. Ouais ! pourquoi donc, mon maître, s'écria Pierre en se tournant vers lui d'un air qui métamorphosa presque le raccommodeur de souliers en statue, pourquoi prétends-tu te mêler des mouvemens du gouvernement, de régler, corriger, rapetasser une machine compliquée, dont les principes sont au-dessus de ta capacité, et les plus simples opérations trop dé-

www.libtool.com.cn  
licates pour ton intelligence, quand tu ne peux même pas corriger le moindre défaut dans l'ouvrage de mécanique le plus ordinaire et dont tout le mystère est accessible à tes yeux ? sors d'ici, et retourne à ton cuir et à ton ligneux, emblèmes de ta cervelle ; rapetasse tes souliers, et renferme-toi dans la vocation pour laquelle le ciel t'a créé ; mais (ajoutait-il d'une voix qui retentit aux quatre coins de New-Amsterdam), si jamais je te rattrape ; toi ou tout autre de ton espèce, vous mêlant encore des affaires du gouvernement, par saint Nicolas, je vous ferai écorcher vifs pour faire des tambours de votre peau, de sorte que vous puissiez à l'avenir faire du bruit pour quelque chose.

Cette menace et la terrible voix dont elle fut prononcée, firent trembler de peur toute l'assemblée. Les cheveux du malencontreux orateur se dressèrent sur sa tête comme les soies de son cochon, et il n'y eut pas un des chevaliers de l'Alène ou de la truelle dont se formait son auditoire, qui ne sentît son cœur défaillir et son corps s'amincir de manière à pouvoir s'échapper par le trou d'une aiguille.

Mais quoique cette mesure eût produit l'effet désiré en remettant le corps politique à sa place, elle compromettait cependant la popularité du

grand Pierre parmi ceux du peuple qui faisaient les capables ; ils l'accusèrent de nourrir des sentimens excessivement aristocratiques, et de pencher beaucoup trop en faveur des patriciens. Cette accusation, à la vérité, ne paraissait pas dénuée de fondement ; car il y avait dans son port quelque chose de hautain qui rappelait fortement l'autorité militaire, et sa toilette ne laissait pas que d'être recherchée. Quand il n'était pas en uniforme, ses vêtemens étaient simples mais riches, et il était particulièrement cité pour l'élégance avec laquelle était chaussée sa bonne jambe ( une des plus belles du monde ). Il y portait toujours un bas rouge et un soulier à haut talon. Quoique ce fût un homme très-simple dans ses manières, il y avait néanmoins quelque chose en lui qui repoussait la familiarité grossière, tout en encourageant la franchise et même la gaieté des relations sociales.

Il observait aussi quelque apparence de cérémonie et d'étiquette de cour. Par exemple, il recevait la classe commune des visiteurs, suivant la coutume de nos ancêtres hollandais, sous le stoop (1), devant sa porte ; mais quand ils étaient formellement admis dans son parloir, il exigeait

---

(1) Qu'il faut écrire stoeb : porche bâti ordinairement devant les maisons hollandaises. Il y a des bancs de chaque côté.

qu'ils s'y présentassent en linge blanc, avec des chaussures à leurs pieds, et toujours le chapeau à la main. Dans les occasions publiques, il ne se montrait qu'en pompeux équipage (car sa place requérait réellement un peu d'apparat et de dignité), et il allait toujours à l'église dans un chariot peint en jaune et dont les roues étaient rouges.

Tout cet étalage de grandeurs et de prétentieux cérémonial causait un vif mécontentement chez le peuple. Il avait été accoutumé à trouver un accès facile auprès de ses premiers gouverneurs, et avait particulièrement vécu dans les termes d'une extrême familiarité avec William-le-Bourru. Il supportait donc très-impatiemment ces hautaines précautions, qui décourageaient ses dispositions usurpatrices. Mais Pierre Stuyvesant voyait les choses à sa manière, et était un ferme soutien de la dignité des places.

Il soutenait toujours que le gouvernement le moins populaire était justement celui où le peuple se mêle le plus de juger et de critiquer; et que ceux qui crient le plus contre le cérémonial de cour et la froide réserve des hommes en place, mépriseraient bientôt des chefs parmi lesquels ils se trouveraient avoir eux-mêmes quelque importance. C'est du moins ce qui était arrivé lors de l'administration de William-le-Bourru, qui, porté à se rendre

populaire, écoutait les avis de tous, souffrait que chacun fût admis à toute heure en sa présence, et traitait, en un mot, tous les hommes comme ses égaux. En conséquence chaque intrigant et chaque politique de cabaret pouvait se mesurer moralement avec lui, et découvrir non-seulement la véritable dimension de sa personne, mais celle de son esprit. Et quel est le grand homme qui peut impunément se laisser ainsi scruter ? c'est au mystère dont s'enveloppent les grands qu'ils doivent une moitié de leur grandeur. Nous sommes toujours disposés à élever dans notre pensée ceux que notre examen ne peut atteindre. Il existe également une sorte de respect superstitieux pour le pouvoir, qui nous pousse à exagérer le mérite et les talents des gens puissans, à supposer qu'ils doivent être faits différemment que les autres hommes ; et, à vrai dire, la foi n'est pas moins nécessaire en politique qu'en religion. Il est fort important sans doute qu'un pays soit gouverné par des hommes sages. Mais il ne l'est guère moins que le peuple croie à leur sagesse, car cette croyance seule peut produire la subordination volontaire.

Pour conserver donc cette désirable confiance en ses chefs, le peuple ne devrait être admis à voir leur auguste personne que le moins possible.

Celui qui obtient l'entrée des cabinets découvre bientôt par quelle sottise est gouverné le monde : il découvre qu'il y a du charlatanisme en législation comme en toute autre chose ; que mainte mesure regardée par la multitude comme le produit d'une haute sagesse , et d'une profonde délibération , est tout simplement l'effet du hasard , ou peut-être l'essai d'une tête sans cervelle. Il voit enfin que les chefs sont sujets aux caprices et aux erreurs aussi-bien que les autres hommes , et qu'ils ne sont pas , après tout , si étonnamment supérieurs à leurs subordonnés qu'il l'avait d'abord imaginé , puisque même ses propres opinions ont été de quelque poids à leurs yeux ; ainsi la crainte respectueuse dégénère en assurance , l'assurance amène la familiarité , et la familiarité produit le mépris. Pierre Stuyvesant , au contraire , en se conduisant avec hauteur et dignité , obtint toujours le plus grand respect. Comme il ne donnait jamais de raisons pour rien de ce qu'il faisait , le public lui en prêtait toujours d'excellentes ; chacun de ses mouvemens , quelque insignifiant qu'il fût en lui-même , était supposé la suite d'un calcul , et il n'était pas jusqu'à son bas rouge qui n'inspirât quelque vénération , par cela seul qu'il ne ressemblait point aux bas des autres hommes.

Nous pouvons reporter à ces temps la nais-

sance de l'orgueil de famille et celle des distinctions aristocratiques (1), et je ne puis en vérité m'empêcher de jeter en arrière un regard de respect sur l'origine de ces puissantes familles hollandaises dont l'arbre généalogique a poussé de si vigoureuses racines, et dont les branches se sont étendues si fastueusement dans notre pays. Le sang qui a coulé sans souillure, au travers d'une suite de générations fortes et vertueuses depuis les siècles des patriarches de Communipaw, doit certainement être pur et noble; et, s'il en est ainsi, les Van-Rensselaers, les Van-Zandt, les Van-Hornes, les Rutgers, les Bensons, les Brinkerhoffs, les Shermerhornes, et tous les vrais descendants des anciens Pavoniens sont alors la seule noblesse légitime et les véritables seigneurs du pays.

J'ai été amené à mentionner ainsi particulièrement les droits authentiques qu'ont nos véritables familles hollandaises à la noblesse, parce que j'ai

---

(1) Dans un ouvrage publié plusieurs années après cette époque ( en 1701, par C. W. A. M. ), il est dit que Frédéric Phillipse passait pour le plus riche mynher de New-York, qu'il avait des tonnes pleines de monnaie indienne ou wampuna, et qu'il avait un fils et une fille qui, suivant la coutume hollandaise, partageraient également cette fortune.

remarqué avec beaucoup d'humeur et de chagrin, qu'elles avaient en quelque sorte été rejetées de côté, dans des temps plus récents, par des usurpateurs étrangers. Il est réellement étonnant de voir combien il y a, depuis peu d'années, de ces grandes familles qui, poussées comme des champignons, ne s'en targuent pas moins de leurs aïeux. Ainsi, tel qui peut seulement avouer son père se donne déjà de l'importance, celui qui peut parler de son grand-père sans embarras affecte encore plus d'orgueil, mais quiconque peut remonter sans rougir jusqu'à son bisaïeul est intolérable dans ses prétentions à être fils des familles. Quel spectacle, bon Dieu ! qu'un débat entre ces mousses d'une heure et ces mousses d'un jour !

Mais je ne voudrais pas que mon lecteur imaginât, d'après ce que j'ai raconté dans la première partie de ce chapitre, que le grand Pierre fût un gouverneur tyrannique conduisant ses sujets avec une verge de fer. Bien au contraire, toutes les fois que la dignité et l'autorité n'étaient pas compromises, il était plein de générosité et de condescendance. Le fait est qu'il croyait (dussent les républicains plus éclairés qui me liront n'y voir qu'une preuve de son esprit ignare et ilibéral), il croyait de la meilleure foi du monde qu'en empêchant qu'aucun ingrédient politique ne se glis-

sât, pour la troubler, dans la coupe de la vie sociale, ses gouvernés y puiseraient plus abondamment la tranquillité et le bonheur, et qu'en détachant leurs esprits de choses qu'ils ne pouvaient comprendre, et qui ne tendaient qu'à enflammer leurs passions, il en ferait des citoyens plus utiles, plus soigneux du bien-être de leurs familles, et par conséquent plus capables de l'opérer par le travail, la bonne foi et l'industrie.

Loin d'être d'une austérité déraisonnable, il se plaisait à voir se réjouir l'homme pauvre et laborieux ; aussi encourageait-il de tout son pouvoir toute espèce de fêtes et de divertissemens publics. Ce fut sous son règne que s'introduisit, pour la première fois, l'usage de casser des œufs à Pâques.

Le premier jour de l'an était aussi fêté jusqu'à la folie, il s'annonçait au son des cloches, au bruit des salves de fusils ; chaque maison devenait un temple à Bacchus, des torrens d'eau-de-vie et de cidre débordaient à cette occasion, et il n'y avait pas un pauvre diable dans la ville qui ne se fit un devoir de se griser par principe de pure économie, s'entonnant dans l'estomac assez de liqueur en un jour pour pouvoir s'en passer pendant six mois.

C'était une chose attendrissante aussi que de voir le vaillant Pierre assis, le samedi au soir, au

milieu des vieux bourgeois et de leurs femmes sous les grands arbres qui ombrageaient la batterie, et regardant danser les jeunes garçons et les jeunes filles sur le gazon. C'était là qu'il fumait sa pipe, lançait sa pointe, et oubliait les pénibles travaux de la guerre dans les doux et calmes plaisirs de la paix. Parfois il accordait un signe d'approbation à ceux des jeunes garçons qui montraient le plus d'adresse et de force dans leurs jeux, et de temps en temps il donnait un baiser bruyant (mais en tout bien et tout honneur) à l'intrépide danseuse qui avait fait tomber ses rivales de fatigue, ce qu'il considérait comme une preuve infaillible de talent et de supériorité. Une fois, il est vrai, l'harmonie de l'assemblée fut un peu interrompue. Une jeune femme célèbre dans le beau monde, et qui, récemment arrivée de Hollande, dirigeait tout naturellement la mode à New-Amsterdam, parut un jour, n'ayant sur elle qu'une demi-douzaine de jupons, et encore étaient-ils d'une exiguité tout-à-fait alarmante; d'abord un chuchotement universel courut dans toute l'assemblée, les vieilles femmes se sentaient choquées à l'excès; les jeunes rougissaient, et souffraient horriblement pour la *pauvre créature*, et l'on remarquait que le gouverneur lui-même était un peu troublé, quand, pour mettre le comble

à la surprise de ces bonnes gens , la jeune danseuse entreprit de décrire , dans une gigue , quelques singulières figures d'algèbre qu'elle avait apprises d'un maître à danser à Rotterdam. Soit que la rapidité de ses mouvemens l'eût trop animée , soit que quelque impertinent zéphir eût pris la liberté de se mettre de la partie , toujours est-il qu'au beau milieu d'une grande pirouette qui aurait fait honneur à l'un de nos bals modernes , elle s'offrit tout à coup sous un aspect tellement inattendu , que l'assemblée entière resta stupéfaite d'admiration. Quelques membres , même des plus graves , ne laissèrent pas d'en être vivement émus ; mais le bon Pierre , qui était un homme d'une modestie sans égale , en fut cruellement scandalisé.

La mode des vêtemens courts , qui s'était toujours prolongée depuis le règne de William-le-Bourru , offensait depuis long-temps les yeux de notre digne gouverneur , et malgré son aversion pour se mêler des cotillons des dames , il recommanda qu'elles y portassent toutes de grands falbalas ; il ordonna également que les danseuses et même les danseurs se bornassent au balancé et au rigodon , et défendit qu'à l'avenir aucune jeune fille , sous peine d'encourir son déplaisir , s'avisât de ce qu'on appelait *déployer des graces*.

Ces restrictions étaient les seules qu'il eût jamais imposées aux femmes, et elles les considérèrent comme une oppression tyrannique à laquelle elles résistèrent avec cette estimable force de caractère que le beau sexe montre toujours quand on veut envahir ses droits. Pierre Stuyvesant vit clairement, en effet, que s'il essayait de pousser la chose un peu loin, il serait à craindre qu'elles ne voulussent plus porter de jupons du tout ; aussi, en homme sage et qui connaît les femmes, il se tint tranquille, et les laissa depuis porter leurs jupons aussi courts et sauter aussi haut qu'elles en eurent la fantaisie.

---

## CHAPITRE II.

Où l'on voit à quel point Pierre Stuyvesant fut molesté par les troupes indisciplinées de l'Est et par les géans de Merry-Land. Comment le cabinet britannique conduisit une horrible conspiration contre la prospérité des Manhattes.

Nous touchons, mon cher lecteur, à la crise de notre ouvrage, et, si mes pressentimens ne me trompent pas, nous aurons bien de la besogne à expédier dans les chapitres suivans.

Il en est de quelques républiques comme de certains brouillons qui ont une étonnante facilité à faire naître des embarras ; et j'ai toujours remarqué que ceux-là sont le plus sujets à s'y mettre qui ont le moins de talent pour en sortir. On doit indubitablement attribuer cet inconvénient à l'excessive valeur de ces états , car j'ai également remarqué que cette surabondante et infatigable activité n'est jamais plus désordonnée que quand elle est renfermée dans des limites étroites , ce qui explique pourquoi elle s'exhale avec tant de force chez les petits états , les petits hommes , et plus particulièrement les petites femmes... laides.

Ainsi quand on songe que la province des Manhattoes, quoique d'une prodigieuse importance aux yeux de ses habitans et de son historien , en avait réellement très-peu à ceux du reste du monde , que ses richesses et ses dépouilles n'offraient qu'une bien petite récompense à ceux qui prenaient la peine de l'assaillir , et qu'elle n'avait rien à espérer en se jetant étourdiment dans la guerre , sinon d'être étrillée d'importance ; en pesant toutes ces raisons , dis-je , on désespérerait complètement de trouver dans son histoire ni batailles , ni effusion de sang , ni aucune autre de ces calamités qui donnent de l'importance à une nation , et de l'amusement à celui

qui lit ses annales; mais nous y trouvons au contraire que cette province est si vaillante, qu'elle s'est déjà attiré une armée d'ennemis, qu'elle a reçu autant de coups qu'il en faudrait pour satisfaire l'ambition de la nation la plus guerrière, et qu'au milieu de sa douleur calme et résignée, c'est le pauvre petit pays le plus abandonné, le plus malheureux, et le plus ruiné qui se puisse imaginer, ce que la Providence a charitablement ordonné, sans doute, pour ajouter à l'intérêt et à la sublimité de cette pathétique histoire.

Mais je m'abstiens d'entrer dans les détails des affligeans maraudages et des vexations qui continuèrent, long-temps après la victoire de Delaware, à outrager la dignité et à troubler le repos des habitans des nouveaux Pays Bas. Il suffira de dire en peu de mots que l'implacable animosité des peuples de l'est, qui avait été si miraculeusement étouffée, comme mon lecteur doit se le rappeler, par le pouvoir de la sorcellerie et les dissensions du conseil amphictionnique, éclata alors de nouveau en mille abominables pirateries sur les frontières.

Il se passait à peine un mois sans que les établissemens hollandais limitrophes fussent alarmés par l'apparition soudaine d'une armée d'invasion du Connecticut, qui s'avancait hardiment au travers du pays, comme une caravane du désert,

les femmes et les enfans montés sur des charrettes chargées de pots et de chaudrons, comme s'ils eussent voulu faire bouillir vivans les honnêtes Hollandais, et les dévorer comme autant de homards. A la suite défilaient en troupe de grands efflanqués de bandits avec la pioche sur l'épaule et le sac sur le dos, déterminés à faire le bien du pays en dépit de ses propriétaires. Ces envahisseurs auraient bientôt, en s'y établissant, délogé et poussé les infortunés Neerlandais hors de ces riches et fertiles vallées, dans lesquelles nos bons compatriotes sont si connus pour savoir faire leur nid ; car il est notoire que, partout où les rusés hommes de l'est gagnent un pied, les honnêtes Hollandais le perdent et disparaissent graduellement, se retirant lentement comme les Indiens devant les blancs, totalement vaincus par l'humeur bavarde, troqueuse et mercantile de leurs nouveaux voisins.

Ces audacieuses violations du territoire de leurs hautes puissances étaient accompagnées, comme on l'a déjà insinué, de mauvais traitemens, de coups et de pillages qui auraient indubitablement poussé le vaillant Pierre à se venger des coupables par un prompt châtiment, si, dans ce temps-là même, il n'eût pas été tourmenté par les affligeantes nouvelles qu'il reçut de Mynheer Beck-

man, qui commandait alors les territoires de la rivière du sud.

Ces turbulens Suédois, à qui on avait si gracieusement permis de rester aux environs de la Delaware, commençaient déjà à donner des signes de mutinerie et de mécontentement; et, ce qui était plus fâcheux encore, un nommé Fendal réclama péremptoirement le territoire entier, comme la légitime propriété de lord Baltimore. Ce Fendal était un capitaine qui avait le commandement suprême de la colonie de Mary-Land, ou, comme on l'appelait autrefois, Merry-Land, nom qu'elle devait à ses habitans qui, faute d'avoir devant les yeux la crainte du Seigneur, passaient leur vie à se divertir et à s'enivrer avec de l'eau-de-vie de cidre. Ce fanfaron de Fendal était si hostile dans ses procédés, qu'il menaçait, à moins qu'on ne cédât de suite à sa demande, de marcher incontinent à la tête d'une force imposante des turbulens soldats de Merry-Land et d'une grande et puissante troupe de géans qui infestaient les bords de la Susquehanna (1), pour dé-

---

(1) Nous trouvons des récits curieux et merveilleux de ce peuple extraordinaire (sans aucun doute les ancêtres des Mary-Landais de nos jours) faits par Master Hariot dans son histoire intéressante. « Les Susquesahanocks, dit-il »

vaster et dépeupler tout le pays appelé rivière du sud.

Cela prouve clairement que cette fameuse colonie, comme toutes les grandes acquisitions de territoire, causa bientôt un plus grand tort au conquérant que sa perte n'en avait causé au peuple conquis, et qu'elle fut pour lui une plus grande source de malheurs et d'inquiétudes que toutes les provinces de la Nouvelle-Hollande ensemble. C'est ainsi que la Providence ordonne sagement qu'un malheur en balance un autre ; le conquérant qui enlève la propriété de son voisin, qui ruine une nation, et qui désole un pays, doit, tout en acquérant une augmentation de pouvoir et une gloire immortelle, attirer sur lui une punition inévitable, il se donne un sujet continuel de tourment ; il incorpore dans son domaine, sain

---

sont un peuple de géans, extraordinaires en taille, en manières, et en habillemens : leur voix résonne comme si elle venait d'une cave ; leurs pipes sont de près d'une aune de long, sculptées en forme d'oiseau, d'ours, ou autre figure, et suffisantes pour briser la cervelle d'un cheval (et combien ne voyons-nous pas, chez nous, de cervelles d'ânes, ou plutôt de cervelles d'hommes enfumées par des pipes d'une moindre dimension). Le mollet d'une de leurs jambes mesurait les trois quarts d'une aune environ, les autres membres étaient en proportion.

naguère, une partie faible et chancelante, un membre malade et corrompu, si je puis m'exprimer ainsi, qui devient une inépuisable source de trahisons et de haines internes, en même temps que d'altercations et d'hostilités au dehors. Heureuse la nation qui, compacte, unie, fidèle dans toutes ses parties, et concentrée dans sa force, ne cherche point à acquérir follement un territoire inutile et ingouvernable ; qui, se contentant d'être heureuse et prospère, n'a pas l'ambition de devenir grande. Elle ressemble à un homme bien organisé, sain de corps et plein de vigueur, dont aucun vêtement superflu n'entrave les mouvements ou ne gêne la ferme attitude ; mais la nation insatiable d'agrandissement, dont les domaines sont dispersés, désunis et faiblement organisés, peut être comparée au sot avare, s'agitant convulsivement sur des monceaux d'or trop exposés de toutes parts aux attaques pour qu'il puisse entièrement les couvrir ni les défendre.

Au moment où il reçut ces alarmantes nouvelles de la rivière du sud, le grand Pierre était sérieusement occupé à réprimer certaines séditions des Indiens, qui avaient éclaté vers l'Ésopus, et il songeait surtout aux moyens de secourir ses frontières orientales sur le Connecticut. Il fit dire à Mynheer Beckman, cependant, de ne point

www.libtool.com.cn  
se décourager, de maintenir une active vigilance, et de lui faire savoir si les choses prenaient un aspect plus menaçant, parce qu'alors il irait de suite, avec ses guerriers de l'Hudson, rabattre la joie de ces Merry-Landais ; car il désirait passionnément de se mesurer avec une douzaine de ces géans, n'en ayant jamais combattu un seul dans sa vie, à moins que nous ne puissions appeler géant le vigoureux Risingh ; mais c'était à peine un grand homme.

Rien de plus cependant, ne vint troubler la tranquillité de mynheer Beckman et de sa colonie. Fendal et ses garnemens restèrent chez eux à se gorger de lard, de gâteaux et de cidre, passant leur temps en courses de chevaux et en combats de coqs, jeux pour lesquels ils étaient très-renommés. Pierre Stuyvesant fut enchanté d'apprendre ces détails, car, malgré son désir de mesurer ses armes avec ces monstrueux habitans de la Susquehanna, il sentait néanmoins qu'il avait déjà à sa porte autant d'ouvrage qu'il en pouvait faire. Il pensait peu, la digne ame, que ce calme au midi n'était que le prélude trompeur du terrible orage qui couvait et qui devait bientôt éclater, pour l'écraser, dans la trop confiante cité de New-Amsterdam.

Toujours est-il que pendant que cet excellent

gouverneur donnait des lois à son petit sénat, et que non-seulement il en donnait de nouvelles, mais de plus faisait exécuter les anciennes, pendant qu'il parcourait sa province chérie, s'arrêtant de place en place pour apaiser les troubles qui s'élevaient d'un côté lorsqu'il était occupé d'un autre, dans ce moment même, dis-je, un noir et horrible complot se formait contre lui, et mûrissait dans cette pépinière de projets monstrueux connue sous le nom de cabinet britannique. La nouvelle de ses exploits sur la Delaware avait, suivant un sage et ancien historien de New-Amsterdam, causé beaucoup d'étonnement et de rumeur dans les cours européennes; et le même écrivain profond nous assure que le cabinet britannique commença à concevoir beaucoup de jalousie et d'inquiétude de l'augmentation de pouvoir des Manhattoes, et de la valeur de leur formidable armée.

Des agens, dit le même historien, furent envoyés par le conseil amphictionnique de l'est pour implorer l'assistance du gouvernement anglais contre la puissante province qu'il voulait subjuguier. Lord Sterling aussi, réclamait son droit sur Long-Island, pendant que lord Baltimore, dont l'agent, comme on l'a déjà dit, avait excessivement alarmé mynheer Beckman, faisait valoir les

siens, devant le cabinet anglais, aux terres de la rivière du Sud, qui, disait-il, lui étaient injustement enlevées par ces hardis usurpateurs des nouveaux Pays-Bas.

Ainsi, le malheureux empire des Manhattoes était exposé au danger éminent d'éprouver le sort de la Pologne, et d'être déchiré en pièces et partagé entre ses sauvages voisins. Mais tandis que ces puissances rapaces aiguisaient leurs dents et n'attendaient que le signal pour tomber sur l'excellent petit empire hollandais et le dévorer, le fier lion qui siégeait comme arbitre mit à la fois toutes les parties d'accord en étendant sa propre griffe sur le butin ; car on nous dit que sa majesté Charles II, pour s'épargner l'embarras d'accommoder ces prétentions diverses, fit présent à son frère le duc d'York d'une vaste étendue de pays comprenant la province des nouveaux Pays-Bas, dans l'Amérique septentrionale ; donation vraiment royale, puisque nul autre que de grands monarques n'a le droit de donner ce qui ne lui appartient pas.

Pour que ce don généreux ne demeurât pas simplement nominal, sa majesté ordonna, le 12 mars 1664, l'armement immédiat d'une flotte qui devait envahir par terre et par mer la cité de New-Amsterdam, et mettre son frère en possession complète des terres qui en dépendaient.

Pendant que les affaires de la Nouvelle-Hollande sont dans cette situation critique, les honnêtes bourgeois, loin de songer au danger que courent leurs intérêts, fument tranquillement leurs pipes et ne pensent à rien du tout. Le conseil privé du pays ronfle au grand complet, pendant que l'actif Pierre, qui prend sur lui seul la peine de penser et d'agir, cherche à imaginer quelque moyen de mettre le grand conseil des amphictions à la raison. Cependant le sombre nuage qui menace à l'horizon, grondera bientôt aux oreilles des Neerlandais assoupis, et mettra à l'épreuve le courage de leur vaillant gouverneur.

Mais arrive qui pourra, je jure ici ma parole, que, soit dans les dangers de la guerre, soit dans les difficultés de la politique, il déploiera encore le ferme courage et l'honneur sans tache d'un noble et déterminé champion. En avant, donc ! A la charge ! Brillez, étoiles propices, sur la célèbre cité des Manhattoes ; et que le bienheureux saint Nicolas soit avec toi, brave Pierre Stuyvesant !

### CHAPITRE III.

De l'expédition de Pierre Stuyvesant dans le pays de l'Est, où l'on verra que, tout vieil oiseau qu'il était, il ne connaissait pas le piège.

LES grandes nations ressemblent aux grands hommes, dans cette particularité qu'on connaît rarement leur puissance avant qu'elles tombent dans le malheur ; l'adversité a donc été sagement appelée l'épreuve de la grandeur véritable, qui, comme l'or, ne peut être estimée à sa juste valeur que quand elle a passé par le creuset. Ainsi, plus une nation, une province, ou un individu (doué de la qualité que l'on nomme grandeur) est exposé au péril et comme cerné par le malheur, plus il s'élève aux yeux des autres, et, alors même qu'il succombe, semblable à une maison en feu, il brille encore d'un plus grand éclat qu'aux plus beaux jours de sa vie.

Le vaste empire de la Chine, quoique regorgeant de population, s'abreuvant des richesses des autres nations et les concentrant en lui seul, a végété dans l'assoupissement pendant une suite de

siècles, et, si ce n'était ses révolutions internes et le renversement de son ancien gouvernement par les Tartares, son histoire n'aurait rien offert que les insignifiants détails d'une prospérité monotone. Pompeïa et Herculanium seraient peut-être oubliées comme tant d'autres cités contemporaines, si leur bonheur n'eût pas voulu qu'elles fussent écrasées et détruites par un volcan. La célèbre ville de Troie n'a acquis de renommée que par ses dix années de malheur et l'incendie qui les a couronnées. Paris a vu croître son importance par les révoltes et les massacres dont le pouvoir de l'illustre Napoléon fut le terme; et la puissante ville de Londres, elle-même, serait presque inaperçue dans les annales du temps, sans sa peste, son vaste incendie et le complot des poudres de Guy Faux; ainsi les villes et les empires semblent d'abord ramper, s'étendre et s'accroître dans une silencieuse obscurité, jusqu'à ce qu'enfin ils éclatent comme la foudre ou le malheur, et arrachent, pour ainsi dire, à cette explosion même leur immortalité.

Le principe que je viens d'établir étant admis, le lecteur verra clairement que la ville de New-Amsterdam et les provinces qui en dépendent sont sur la grande route de l'illustration et de la célébrité. Les dangers et les hostilités menacent de

tous côtés, et on ne saurait trop s'étonner de voir jusqu'à quel point un aussi petit état a pu, en aussi peu de temps, s'empêtrer dans un aussi grand nombre de difficultés. Depuis la prise du fort de Bonne-Espérance, aux jours tranquilles de Wouter-Van-Twiller, l'importance historique du pays s'est toujours augmentée progressivement, et il n'aurait jamais pu trouver un chef plus propre à le conduire au faite de la grandeur, que Pierre Stuyvesant.

Le cœur bouillant de ce vieux guerrier à tête de fer, renfermait les cinq espèces de courage décrites par Aristote, et quand même ce philosophe en eût cité cinq autres par-dessus le marché, je crois véritablement que mon héros les eût possédées toutes. On doit seulement déplorer qu'il manquât de cette estimable portion du vrai courage, que l'on nomme prudence, vertu d'une nature froide qui n'aurait pas pu exister sous la zone brûlante de son âme de feu. De là l'empressement avec lequel il se précipitait sans cesse dans ces entreprises extraordinaires qui font ressembler son histoire à un roman de chevalerie, de là le projet qu'il conçut alors, et qui était digne du héros de la Manche lui-même.

Ce projet n'était rien moins que de se rendre, en personne, au grand conseil des amphictions,

tenant une épée d'une main et une branche d'olivier de l'autre , de demander une prompte réparation pour leurs innombrables infractions au traité que dans un moment malheureux il avait conclu pour mettre un terme aux maraudages répétés sur les frontières orientales , et, s'ils s'y refusaient , de jeter le gant et d'en appeler aux armes pour satisfaction.

Quand il déclara cette résolution au conseil privé, ses vénérables membres furent saisis d'étonnement , et s'aventurèrent , pour la première fois de leur vie , à faire des remontrances , mettant en avant la témérité d'exposer sa personne sacrée au milieu d'un peuple étranger et barbare , et mille autres raisons plus importantes les unes que les autres , et qui eurent à peu près autant d'influence sur la détermination du résolu Pierre , qu'en aurait un soufflet crevé sur la girouette rouillée qu'il s'efforcerait de faire tourner.

Sommant donc son fidèle serviteur Van - Corlear de paraître en sa présence , il lui ordonna de se tenir prêt à l'accompagner le matin suivant dans son entreprise hasardeuse. Anthony le trompette était alors un peu avancé en âge , cependant à force de s'entretenir en bonne humeur , et n'ayant jamais connu ni souci , ni chagrin , puisqu'il n'avait jamais été marié , c'était encore un luron frais,

dispos, gaillard, et d'une grande capacité de corps, ce qu'on doit attribuer à la joyeuse vie qu'il avait menée dans ses domaines du Hook, que Pierre Stuyvesant lui avait donnés en récompense de sa bravoure au fort Casimir.

Quoi qu'il en soit, rien ne pouvait faire plus de plaisir à Anthony que cet ordre du grand Pierre; d'abord il aurait suivi le vieux et vaillant gouverneur au bout du monde avec amour et fidélité; mais, en outre, il se rappelait encore les danses, les jeux et autres douces folies du pays de l'est, et il conservait un délicieux souvenir de maintes bonnes et joyeuses filles qu'il désirait vivement de rencontrer encore.

Ainsi donc ce modèle de courage, Pierre Stuyvesant, partit sans aucune autre suite que son trompette, pour une des plus périlleuses entreprises qui aient jamais été inscrites dans les annales de la chevalerie. Qu'un seul guerrier s'aventurât ouvertement au milieu de toute une nation d'ennemis, mais surtout qu'un simple, droit et franc Hollandais songeât à négocier avec le conseil entier de la Nouvelle-Angleterre! connut-on jamais une entreprise plus désespérée? Depuis que j'ai commencé l'histoire de ce capitaine incomparable, quoique inconnu jusqu'à présent, il m'a tenu dans un état continuel d'agitation et d'anxiété par

les fatigues et les dangers qu'il affronte constamment. Ah! que ne suis-je encore au milieu d'un des chapitres du règne tranquille de Wouter-Van Twiller, je pourrais m'y reposer comme sur un lit de plumes!

N'est-ce pas assez, Pierre Stuyvesant, que je t'aie déjà sauvé une fois des machinations de ces amphictions maudits en amenant à ton aide les puissances de la sorcellerie? N'est-ce pas assez que je t'aie suivi avec l'intrépidité d'un ange gardien au milieu de l'horrible combat du fort Christiana? que j'aie incessamment été réduit aux derniers expédients pour te conserver sain et sauf; tantôt parant avec ma seule plume la pluie de lâches coups qui tombent sur ton arrière-train, tantôt te préservant du trait mortel en te faisant un bouclier d'une simple boîte à tabac, tantôt revêtant de diamant ton crâne intrépide, quand ton dur castor lui-même faillit de céder au sabre du vigoureux Risingh; et te faisant enfin sortir, non-seulement vivant, mais triomphant, des griffes du gigantesque Suédois au moyen désespéré d'une mauvaise cruchedegrès? N'en est-ce donc pas assez, et faut-il que tu ailles encore te plonger dans de nouvelles difficultés, et hasarder dans des entreprises téméraires, toi, ton trompette et ton historien!

Cependant l'aurore au teint vermeil ouvre les

rideaux noirs de la nuit, et Phébus aux blonds cheveux s'élance de sa couche, honteux de s'être laissé surprendre si tard entre les bras de Thétis; il attelle en grondant ses coursiers aux pieds de feu, les excite et les pousse dans le firmament avec l'humeur d'un cocher paresseux qui a perdu une demi-heure de son temps. Contemplez, cher lecteur, cet enfant de la gloire et de la renommée, Pierre-Forte-Tête, monté sur un maigre coursier, dont la queue est taillée en houssine, élégamment habillé en grand uniforme, et balançant sur sa cuisse cette fidèle épée à poignée de cuivre, qui a accompli tant de faits effrayans sur les bords de la Delaware.

Voyez immédiatement après lui son valeureux trompette, Van-Corlear, monté sur une jument poussive, à l'œil vairon, sa bouteille de grès, la même qui a renversé le vigoureux Rissingh, suspendue sous son bras, sa trompette dans la main droite, déployant orgueilleusement la somptueuse banderole qui la décore, et sur laquelle est brodé le grand castor des Manhattoes. Voyez-les sortir fièrement des portes de la ville, comme un ancien héros revêtu de fer et son fidèle écuyer, la populace les accompagnant des yeux, et faisant retentir l'air de cris et de vœux pour leur bonheur : Adieu, Hard Koppig Piet !

adieu, honnête Anthony ! que votre voyage soit heureux et votre retour prospère ! O vous, le plus vigoureux des héros qui aient jamais tiré un sabre, et vous, le plus digne des trompettes qui aient jamais foulé la semelle d'un soulier.

Les légendes sont déplorablement silencieuses sur les événemens qui advinrent à nos aventuriers dans leur aventureux voyage, si j'en excepte le manuscrit de Stuyvesant qui nous donne la substance d'un agréable petit poëme héroïque, écrit à cette occasion par Dominie Egidius Luyck (1), qui semble avoir été le poète lauréat de New-Amsterdam. Cet inestimable manuscrit nous assure que c'était un rare spectacle que celui qu'offraient le grand Pierre et son loyal écuyer, saluant le soleil levant, et se réjouissant de l'aspect serein de la nature pendant qu'ils caracolaient au milieu des scènes pastorales de Bloemen Dael (2), qui alors était une délicieuse vallée embellie d'une multitude de fleurs sauvages, rafraî-

---

(1) Egidius Luyck était en outre recteur de l'école latine des nouveaux Pays - Bas, en 1663. Il existe deux pièces d'Egidius Luyck, dans les manuscrits des poésies de D. Selyn, sur son mariage avec Judith Isendoorn. Old. Man.

(2) Blooming Dale, à quatre milles à peu près de New-York.

www.libtool.com.cn  
chie par de nombreux et purs ruisseaux , et animée çà et là par quelque charmante chaumière hollandaise qu'abritait le penchant d'une colline et qui semblait ensevelie dans des bosquets d'arbres touffus.

Cependant nos voyageurs entraient sur les confins du Connecticut , où ils eurent à essayer de grandes difficultés et de nombreux périls ; ici ils furent assaillis par une troupe de gentilshommes campagnards et de colonels de milice , qui , montés sur de fortes jumens , se mirent à leur poursuite pendant plusieurs milles , les harassant de demandes et de questions , mais plus particulièrement encore le digne Pierre , dont la jambe de bois , ornée d'argent , n'excitait pas peu leur admiration. Là , tout près de la ville de Stamford , ils furent harcelés par une nombreuse et puissante légion de gens d'église , qui leur demandèrent impérieusement cinq shillings , parce qu'ils voyageaient le dimanche , et les menacèrent de les emmener captifs dans l'église voisine , dont on voyait le clocher dominer au-dessus des arbres ; mais le vaillant Pierre mit facilement ces derniers en déroute , et en déroute si complète , que , prenant leurs jambes à leur cou , ils se sauvèrent en désordre , et perdirent leurs chapeaux dans la précipitation de leur fuite. Mais il n'échappa pas

aussi aisément des griffes d'un astucieux habitant de Piquag, qui, avec une imperturbable persévérance, et à force de revenir à la charge, lui escamota fort joliment son beau coursier à tous crins, l'enjôlant, en retour, d'un vilain cheval de Naragausest qui allait l'amble et pouvait à peine se soutenir.

Malgré tant de fatigues et de traverses, ils poursuivirent gaillardement leur voyage le long des bords du paisible Connecticut, dont les vagues délicieuses roulent, nous dit le poëme, à travers de fertiles vallées et des plaines brillantes, tantôt réfléchissant les clochers élevés d'une ville populeuse ou les beautés champêtres d'un humble hameau, tantôt résonnant du bourdonnement tumultueux d'une cité commerçante ou des joyeuses chansons du laboureur.

Pierre Stuyvesant, qui était connu pour son exactitude à remplir toutes les petites formalités qui tiennent à la guerre, ordonnait au vigoureux Anthony de saluer chaque ville qu'ils traversaient par une bruyante fanfare, quoique le manuscrit nous dise que les habitans étaient jetés dans une grande frayeur au bruit de son approche; car la renommée de ses incomparables exploits sur la Delaware s'était répandue dans tous les pays de

l'est, et on craignait qu'il ne vînt pour tirer vengeance des nombreuses transgressions dont on s'était rendu coupable.

Mais le bon Pierre traversa toutes ces villes de l'air le plus souriant, saluant de la main avec autant de majesté que de condescendance ; car il croyait fermement que les vieilles guenilles que ce peuple simple et ingénu était dans l'usage d'accrocher à ses fenêtres, et les festons de pommes et de pêches sèches qui ornaient la façade des maisons, étaient autant de décorations destinées à célébrer son approche, comme on célébrait jadis celle des héros fameux de la chevalerie par le somptueux étalage de riches tapisseries et de magnifiques étoffes. Les femmes s'attroupaient aux portes pour le voir passer, car on sait que le beau sexe professe une grande admiration pour les hauts faits d'armes ; les petits enfans aussi couraient en troupes après lui, s'émerveillant de la beauté de son uniforme, de son haut-de-chausses couleur de soufre et de la riche monture de sa jambe de bois. Je ne dois pas omettre non plus de parler de la joie que firent éclater quelques jolies filles en voyant le jovial Van-Corlear, qui les avait tant amusées jadis avec sa trompette, quand il portait aux amphictions le défi du

grand Pierre ! Le tendre Anthony descendit de sa jument, les embrassa de tout son cœur, et vit avec un plaisir bien naturel la foule de petits trompettes qui s'attroupaient autour de lui pour demander sa bénédiction ; pieux devoir qu'il remplit en leur donnant à chacun une taloche sur la tête avec la recommandation d'être un bon enfant, et un sou pour acheter du sucre candi.

Le manuscrit de Stuyvesant nous donne peu d'autres détails sur les aventures du gouverneur dans cette expédition , excepté qu'il fut reçu avec une extraordinaire politesse et beaucoup de respect par le grand conseil des amphictions, qui pensa l'étouffer sous le poids des félicitations et des harangues. Je n'arrêterai pas ennuyeusement mes lecteurs sur ses négociations avec le grand conseil ; il suffira de dire qu'il en fut de celles-ci comme de toutes les négociations. On parla beaucoup, et l'on fit peu ; une conversation menait à une autre ; d'une conférence naissaient des malentendus dont l'explication nécessitait douze autres conférences, à la fin desquelles les parties se retrouvèrent tout juste au point de départ, sauf l'avantage de s'être embrouillées dans une infinité de questions d'étiquette , et d'avoir conçu une excessive défiance l'une de l'autre, ce qui

rendait leurs négociations futures dix fois plus difficiles que jamais (1).

Au milieu de toutes ces perplexités qui troublaient la cervelle et aigrissaient la colère du formidable Pierre, l'homme du monde le moins propre peut-être aux ruses diplomatiques, il recut secrètement la nouvelle de la noire conspiration qui avait été tramée dans le cabinet britannique, ainsi que l'avis alarmant qu'une flotte ennemie avait fait voile d'Angleterre, pour subjuguier la Nouvelle-Hollande, de concert avec le grand conseil des amphictions, qui s'étaient engagés de leur côté à faire marcher, par terre, sur New-Amsterdam, une grande armée d'invasion.

Infortuné Pierre ! n'avais-je pas commencé cette funeste expédition avec d'assez tristes pressentimens ? n'avais-je pas tremblé, dis-je, quand je te vis ainsi te mettre en campagne pour lutter seul contre toutes les habiles puissances de la Nouvelle-Angleterre ? Oh ! combien le vaillant vieux

---

(1) Voyez quelques particularités de cette ancienne négociation. Haz. Goll. State pap. Il est singulier que Smith ne dise rien de cette mémorable expédition de Pierre Stuyvesant.

www.libtool.com.cn  
guerrier rugit de rage quand il se vit ainsi enveloppé comme un lion dans le filet du chasseur ! Tantôt il voulait tirer sa fidèle épée et se frayer courageusement une route au travers de tous les pays de l'est, tantôt il voulait tomber sur le conseil des amphictions et les exterminer tous. A la fin cependant, et comme d'usage, quand cette bouillante colère eut jeté son écume, ce qu'il y avait de prudence au fond prit le dessus, et il se déterminà à avoir recours à des expédiens moins violens, mais plus sages.

Cachant au conseil la connaissance qu'il avait de ses machinations, il envoya secrètement, et par un messenger sûr, des lettres à ses conseillers de New-Amsterdam, les informant du danger qui les menaçait, et leur ordonnant de mettre immédiatement la ville en état de défense. Cela fait, il se sentit singulièrement soulagé, se leva lentement, se secoua comme un rhinocéros, et sortit de son antre, approchant de la même manière que le géant Despair sortit, dit-on, de Doubting Castle, dans l'histoire chevaleresque du Pilgrim's Progress.

Je suis cruellement affligé cependant d'être forcé de laisser le brave Pierre dans cet éminent danger ; mais il est indispensable que nous retournions promptement en arrière pour voir ce qui

se passe à New-Amsterdam , car je crains beaucoup que cette ville ne soit déjà en rumeur. Tel fut toujours le sort de Pierre Stuyvesant ; pendant qu'il se livrait de tout cœur à une chose , il lui arrivait trop souvent d'abandonner toutes les autres au hasard , et pendant que , à l'instar des monarques d'autrefois , il s'absentait pour vaquer en personne aux soins dont on charge maintenant des généraux et des ambassadeurs , son pauvre petit territoire était bien sûr de tomber en désarroi : ce qu'il faut attribuer à cette force extraordinaire d'intelligence qui le portait à ne s'en fier à personne qu'à lui-même , et qui lui avait mérité le nom célèbre de Pierre-Forte-Tête.

---

## CHAPITRE IV.

Comment le peuple de New-Amsterdam fut jeté dans la consternation par la nouvelle de l'invasion qui le menaçait , ainsi que la manière dont il s'y prit pour se fortifier.

RIEN n'est plus véritablement intéressant pour un philosophe que de voir un état où chaque individu a sa voix dans les affaires publiques , où

chaque individu se croit l'Atlas du pays, et où chacun croit de son devoir de se démenier pour le bien de tous ; rien, je le répète, n'est plus intéressant pour un philosophe que de voir un tel état soudainement appelé aux tumultueux préparatifs de la guerre. Quel bruit confus de langues ! quelles forfanteries patriotiques ! que d'allées ! que de venues ! comme chacun va se démenant, s'agitant, faisant l'affairé par-dessus la tête ! se jetant l'un sur le chemin de l'autre, et dérangéant toujours le laborieux voisin dans l'instant où il est le plus occupé..... à ne rien faire : il semble voir un incendie où chaque acteur travaille de l'air d'un héros, les uns à traîner des pompes vides, les autres à se saisir de seaux pleins pour en verser le contenu dans les hottes de leurs voisins ; ceux-ci sonnent toutes les cloches pendant la nuit entière, comme infailible moyen d'éteindre le feu ; ceux-là, non moins braves pompiers que ces braves champions qui assiègent une brèche déjà faite, montent aux échelles et en descendent, toujours soufflant dans des trompettes d'étain comme pour diriger la manœuvre ; ici, dans l'excès de son zèle pour sauver les effets de la victime, un officieux se saisit du vase le plus ordinaire de la chambre à coucher, et l'emporte en triomphe d'un air aussi important que s'il sau-

www.libtool.com.cn  
vait le coffre-fort ; là , cet autre jette les glaces et les porcelaines par la fenêtre pour les préserver des flammes , tandis que ceux qui ne peuvent rien faire de mieux dans cette grande calamité , parcourent les rues d'un bout à l'autre sans cesser un instant de crier à tue-tête : Au feu ! au feu ! au feu !

« Quand la nouvelle de la prochaine attaque de Philippe arriva à Sinope , » dit le grave et profond Lucien ( et je dois avouer que l'histoire est un peu rebattue ) « les habitans furent jetés « dans une grande alarme ; les uns s'empressèrent « de fourbir leurs armes , les autres roulèrent des « pierres pour élever des fortifications , chacun « enfin s'employait de son mieux , et chacun se « mettait sur le chemin de son voisin. Diogène « était le seul qui ne trouvât rien à faire ; sur « quoi , résolu à ne pas rester oisif quand il s'agit « sait du bien de son pays , il releva sa robe , « et se mit à rouler son tonneau de toutes ses « forces d'un bout à l'autre du gymnase. » Il en fut ainsi des habitans de New-Amsterdam quand ils reçurent les lettres de Pierre Stuyvesant ; chacun s'employa de tout son pouvoir à mettre les choses en confusion , et à ajouter au tumulte général. « Chaque homme , dit le manuscrit de Stuyvesant , vola aux armes ! » Ce qui signifie

qu'il n'y eut pas un seul de nos honnêtes citoyens hollandais qui s'aventurât à aller à l'église ou au marché sans avoir une broche, en guise d'épée, pendue à son côté, et une longue canardière sur son épaule, pas un qui s'exposât à sortir la nuit sans lanterne, ni à tourner le coin d'une rue sans regarder prudemment autour de lui, de peur de tomber à l'improviste sur l'armée anglaise. On nous dit même que Stoffel Brinkerhoff, qui était regardé par les vieilles femmes comme un homme presque aussi brave que le gouverneur lui-même, fit monter deux pierriers d'une livre de calibre, pour défendre l'entrée de sa maison, l'un à la porte de devant, l'autre à celle de derrière.

Mais la plus vigoureuse mesure à laquelle on eut recours dans cette terrible occasion, mesure dont on a reconnu depuis l'étonnante efficacité, fut de convoquer l'assemblée populaire. Ces bruyantes réunions, comme je l'ai déjà montré, offensaient extrêmement Pierre Stuyvesant; mais, comme l'agitation du moment était extraordinaire, et que le vieux gouverneur n'était pas là pour la réprimer, elle éclata avec une intolérable violence. Les gratteurs et les politiques se précipitèrent dans le lieu des séances, et ce fut à qui braillerait plus haut et surpasserait les autres en débordemens hyperboliques de patriotisme et en

www.libtool.com.cn  
résolutions vigoureuses pour soutenir et défendre le gouvernement. On décida, dans ces sages et toutes-puissantes réunions, que le peuple de New-Amsterdam était le plus illustre, le plus sage et le plus ancien peuple de la terre. Puis, voyant que cette décision était si unanimement et si promptement admise, on en proposa immédiatement une autre, savoir : s'il ne serait pas à la fois possible et politique d'exterminer la Grande-Bretagne ? question sur laquelle soixante-neuf membres parlèrent affirmativement avec la plus grande éloquence, pendant qu'un seul se leva pour insinuer quelque doute ; mais celui-ci, en punition de sa perfidie et de sa témérité, fut immédiatement saisi par la populace, barbouillé de goudron et roulé dans la plume, punition qui, équivalant à la roche Tarpéienne, le fit regarder par la suite comme le rebut de la société et comme un homme dont l'opinion ne pouvait compter pour rien. La question étant donc unanimement résolue dans l'affirmative, on recommanda au grand conseil de la passer en loi, ce qui fut fait. Le courage du peuple, singulièrement accru par une telle mesure, fut porté jusqu'à la violence et à la témérité, et il est vrai de dire que, quand le premier paroxysme d'alarme fut à peu près calmé, les vieilles femmes ayant enterré tout l'argent sur

lequel elles avaient pu mettre la main, et leurs maris s'enivrant journellement avec ce qu'elles leur en avaient laissé, la nation alla jusqu'à prendre une attitude offensive. On fit et on chanta dans les rues des chansons dans lesquelles les Anglais étaient cruellement battus et traités sans quartier, et on fit des adresses patriotiques où il fut prouvé jusqu'à l'évidence que le sort de la vieille Angleterre dépendait entièrement de la volonté des habitans de New-Amsterdam.

Finalement, pour frapper d'un coup violent et décisif les principes vitaux de la Grande-Bretagne, beaucoup d'habitans des plus sages se réunirent pour acheter tout ce qu'ils purent trouver d'objets de manufacture anglaise ; ils en firent un grand feu de joie, et, dans l'ardeur patriotique du moment, chaque spectateur qui se trouva porter un chapeau ou un haut-de-chausses fabriqué en Angleterre se fit un devoir de s'en dépouiller et de les jeter dans les flammes, à l'irréparable détriment, perte et ruine des manufactures anglaises. En commémoration de ce grand exploit, on éleva sur le lieu même un poteau au haut duquel était un emblème représentant la province de la Nouvelle-Hollande détruisant la Grande-Bretagne, sous l'allégorie d'un aigle arrachant du globe avec son bec la petite île d'Angle-

terre ; mais , soit par la maladresse du sculpteur , soit par une espièglerie tout-à-fait hors de saison , l'aigle se trouva ressembler comme deux gouttes d'eau à une oie qui s'efforce vainement d'avaler un pouding.

---

## CHAPITRE V.

Comment il advint que le grand conseil des nouveaux Pays-Bas fut miraculeusement doué de longues langues. Grand triomphe de l'économie.

IL ne faudra que très-peu de pénétration à celui qui connaît le caractère et les habitudes de ce très-puissant et très-bruyant monarque , le peuple souverain , pour découvrir que , nonobstant tout le fracas et le tumulte guerriers qui l'ont assourdi dans le dernier chapitre , la célèbre cité de New-Amsterdam n'est pas , dans la triste réalité , plus avancée d'un pas vers sa défense qu'elle ne l'était auparavant. Cependant , quoique le peuple eût pris le dessus de sa première alarme , et que , ne voyant point l'ennemi positivement à sa porte , il se fût jeté dans l'extrémité opposée avec ce courage de langue pour lequel notre il-

lustre canaille est si fameuse ; quoiqu'à force de vantarderies et de rodomontades il se fût véritablement persuadé à lui-même qu'il était le peuple le plus brave et le plus puissant de l'univers, il n'en est pas moins vrai que les conseillers privés de Pierre Stuyvesant entretenaient quelques doutes à cet égard ; ils craignaient surtout que ce rigide héros ne revînt, et qu'il ne vît qu'au lieu d'obéir à ses ordres péremptoires, ils avaient perdu leur temps à écouter les fanfaronnades de la populace, qui était, ils le savaient bien, ce qu'il méprisait le plus au monde.

Pour réparer donc aussi promptement que possible le temps perdu, il fut convenu qu'un grand divan de conseillers et de bourgmestres serait convoqué pour conférer sur l'état critique de la province, et aviser aux mesures à prendre pour sa sûreté. Deux choses furent unanimentement arrêtées dans cette vénérable assemblée. Premièrement que la ville devait être mise en état de défense ; et secondement que, comme le danger était éminent, on ne perdrait pas de temps pour l'y mettre. Ces deux points convenus, ils se jetèrent aussitôt dans de longs discours, s'assommant réciproquement de violentes et interminables disputes ; car vers cette époque cette malheureuse cité fut visitée pour la première fois par l'épidémie nom-

méc intempérance de langue, qui depuis est devenue si commune dans le pays, et dont les symptômes invariables sont les longs et vains discours qui éclatent dans les réunions de têtes capables, discours produits, comme les médecins le supposent, par l'air méphitique qu'engendre toujours la foule. Ce fut alors qu'on introduisit, pour la première fois, l'ingénieuse méthode de mesurer avec un sablier le mérite d'une harangue, considérant comme le plus habile l'orateur qui parlait le plus longuement sur une question, excellente invention dont nous sommes redevables, dit-on, au profond critique hollandais qui jugeait de la bonté des livres par leur grosseur.

Cette passion soudaine pour les interminables harangues, passion si peu d'accord avec la gravité et la taciturnité habituelles de nos sages ancêtres, fut supposée, par certains philosophes, leur avoir été inoculée, avec plusieurs autres inclinations barbares, par leurs sauvages voisins, qui étaient particulièrement notés pour leurs longs discours, pour leurs tumultueux conseils, et pour ne jamais entreprendre une affaire de la moindre importance sans qu'elle fût soumise aux débats et aux harangues préliminaires de leurs chefs et de leurs vieillards; mais la cause véritable en doit être attribuée à ce que le peuple, en nommant

ses représentans au grand conseil, les choisissait surtout d'après leurs talens pour parler, sans s'embarrasser s'ils possédaient celui plus rare, plus difficile, et souvent plus important, de savoir se taire. Il en résulta que ce corps délibérant fut composé des hommes les plus bavards de la nation; et comme ils se jugeaient placés là pour parler, chacun d'eux en conclut que son devoir envers ses commettans, et qui plus est sa popularité à leurs yeux, exigeaient qu'il haranguât sur tout sujet, qu'il le comprît ou non. Un ancien usage voulait qu'à l'enterrement d'un chef, chaque soldat lui jetât sur le corps plein son bouclier de terre jusqu'à en former un fort monticule, c'est tout juste ainsi que s'y prenait l'assemblée; chaque membre se hâtait de jeter sur la question tout ce qu'il avait de savoir dans son sac, et bientôt elle était enterrée sous une masse énorme de vaines paroles.

On nous dit que quand de nouveaux disciples étaient admis à l'école de Pythagore, on leur prescrivait deux années de silence, pendant lesquelles il ne leur était permis ni questions ni remarques. Quand ils avaient acquis ainsi l'art inestimable de se taire, on leur permettait graduellement, d'abord de questionner et enfin d'émettre leurs propres opinions.

N'est-il pas déplorable que, tandis que nous recueillons religieusement les débris et les hillons de l'antiquité, nous laissons dans l'oubli d'aussi précieux trésors? Quel bienfaisant effet produirait cette sage loi de Pythagore, si on l'admettait dans les assemblées législatives! quelle n'eût pas été sa puissance pour faire dépêcher les affaires dans le grand conseil des Manhattoes!

C'est pourtant ainsi que dame sagesse (car les mauvais plaisans de l'antiquité se sont amusés à nous la donner sous la figure d'une femme) semblait prendre un malin plaisir à duper les vénérables conseillers de New-Amsterdam. Les anciennes factions des longues pipes et des pipes courtes, que Pierre Stuyvesant avait presque étouffées sous sa force herculéenne, se réveillèrent avec dix fois plus de violence : ce n'est pas que la cause originelle de leur différend existât encore, mais tel a toujours été le destin des noms et des haines de parti, ils existent long-temps après que le principe qui leur a donné naissance est enterré dans l'oubli. Pour compléter le trouble et le désordre publics, le fatal mot économie, que l'on aurait cru mort et enterré avec William-le-Bourru, fut encore une fois ressuscité, et jeté comme la pomme de discorde au milieu du grand conseil des nouveaux Pays-Bas, en vertu de quoi, et

comme principe de prudence tout-à-fait sain, il fut jugé plus avantageux de perdre 20,000 florins dans un mauvais plan de défense que d'en exécuter un bon pour trente mille, la province économisant ainsi 10,000 florins clair et net.

Mais c'est quand ils en vinrent à discuter ce mode de défense que commença une guerre de mots qui surpasse toute description. Les membres de l'assemblée étant enrôlés, comme je l'ai déjà dit, sous des bannières opposées, trouvèrent dans toutes les questions qu'on leur soumit l'occasion d'ergoter avec un ordre et un ensemble merveilleux. Tout ce que proposait une longue pipe était rejeté par la caste entière des pipes courtes, qui, dans sa saine politique, pensait que le premier de ses devoirs était la destruction des longues pipes, le second l'élévation de son propre parti, et le troisième de consulter le bien de son pays. Cette dernière considération, du moins, était admise par les membres les plus vertueux de la faction, car la masse en général la regardait comme tout-à-fait hors de la question.

On ne saurait voir sans surprise combien de cette collision de fortes têtes jaillirent de plans de défense ! plans tels qu'il n'en fut jamais ni avant ni depuis cette époque, à moins que ce ne soit tout récemment ; plans dont le moindre lais-

nécessité ultérieure de se fortifier ou de disputer : ce fut ainsi que le grand conseil épargna beaucoup de mots, et le pays beaucoup de dépense... complet et glorieux triomphe de l'économie !

---

## CHAPITRE VI.

Dans lequel les troubles de New-Amsterdam paraissent augmenter. De la bravoure, en temps de péril, d'un peuple qui se défend par résolution.

TEL que de bruyans matous, au fort de leurs miaulans débats, déjà se mesurant de l'œil, se soufflant au nez, dégainant la griffe, tout près enfin d'en venir à la mêlée, fuièrent dans le plus tumultueux désordre, au seul aspect du chien de la maison, tel, étonné, confondu, le non moins bruyant conseil de New-Amsterdam fut totalement dispersé par l'arrivée subite de l'ennemi. Chaque membre se sauva comme il put vers son logis, se démenant aussi vite que le permettaient ses petites jambes sous le pesant fardeau qui les chargeait, et soufflant à la fois de fatigue et de terreur. Rendus à leur citadelle, ils barri-

cadèrent portes et fenêtres, et se cachèrent dans les celliers sans oser mettre le nez dehors, de peur que leur tête ne fût emportée par un boulet de canon.

Le peuple souverain s'attroupa sur la place du marché avec l'instinct des moutons qui, lorsque le berger et le chien sont absents et que le loup rôde autour de la bergerie, se pressent les uns contre les autres pour chercher leur sûreté dans cette étroite union. Loin cependant d'y trouver du soulagement, ils augmentèrent leur terreur réciproque. Chacun regardait tristement son voisin, cherchant sur sa figure quelque motif d'encouragement; mais il ne trouvait dans ses traits abattus que la confirmation de son propre malheur. On ne parlait plus alors de conquérir la Grande-Bretagne, on ne célébrait plus les vertus souveraines de l'économie; les vieilles femmes ajoutaient à la tristesse générale en déplorant bruyamment leur sort, et en implorant la protection de saint Nicolas et de Pierre Stuyvesant.

Oh! combien elles pleuraient l'absence de Pierre au cœur de lion! combien elles soupiraient après la présence consolante d'Anthony Van-Corlear! une sombre incertitude planait, à la vérité, sur le sort de ces aventureux héros. Depuis l'alarmant message du gouverneur, les jours s'é-

www.libtool.com.cn  
taient succédé sans apporter sur lui aucune nouvelle rassurante. On hasarda plus d'une effrayante conjecture sur ce qui lui était advenu ainsi qu'à son loyal écuyer. N'avaient-ils pas été dévorés vivans par les cannibales de Marblehead et du Capecod ? n'avaient-ils pas été mis à la question par le grand conseil des amphictions ? n'avaient-ils pas été suffoqués par les ognons des terribles habitans de Piquag ? Au milieu de cette consternation et de cette perplexité, quand l'horreur, comme un affreux cauchemar, pesait sur la petite cité de New-Amsterdam, les oreilles de la multitude furent soudainement frappées d'un bruit étrange et lointain qui s'approcha ; il devint plus fort, puis plus fort encore, et bientôt il retentit à la porte même de la ville. Le peuple ne pouvait se méprendre à ce bruit si bien connu ; un cri de joie partit de toutes les bouches quand le brave Pierre, couvert de poussière et suivi de son fidèle trompette, arriva au galop sur la place du marché.

Les premiers transports de la populace apaisés, elle s'attroupa autour de l'honnête Anthony, qui descendait de cheval, et l'accabla de saluts et de félicitations. Il raconta, d'une voix haletante, les merveilleuses aventures à travers lesquelles le gouverneur et lui s'étaient échappés des griffes des

terribles amphictions. Mais quoique le manuscrit de Stuyvesant, avec son exactitude accoutumée toutes les fois qu'il s'agit du grand Pierre, nous donne les plus minutieux détails sur cette fameuse retraite, l'état des affaires publiques ne me permet pas de m'abandonner au plaisir d'en faire le récit. Qu'il suffise de dire que, tandis que Pierre Stuyvesant se creusait la cervelle à chercher comment il pourrait s'échapper avec honneur et dignité, quelques-uns des vaisseaux envoyés à la conquête des Manhattos entrèrent dans les ports de l'est pour y prendre les vivres et les munitions nécessaires, et pour réclamer du grand conseil de la ligue la coopération promise. En apprenant cette nouvelle, le vigilant Pierre, qui vit qu'une minute de délai serait fatale, décampa avec autant de secret que de précipitation, quoiqu'il en coûtât beaucoup à sa dignité d'être obligé de tourner les talons même à un peuple d'ennemis, pour se sauver ainsi sans tambour ni trompette à travers les belles régions de l'est : ils eurent à braver mille périls, et n'y échappèrent souvent que de l'épaisseur d'un cheveu. Ce pays était déjà dans le tumulte des préparatifs de guerre, et ils furent obligés de faire un grand circuit dans leur fuite, cherchant à percer de l'œil les bois touffus qui

couvrent les montagnes de Devil's Backboue (1), d'où le vaillant Pierre s'élança un jour comme un lion, et mit en déroute une légion entière de petits hommes gros et trapus formée des trois générations d'une très-prolifique famille qui était déjà en chemin pour prendre possession d'un coin de la Nouvelle-Hollande; plusieurs fois même le fidèle Anthonny eut beaucoup de peine à l'empêcher de descendre des montagnes, dans l'exces de sa colère, et de tomber, l'épée au poing, sur certaines villes frontières qui envoyaient en avant leur milice déguenillée.

Le premier mouvement du gouverneur, quand il eut atteint son logis, fut de monter sur le toit, d'où il contempla d'un oeil sinistre la flotte ennemie, qui avait déjà jeté l'ancre dans la baie, et qui consistait en deux fortes frégates, ayant à bord, comme John Josselyn nous le dit : « trois cents braves habits rouges. » Après avoir fait cette inspection il s'assit, et écrivit au commandant pour lui demander raison de son mouillage dans le port sans avoir préalablement obtenu la permission d'y jeter l'ancre. Cette lettre était écrite dans les

---

(1) Échine du diable.

termes les plus dignes et les plus polis, quoique je sache, d'une autorité sûre, qu'il grinçait des dents en l'écrivant, et que sa figure avait une expression sardonique tout-à-fait amère. Après avoir envoyé cette missive, le sombre Pierre commençait à se démener dans les rues avec un aspect qui présageait la guerre, les mains dans les goussets, et sifflant l'air d'une vieille complainte hollandaise dont la musique ressemblait assez à celle du vent du nord quand l'orage est près d'éclater. Les chiens en le voyant se sauvaient d'effroi, tandis que toutes les vieilles et laides femmes de la ville couraient sur ses talons, en poussant d'horribles hurlemens, et le conjurant de les sauver du meurtre, du pillage, et autres abominations de la guerre.

La réponse du colonel Nichols, commandant de la flotte ennemie, était écrite dans les termes aussi polis que la lettre du gouverneur; il y déclarait les droits et les titres de sa majesté britannique à la province, dont il affirmait que les Hollandais n'étaient que les usurpateurs; et il demandait que la ville, les forts, etc., rentrassent incontinent sous l'obéissance et la protection de sa majesté, promettant en même temps la vie, la liberté, la propriété sauve et le commerce libre, à tout Hollandais naturalisé qui se soumettrait de suite au gouvernement anglais.

Pierre Stuyvesant lut cette épître amicale de l'air que doit avoir le fermier qui s'est long-temps engraisé sur les terres de son voisin, quand il lit l'exploit qui l'en chasse. Cependant le vieux gouverneur n'était pas homme à se laisser prendre par surprise; mettant donc la sommation dans la poche de sa culotte, il se mit à marcher fièrement dans la chambre, l'arpenta trois fois, renifla impétueusement une prise de tabac, et, avec un signe de main plein de noblesse et de dignité, promit d'envoyer une réponse le matin suivant. Aussitôt il convoqua un grand conseil de guerre composé de ses conseillers privés et des bourgeois-mestres, non pour leur demander leur avis, car on a déjà vu qu'il n'en faisait pas plus de cas que d'un fétu, mais pour leur faire connaître sa détermination souveraine et requérir leur prompt adhésion.

Cependant, avant de se rendre au conseil, il se fixa sur trois points importants : le premier de ne jamais rendre la ville sans avoir combattu un peu chaudement, car il jugeait qu'une cité aussi célèbre dérogerait grandement à sa dignité si elle se laissait prendre et piller, sans recevoir au moins quelques coups par-dessus le marché; le second, que la majorité de son grand conseil était composée de fieffés poltrons qui n'avaient pas plus de

cœur que des poules. Le troisième enfin , qu'il ne souffrirait pas qu'ils vissent la sommation du colonel Nichols, de peur que les termes faciles qu'elle offrait ne les portassent à clabauder pour se rendre.

Ses ordres dûment promulgués, ce fut un douloureux spectacle que de voir ces bourgeois naguère si vaillans, qui avaient anéanti toute la nation britannique dans leurs harangues, jeter maintenant un oeil inquiet et furtif autour de leur cachette avant d'en sortir, se traîner en tremblant dans les rues les plus étroites , dans les allées les plus obscures, tressaillant aux aboiemens du moindre petit chien , comme s'ils eussent entendu une décharge d'artillerie, prenant les lanternes de leurs corps-de-gardes pour des grenadiers anglais, et , dans l'excès de leur frayeur, métamorphosant les pompes en autant de soldats formidables qui les ajustaient avec des espingoles. En dépit de nombreuses difficultés et de beaucoup de périls de cette espèce , ils arrivèrent néanmoins sains et saufs , et sans avoir perdu un seul homme, au lieu de l'assemblée, s'y assirent, et attendirent dans une silencieuse anxiété l'arrivée du gouverneur. On entendit bientôt les coups fermes et mesurés de la jambe de bois de l'intrépide Pierre résonner sur l'escalier. Il entra dans la salle , vêtu de son grand uniforme, et portant sa fidèle lame

de Tolède, non plus lui caressant la cuisse, mais relevée sous son bras. Comme le gouverneur ne s'équipait de cette formidable manière que quand son cerveau rêvait gloire et combats, ses conseillers le regardèrent aussi tristement que si son seul aspect leur eût présagé mille désastres; et, dans leur agonie, ils oublièrent même d'allumer leurs pipes.

Le grand Pierre était aussi éloquent que courageux. Ces deux rares qualités semblaient réellement avoir une part égale dans sa composition; et, différent des plus grands hommes d'état dont les seules victoires ne s'étendent pas au-delà du champ peu sanglant de l'argumentation, il était toujours prêt à appuyer ses paroles hardies par des actions non moins courageuses. Ses discours étaient généralement marqués par une simplicité approchant de la rudesse, et annonçaient une détermination positive. En s'adressant au grand conseil, il parla brièvement des dangers et des fatigues qu'il avait supportés en s'échappant des mains de ses rusés ennemis; puis reprocha au conseil d'avoir perdu, en vains débats et en querelles de parti, ce temps qui aurait dû être entièrement dévoué à la patrie; il était particulièrement courroucé contre ces brailards qui, se reposant sur leur sécurité individuelle, avaient déshonoré les assemblées de la

nation par d'impuissantes rodomontades et de cho-  
quantes invectives contre un ennemi noble et puis-  
sant. Lâches roquets, qui jappent et aboient sans  
relâche après le lion éloigné ou endormi, mais  
qui sont les premiers à se sauver dans leurs trous  
aussitôt qu'il s'approche. Il appelait alors ceux qui  
avaient été si courageux dans leurs menaces contre  
la Grande-Bretagne, pour qu'ils s'avançassent et  
soutinssent leurs vanteries par leurs actions ; car  
c'était par les faits et non par les mots qu'une na-  
tion prouvait son courage. Puis il rappela l'âge d'or  
de leur première prospérité qu'ils ne pouvaient  
reconquérir qu'en résistant, en hommes, à leurs  
ennemis ; car, ajoutait-il, la paix qui est due à la  
force des armes est toujours plus sûre et plus du-  
rable que ces replâtrages achetés par de lâches  
concessions et de petits arrangemens temporaires.  
Il s'efforça surtout d'éveiller leur feu martial en  
leur rappelant le temps où il les avait conduits à la  
victoire devant les menaçantes murailles de Chris-  
tina. Il tâcha aussi d'exciter leur confiance en les  
assurant de la protection de saint Nicolas, qui  
jusqu'alors les avait conservés en sûreté au mi-  
lieu des sauvages du désert, ainsi que parmi les  
sorcières de l'est et les géans de Merry-Land.  
Enfin, il leur apprit la manière insolente dont il  
avait été sommé de se rendre, mais il jura en

même temps qu'il défendrait la province aussi long-temps que le ciel serait pour lui et qu'il aurait une jambe de bois pour le soutenir; noble promesse, qu'il corrobora d'un si terrible coup de plat de sabre sur la table, que ses auditeurs en furent complètement électrisés.

Accoutumés depuis long-temps aux allures du gouverneur, et façonnés à la discipline aussi sévèrement que le furent jamais les soldats du grand Frédérick, messieurs du conseil privé virent qu'il était tout-à-fait inutile de dire un mot; ils allumèrent leurs pipes, et fumèrent silencieusement en gras et discrets conseillers. Mais les bourgmestres, moins directement sous la dépendance du gouverneur, se considérant d'ailleurs comme les représentans du peuple souverain, et surtout gonflés de cette orgueilleuse suffisance acquise aux écoles de sagesse et de moralité qu'on nomme assemblées populaires; les bourgmestres, dis-je, ne se laissèrent pas persuader si aisément; déployant donc d'autant plus de courage qu'ils voyaient quelque chance d'échapper au danger présent sans être réduits à la désagréable nécessité de se battre plus tard, ils demandèrent une copie de la sommation pour pouvoir la montrer à l'assemblée générale du peuple.

Une requête aussi insolente et aussi factieuse

aurait suffi pour exciter la colère du tranquille Van-Twiller lui-même ; quel effet dut-elle donc faire sur le grand Stuyvesant , qui non-seulement était Hollandais , gouverneur , et honoré d'une jambe de bois par-dessus le marché , mais qui , de plus , était fort chatouilleux , de sa nature , et inflammable comme la poudre. Il éclata en une noble indignation ; jura qu'aucun de ces présomptueux personnages ne verrait une syllabe de la sommation , et qu'ils méritaient tous d'être pendus et écartelés pour oser mettre en question , d'une manière aussi perfide , l'infailibilité du gouvernement ! « Quant à leur opinion ou à leur consentement , il n'en faisait pas plus de cas , dit-il , « que d'une bouffée de tabac : il avait été long- « temps harassé et contrarié par leurs lâches con- « seils , mais ils pouvaient désormais s'en aller chez « eux se mettre au lit comme de vieilles femmes , « car il était déterminé à défendre lui-même la « colonie sans leur assistance et celle de leurs ad- « hérens. » A ces mots il retroussa son sabre sous son bras , enfonça son chapeau sur sa tête , et , relevant son ceinturon , s'élança avec indignation hors de la chambre du conseil , où chacun se rangea pour lui faire place.

Il ne fut pas plus tôt sorti , que les affaires bourgmestres convoquèrent une assemblée publique

en face de l'hôtel-de-ville, et en nommèrent président un certain Dofue-Roerback, gros marchand de pain d'épice du pays et anciennement membre du cabinet de WWilliam-le-Bourru. Il était regardé avec une grande vénération par la populace, qui le considérait comme un homme versé dans la magie noire, vu qu'il était le premier qui eût gravé de mystérieux hiéroglyphes et des emblèmes magiques sur les gâteaux du jour de l'an.

Cet important bourgmestre, dont la rancune n'oubliait pas que le vaillant Stuyvesant l'avait ignominieusement chassé de son emploi au moment où il prit les rênes du gouvernement, adressa aux bonnets gras dont il était entouré un discours patriotique dans lequel il leur apprit que, sommé très-poliment de se rendre, le gouverneur avait refusé, non-seulement d'y souscrire, mais même de communiquer la sommation, qui offrait, il n'en doutait pas, les conditions les plus honorables et les plus avantageuses pour la province.

Il parla ensuite de son excellence en termes sonores et appropriés à la grandeur et à la dignité de sa position, le comparant à Néron, à Caligula et aux grands hommes de l'antiquité qui sont généralement cités par les orateurs populaires, dans de semblables occasions, assurant le peuple que dans l'histoire du monde entier, les fastes du des-

potisme n'offraient pas l'exemple d'un seul outrage qui, pour l'atrocité, la cruauté, la tyrannie, la soif du sang, pût se comparer à celui-ci ; qu'il serait gravé en lettres de feu sur les tablettes sanglantes de l'histoire ! que les siècles à venir reculeraient d'horreur à cette lecture ! que le temps , tout gros qu'on le suppose d'épouvantables horreurs, n'accoucherait jamais d'une horreur semblable ! ( Peut-être les orateurs qui font ainsi accoucher le temps seraient-ils un peu embarrassés pour concilier cette faculté qu'ils lui prêtent , avec la figure de vieillard qu'on lui donne . ) Notre harangueur entassa mille autres figures de rhétorique plus touchantes, plus sublimes, plus effrayantes que je ne pourrais le dire ; mais, au reste, il serait tout-à-fait inutile de les citer, car elles ressemblaient exactement à toutes celles qu'on emploie aujourd'hui dans toutes les harangues populaires, dans tous les discours patriotique, et qui peuvent être classées en rhétorique sous le titre générique de boursoufflure.

Le discours de cet inspiré bourgmestre terminé, l'assemblée entra dans une sorte de fermentation populaire qui produisit non-seulement une suite de justes et sages résolutions, mais aussi une vigoureuse adresse au gouverneur , pour le tancer sur sa conduite. Par malheur, cette adresse n'eut pas plus tôt passé de la main du messager d'état dans

celle du gouverneur, qu'elle passa de la main du gouverneur dans le feu, et la postérité fut ainsi privée d'un inestimable document qui aurait pu servir de modèle à tous les doctes tailleurs et savetiers de nos jours pour leur sage coopération dans les affaires politiques.

---

## CHAPITRE VII.

Contenant le triste désastre d'Anthony le trompette. Comment Pierre Stuyvesant, comme un second Cromwell, rompit soudainement un autre *rump parliament*.

LE courageux Pierre de Groodt se répandit alors en malédictions contre les bourgmestres, les traitant de volontaires, d'obstinés et opiniâtres valets qu'on ne pouvait ni convaincre ni persuader, et il résolut de n'avoir dorénavant rien à démêler avec eux, se bornant à consulter l'opinion de ses conseillers privés, qu'il savait, par expérience, être la meilleure du monde, puisqu'elle ne différait jamais de la sienne. Il ne manqua pas, pendant qu'il était en train, de distribuer au peuple souverain quelques milliers de mauvais complimens et de railleries sur les goûts paisibles

de ce vil troupeau de poltrons , qui , peu jaloux de glorieux travaux et d'illustres aventures , aimaient mieux manger et boire au logis , dans un ignoble repos , que de gagner bravement des taloches et l'immortalité sur les remparts.

Résolument acharné , cependant , à défendre sa ville chérie , même en dépit d'elle , il appela en sa présence son fidèle Van-Corlear , qui était son bras droit dans toutes les occasions pressantes , le conjura d'emboucher sa trompette guerrière , d'enfourcher son cheval , et d'aller , battant le pays jour et nuit , sonner l'alarme aux bords champêtres du Bronx , éveiller les solitudes sauvages du Croton , faire lever l'indomptable milice de Weehawk et de Hoboken , mettre sur pied les vigoureux soldats de Tappaan-Bay (1) , les braves enfans de Tarrytown et de Sleepy-Hollow , enfin rassembler tous les guerriers des pays environnans , et , leur faisant mettre en bandoulière fusil et poire à poudre , les pousser joyeusement vers les Manhattoes.

Or il n'y avait rien au monde , le beau sexe

---

(1) Corruption de Top-Paun ; ainsi appelée d'une tribu d'Indiens qui comptait cent cinquante guerriers. Voyez Ogilby's history.

excepté, qu'Anthony Van-Corlear aimât mieux que de semblables missions. Ne s'arrêtant donc que le temps nécessaire pour prendre un copieux repas, il ceignit à son côté sa bouteille de grès, pleine jusqu'au goulot de véritable esprit de Hollande, et sortit gaiement de la ville par la porte qui donnait sur ce que l'on nomme à présent Broad-Way (1), sonnante, comme à l'ordinaire, une fanfare d'adieu qui résonna, en joyeux échos, dans les rues tortueuses de New-Amsterdam que ne devait plus, hélas ! égayer désormais la mélodie de leur trompette favori !

Ce fut par une nuit sombre et orageuse que le bon Anthony arriva à la baie (sagement appelée rivière d'Harlem), qui sépare l'île de Mannahata de la terre ferme. Le vent était fort, les élémens en tumulte, et il n'existait pas de *Caron* dont la barque pût transporter l'aventureux sonneur de trompette de l'autre côté de l'eau ; il exhala son humeur pendant quelques instans sur la rive, comme une ame impatiente, puis se rappelant l'urgence de sa mission, il étreignit tendrement sa bouteille de grès ; et, puisant dans cet embrassement le courage de jurer qu'il traverserait la

---

(1) La grande route.

rivière en dépit du diable, il se plongeait hardiment dans les flots ! Infortuné Anthony ! A peine était-il parvenu, en battant les vagues, jusqu'à la moitié de sa course, qu'on le vit lutter avec violence comme s'il eût été aux prises avec l'esprit des eaux, mettre par instinct sa trompette à sa bouche, et, produisant une épouvantable son, s'enfoncer pour jamais dans l'abîme.

Le bruit effrayant de sa trompette, comme celui du cornet d'ivoire du fameux paladin Roland au moment où il expirait dans le champ glorieux de Roncevaux, résonna au loin dans la campagne, et alarma les habitants du voisinage, qui accoururent étonnés sur la plage. Là un vieux citadin célèbre pour sa véracité, et qui avait été témoin du fait, leur raconta la mélancolique aventure, en y joignant l'effrayante circonstance (à laquelle j'hésite d'ajouter foi), qu'il avait vu le diable sous la forme d'une énorme anguille de mer saisir le courageux Anthony par la jambe et l'entraîner sous les flots ; ce qu'il y a de certain, c'est que cet endroit, ainsi que le promontoire qui y touche, a toujours été appelé depuis Spiking Devil (1). L'ombre errante de l'infortuné

---

(1) La pointe du diable.

Anthony hante encore les solitudes avoisinantes, et les habitans ont souvent entendu, par une nuit orageuse, les sons de sa trompette se mêler aux mugissemens de la tempête. Jamais personne ne tente de traverser la baie quand la nuit est tombée; on y a même construit un pont pour empêcher à l'avenir d'aussi tristes accidens; et, quant aux anguilles de mer, on les a dans une telle horreur, qu'aucun véritable Hollandais aimant le bon poisson et haïssant le diable, ne les admet sur sa table.

Telle fut la fin d'Anthony Van-Corlear, homme qui méritait un meilleur sort. Il mena jusqu'au jour de sa mort la joyeuse vie d'un véritable luron; mais quoiqu'il n'eût jamais été marié, il n'en laissa pas moins deux ou trois douzaines d'enfans dans différens endroits du pays, tous gros gaillards, tapageurs et vantards, de qui descend, si l'on doit en croire les légendes (et elles ne sont pas sujettes à mentir), l'innombrable race d'écrivassiers qui peuplent et défendent ce pays, et se font libéralement payer par le peuple pour le tenir dans un état constant d'alarme et de misère. Plût à Dieu qu'ils eussent hérité du mérite de leur célèbre aïeul aussi bien que de sa vigoureuse embouchure!

La nouvelle de cette terrible catastrophe porta

un coup plus cruel à l'âme de Pierre Stuyvesant , que l'invasion de New-Amsterdam elle-même. Elle se fit impitoyablement jour jusqu'à ces secrètes avenues du cœur où se nourrissent les plus douces et les plus chaudes affections , ainsi qu'un pèlerin égaré , tandis que le vent de la tempête siffle sur sa tête , et que la nuit jette autour de lui son voile noir et lugubre, contemple étendu, froid et sans vie , le chien fidèle qui , seul compagnon de son voyage , avait partagé son repas solitaire et si souvent léché sa main avec une humble reconnaissance ; ainsi le généreux héros des Manhattoës pleure sur la fin prématurée de son fidèle Anthony , de ce modeste compagnon de tous ses pas , dont l'honnête gaieté avait allégé pour lui tant d'heures longues et pénibles , et qui l'avait suivi avec autant de loyauté que d'affection à travers mille affreux périls : il était disparu !... disparu pour jamais ! et cela , au moment même où tant de misérables poltrons abandonnaient le malheureux Stuyvesant ! O brave Pierre ! c'est bien alors que tu dus faire preuve de courage ! et c'est alors en effet que tu méritas le mieux le titre de Pierre Forte-Tête !

La clarté du jour avait dissipé depuis longtemps les horreurs de la nuit orageuse , tout cependant était encore triste et nébuleux ; Apollon ,

naguère si radieux, se cachait maintenant derrière de sombres nuages, paraissant de temps en temps à la dérobée comme s'il eût désiré et craint à la fois de voir ce qui se passait dans sa ville favorite. Le jour critique était arrivé où le grand Pierre devait faire une réponse à la sommation de l'ennemi. Déjà il était enfermé avec son conseil privé, et, assis d'un air sombre, tantôt il méditait sur le sort de son trompette favori, et tantôt il écumait de rage en songeant à l'insolence de ses lâches bourgmestres. Pendant qu'il était dans cet état d'irritation, un courrier envoyé par Winthrop, rusé gouverneur du Connecticut, lui apporta, en toute hâte, le conseil aussi amical que désintéressé de rendre la province ; grossissant, pour l'y résoudre, les dangers et les désastres auxquels un refus l'exposerait. Le moment était bien choisi pour se mêler de donner d'officieux avis à un homme qui, dans le cours de sa vie entière, n'avait écouté ceux de personne ! Le vieux mais indomptable gouverneur se mit à arpenter la chambre avec une violence qui fit trembler de crainte ses conseillers, et à maudire la rigueur de son sort qui le livrait constamment en butte à des sujets factieux et à de perfides donneurs d'avis.

Les officieux bourgmestres, qui se tenaient sans cesse aux aguets, et qui avaient appris l'arri-

vée des mystérieuses dépêches, saisirent précieusement cet instant malencontreux pour entrer résolument en corps dans l'assemblée, suivis d'une légion de schepens et de mangeurs de grenouilles, et demandèrent brusquement communication de la lettre. Etre ainsi assailli par ce qu'il jugeait une *misérable canaille*, et cela au moment où l'irritation que lui causaient les affaires du dehors était à son comble, c'en était beaucoup trop pour le colérique Pierre. Il déchira la lettre en mille morceaux (1), les jeta au nez du bourgmestre qui était le plus près de lui, cassa sa pipe sur la tête d'un autre, assomma de son crachoir un pauvre diable à l'instant où il s'empressait de gagner la porte, et enfin prorogea indéfiniment l'assemblée en culbutant ses membres du haut en bas des escaliers à coups de jambe de bois.

Aussitôt que les bourgmestres furent revenus de la confusion où les avait jetés cette soudaine retraite, et qu'ils eurent pris un peu de temps pour respirer, ils protestèrent contre la conduite du gouverneur, qu'ils n'hésitèrent pas à nommer tyrannique, inconstitutionnelle, et même tant soit peu irrespectueuse. Ils convoquèrent une assem-

---

(1) Smith's hist. of New-York.

blée publique où ils firent la protestation , et , adressant au peuple un discours ferme et réfléchi , peignirent avec les couleurs et l'exagération convenables un tableau complet de la conduite despotique et vindicative du gouverneur , déclarant que , quant à eux , ils ne s'embarrassaient pas le moins du monde d'avoir été frottés et étrillés par la buche qui servait de jambe à son excellence , mais qu'ils souffraient seulement pour la dignité du peuple souverain ainsi grossièrement insulté par l'outrage commis envers ses représentants. La dernière partie de cette harangue produisit un effet d'autant plus violent sur la sensibilité des auditeurs, qu'elle attaquait directement cette délicatesse de sentiment et ce soupçonneux orgueil de caractère que possède la vraie populace , qui , tout en pouvant supporter les injures sans murmurer , n'en est pas moins étonnamment jalouse de sa suprême dignité. On ne sait pas même jusqu'où leur ressentiment contre le redoutable Pierre eût pu les porter , si ces lurons à bonnets gras n'eussent pas redouté un peu plus leur opiniâtre vieux gouverneur , qu'ils ne redoutaient saint Nicolas , les Anglais , ou le diable lui-même.

## CHAPITRE VIII.

Comment Pierre Stuyvesant défendit, pendant plusieurs jours, la ville de New-Amsterdam par la seule force de sa tête.

LA crise où se présente en ce moment notre histoire offre un spectacle à la fois sublime et mélancolique. Qu'on se figure une illustre et vénérable petite cité, la métropole d'une immense étendue de pays inhabité, ayant pour garnison une puissante armée d'orateurs, de présidens, de commissaires, de bourgmestres, de schepens et de vieilles femmes, gouvernée par un brave et déterminé soldat, fortifiée par des batteries de terre, des palissades et des *arrétés*, bloquée par mer, assiégée par terre, et menacée au dehors d'une effroyable ruine, tandis que son sein est déchiré par des factions et des commotions intestines... et qu'on me dise si jamais plume d'historien eut à tracer une page plus désastreuse ! à moins que ce soient peut-être les querelles qui divisèrent les Israélites pendant le siège de Jérusalem, où les partis opposés se coupaient la gorge pendant que les légions victorieuses de Titus ren-

versaient les murailles, et portaient le fer et le feu dans le temple jusqu'au fond du sanctum sanctorum.

Le gouverneur Stuyvesant, après avoir, comme je l'ai déjà dit, mis victorieusement son grand conseil en déroute, et s'être ainsi délivré d'une multitude de donneurs d'avis, envoya aux chefs de l'armée ennemie une réponse catégorique dans laquelle il soutenait les droits et les titres de leurs hautes puissances les membres des états généraux à la possession de la province de Mannahata, et où, se fiant en la légitimité de sa cause, il portait un défi à toute la nation britannique.

Mon impatience de tirer mes lecteurs et moi de ces scènes désastreuses m'empêche de donner la copie entière de cette épître courageuse, qui finissait dans ces termes à la fois fermes et affectueux :

« Quant aux menaces qui servent de conclusion  
« à votre lettre, nous n'avons rien à y répondre  
« sinon que nous ne craignons rien que ce que  
« Dieu (qui est aussi juste que miséricordieux)  
« voudra nous infliger; toutes choses étant à sa  
« bienveillante disposition, il peut aussi bien nous  
« préserver avec une chétive armée qu'avec une  
« grande, ce qui fait que nous vous souhaitons bon-  
« heur et prospérité, et que nous vous recomman-

« dons à sa protection. De vos seigneuries le très-  
« humble et affectionné serviteur et ami.

« P. STUYVESANT. »

Ayant ainsi résolument jeté le gant, le brave Pierre mit une paire de pistolets d'arçon dans sa ceinture, attacha une immense poire à poudre à son côté, fourra sa bonne jambe dans une botte à la hessoise, et, campant son redoutable petit chapeau militaire sur le sommet de sa tête, il se mit à marcher fièrement de long en large devant la porte de sa maison, déterminé à défendre jusqu'à la fin sa cité bien-aimée.

Tandis que ces affligeans débats et ces cruelles dissensions avaient lieu dans la malheureuse ville de New-Amsterdam, et que son digne mais infortuné gouverneur rédigeait la lettre que je viens de citer, les commandans anglais ne restaient pas oisifs. Ils avaient des agens qui s'occupaient secrètement à fomentier des troubles et à exciter les craintes et les clameurs de la populace; ils firent en outre circuler de tous côtés dans le voisinage une proclamation dans laquelle étaient reproduits les termes déjà employés dans leur sommation, trompant ainsi les confians Hollandais par les promesses les plus astucieuses et les plus séduisantes.

Chaque homme qui se soumettrait volontairement à l'autorité de sa majesté britannique devait rester en paisible possession de sa maison , de sa femme , et du jardin où il cultivait ses choux. On lui permettrait de fumer sa pipe , de parler hollandais , de porter autant de culottes qu'il voudrait , et d'importer de Hollande des briques , des tuiles et des cruches de grès , au lieu de les fabriquer dans le pays. On ne les forcerait sous aucun prétexte à apprendre l'anglais , ni à compter autrement que sur leurs doigts ou avec de la craie sur la forme de leurs chapeaux , usage que les paysans hollandais observent encore aujourd'hui. Chaque homme aurait la permission d'hériter tranquillement du chapeau , de l'habit , des boucles de souliers , de la pipe et autres apanages personnels de son père ; on n'obligerait personne à se conformer aux perfectionnemens , inventions ou innovations modernes , mais on permettrait à tous , au contraire , de bâtir leurs maisons , de conduire leur commerce , de diriger leurs fermes , d'élever leurs cochons et leurs enfans , précisément à la manière dont leurs ancêtres l'avaient fait de temps immémorial. Ils auraient enfin tous les avantages de la liberté du commerce et ne seraient contraints à reconnaître dans le calendrier aucun autre saint que saint Nicolas , qui serait considéré par la suite ,

ainsi qu'il l'avait toujours été, comme le saint protecteur de la ville.

Ces conditions, comme on peut le supposer, parurent très satisfaisantes aux habitans, qui avaient une grande disposition à jouir tranquillement de leur propriété et une aversion extraordinaire pour s'engager dans une contestation où il n'y avait guère à gagner que l'honneur et les étrivières, deux choses dont la première leur inspirait une philosophique indifférence, et l'autre une complète antipathie. Les Anglais réussirent donc, par ces insidieux moyens, à aliéner la confiance de la populace, et à détruire son affection pour son brave vieux gouverneur, qu'elle considérait comme obstinément déterminé à l'entraîner dans d'affreuses calamités; et l'on n'hésita plus à dire librement son opinion et à le maudire hautement... quand il avait le dos tourné.

Comme une immense baleine qui, quoique assaillie et battue par les flots écumeux et mugissans, poursuit imperturbablement sa course, et, dominant l'abîme, sent décupler, par la tempête qui la soulève, la violence dont elle fait jaillir l'eau dans les airs; ainsi l'inflexible Pierre poursuit sans chanceler la carrière qu'il s'est tracée, et s'élève au-dessus des clameurs de la populace qu'il dédaigne.

Mais quand les guerriers anglais virent , par le style de sa réponse , qu'il mettait leur pouvoir au défi , ils dépêchèrent des officiers recruteurs à Jamaïca , à Jéricho , à Ninive , à Quag , à Patchog , et autres villes de Long-Island , que l'immortel Stoffel Brinkerhoff avait jadis subjuguées , excitant la vaillante progéniture des petits hommes qui avaient autrefois illustré ce pays à assiéger par terre la ville de New-Amsterdam , pendant que les vaisseaux ennemis faisaient d'imposans préparatifs pour livrer l'assaut du côté de la mer.

Les rues de New-Amsterdam offraient alors une scène d'horreur et de consternation. Ce fut en vain que le brave Stuyvesant ordonna aux citoyens de s'armer et de se réunir sur la place du marché. Le parti entier des pipes courtes s'était , dans le cours d'une seule nuit , changé en véritables vieilles femmes. Métamorphose qu'on ne peut comparer qu'aux prodiges que Tite-Live nous dit être arrivés à Rome à l'approche d'Annibal , où l'on vit les statues suer de frayeur , les chèvres se transformer en moutons , et les coqs , changés en poules , courir gloussant dans les rues.

Le malheureux Pierre , harassé , menacé au dehors et tourmenté au dedans , harcelé par les bourgmestres et hué par la canaille , s'empportait , grondait et rugissait comme un ours furieux

lié à un poteau et déchiré par une légion de misérables chiens. Voyant cependant que tout essai ultérieur pour défendre la ville serait désormais inutile, et apprenant qu'une irruption de troupes et d'habitans des frontières était prête à l'accabler du côté de l'est, force lui fut enfin, en dépit de son cœur orgueilleux, qui se gonflait de rage jusqu'à l'étouffer, de consentir à un traité de reddition.

Les mots ne peuvent exprimer les transports du peuple en apprenant cette agréable nouvelle. Il n'eût pas pu s'abandonner à plus de joie s'il eût obtenu une victoire sur ses ennemis. Les rues résonnèrent d'acclamations, les habitans élevèrent jusqu'aux nues leur gouverneur, qu'ils appelaient le père du peuple et le sauveur du pays ; ils s'assemblèrent en foule devant sa maison pour témoigner leur reconnaissance, et furent dix fois plus bruyans dans leurs applaudissemens que lorsqu'il était revenu brillant de gloire de la fameuse conquête du fort Christina. Mais Pierre, indigné et furieux, ferma portes et fenêtres, et se réfugia dans l'endroit le plus reculé de son logis, pour échapper aux ignobles réjouissances de la populace.

Par suite de ce consentement du gouverneur, les assiégeans demandèrent une conférence pour trai-

ter des termes de la reddition. En conséquence, on nomma des deux côtés une commission de six membres, et le 27 août 1664, une capitulation très-favorable à la province et grandement honorable pour Pierre Stuyvesant, fut accordée par l'ennemi qui avait conçu une haute opinion de la valeur des Manhattoes, ainsi que de la magnanimité et de la prudence incomparables de leur gouverneur.

Il ne s'agissait plus que d'une chose, c'était de lui faire ratifier et signer les articles de la reddition. Quand les commissaires se présentèrent respectueusement devant lui à ce sujet, ils furent reçus par le vaillant vieux guerrier avec la politesse la plus froide et la plus ironique. Il avait mis de côté ses vêtemens militaires, une robe de chambre d'indienne enveloppait ses membres nerveux, un bonnet de laine rouge ombrageait son front menaçant, et une barbe grise, qui n'avait pas été faite depuis trois jours, ajoutait encore à l'aspect effrayant de son visage. Il saisit trois fois l'espèce d'allumette qui lui servait de plume, et essaya de signer l'abominable papier; il grinça trois fois des dents et fit une plus horrible grimace que s'il lui eût fallu avaler une dose de rhubarbe, de séné et d'ipécacuanha; enfin il la jeta loin de lui, saisit son épée à poignée de cuivre, la tira du fourreau,

et jura par saint Nicolas qu'il mourrait plutôt que de céder à aucune puissance sous la calotte des cieux.

Ce fut en vain que l'on essaya d'ébranler cette ferme résolution ; menaces, remontrances, injures, furent inutilement épuisées. Pendant deux jours entiers la maison du vaillant Pierre fut assiégée par les clameurs de la populace, et pendant deux jours entiers il demeura inébranlable dans le courageux refus de ratifier la capitulation.

Enfin le peuple, voyant que des moyens violents ne faisaient que provoquer une opposition plus déterminée, songea heureusement à un humble expédient au moyen duquel la colère du gouverneur pouvait être calmée et sa détermination vaincue. Une triste et solennelle procession, ayant à sa tête les bourgmestres et les schepens, et suivie par la populace, s'avança lentement, et en portant la capitulation, vers la maison du gouverneur. Là, le vieux héros fut trouvé grimpé, comme un géant, au haut de sa tour, ses portes fortement barricadées, et lui-même vêtu en grand uniforme, le chapeau retapé sur l'oreille, et posté fièrement à la fenêtre de son grenier avec une espingole sur l'épaule.

Il y avait dans cette formidable attitude quelque chose qui frappa le rebut de la canaille elle-même

de respect et d'admiration. Cette populace brail-larde ne put pas ne pas réfléchir avec humiliation à la pusillanimité de sa conduite, en voyant son hardi mais abandonné vieux gouverneur ainsi fidèle à son poste, et sans hésitation quoique sans espoir, résolu à défendre jusqu'à la fin son ingrate cité. Cette contrition cependant fut bientôt noyée sous le flot grossissant des alarmes publiques. Les citoyens se rangèrent en cercle devant la maison, ôtant respectueusement leurs chapeaux; puis le bourgmestre Roerback, qui était du nombre de ces orateurs populaires cités par Salluste pour être plus bavards qu'éloquens, s'avança, et adressa au gouverneur un discours de trois heures, dans lequel il lui détaillait, dans les termes les plus pathétiques, la déplorable situation de la province, le pressant, par une constante répétition des mêmes argumens, de signer la capitulation.

Le puissant Pierre le regardait de la petite lucarne de son grenier, et gardait un morne silence. De temps en temps son oeil se promenait sur la multitude environnante, et un grincement de rage, semblable à celui d'un dogue en colère, contractait son visage redoutable. Mais quoique ce fût un homme d'une indomptable vigueur, quoiqu'il eût le cœur aussi gros qu'un bœuf, et que la dureté de sa tête eût fait honte au diamant, ce n'était

après tout qu'un simple mortel. Epuisé par ces oppositions répétées, par cette éternelle harangue, et s'apercevant qu'à moins qu'il ne cédât, les habitans suivraient leur volonté, ou plutôt leurs craintes, sans attendre son consentement, il leur ordonna avec humeur de lui hisser le papier, ce à quoi on procéda en le lui tendant au bout d'une perche; griffonnant alors son nom au bas de la page, il les anathématisa comme une troupe de lâches mutins et de poltrons dégénérés; puis leur jetant la capitulation à la tête, il ferma sa fenêtre avec fracas, et on l'entendit dégringoler les escaliers avec la plus violente indignation. Les supplians prirent incontinent leurs jambes à leur cou, et les bourgmestres eux-mêmes ne furent pas les derniers à évacuer la place, de peur que le robuste Pierre ne sortît de son antre pour les gratifier de quelque désagréable témoignage de son mécontentement.

Trois heures après la reddition, une légion de guerriers anglais, mangeurs de beefsteak, se répandit dans New-Amsterdam, prenant possession du fort et des batteries. On put entendre alors de tous côtés le bruit des marteaux des vieux bourgeois hollandais qui clouaient portes et fenêtres, pour protéger leurs femmes contre ces barbares furieux qu'ils regardaient, dans un triste silence,

des fenêtres de leurs greniers , pendant qu'ils marchaient orgueilleusement dans les rues.

Ce fut ainsi que le colonel Richard Nichols , commandant des forces britanniques , entra en paisible possession du pays conquis , comme *locum tenens* du duc d'York. La victoire ne fut suivie d'aucun autre outrage que le changement de nom de la province et de la métropole , qui fut nommée New-York , nom qu'elle a conservé jusqu'à présent. Les habitans eurent , suivant le traité , la permission de rester tranquillement en possession de leurs propriétés. Mais leur horreur pour la nation britannique devint telle , qu'il fut unanimement décidé , dans une assemblée secrète des principaux citoyens , de ne jamais demander à dîner à aucun de leurs conquérans.

---

## CHAPITRE IX.

Contenant la retraite honorable et la mort de Pierre Stuyvesant.

ME voici arrivé au terme de cette grande entreprise historique ; mais , avant que je dépose ma plume fatiguée , il me reste encore un pieux de-

voir à accomplir. Si parmi le nombre des lecteurs qui pourront parcourir ce livre, il se trouvait par hasard quelqu'une de ces âmes véritablement nobles, qui s'animent d'un feu céleste à l'histoire de l'homme généreux et brave, elles sont nécessairement impatientes de connaître le sort du vaillant Pierre Stuyvesant, et je ferais beaucoup plus, je l'avoue, pour satisfaire une seule âme de cette trempe, que pour complaire à la froide curiosité de toute une académie.

Le fougueux gouverneur n'eut pas plus tôt signé les articles de la capitulation, que déterminé à ne pas être témoin de l'humiliation de sa cité chérie, il lui tourna les talons, et se retira, en murmurant, à son bouwery (ou maison de campagne), situé à environ deux milles de la ville où il passa le reste de ses jours dans une solitude patriarcale. Il jouit là de cette tranquillité d'esprit qu'il n'avait jamais connue au milieu des soucis accablans du gouvernement, et goûta les douceurs d'une autorité absolue et incontestée ; bonheur que ses sujets factieux avaient si souvent troublé par l'opiniâtreté de leur opposition.

Aucunes sollicitations ne purent jamais le décider à retourner à la ville, loin de là, il voulut toujours que son grand fauteuil fût placé le dos tourné à la fenêtre qui donnait de ce côté, jusqu'à

ce qu'un épais bosquet d'arbres, plantés par lui, eût formé, en grandissant, un rideau qui la cachât à sa vue. Il déclamaient sans cesse contre les innovations et les améliorations, ou plutôt contre ce qu'il appelait les *dégénération*s introduites par les vainqueurs. Il défendit qu'on proférât jamais dans sa famille un seul mot dans leur odieux langage, défense à laquelle on se soumit d'autant plus facilement qu'il n'y avait pas une personne dans sa maison qui pût parler une autre langue que le hollandais; et il alla même jusqu'à faire abattre une belle avenue devant sa maison, parce les arbres qui la formaient étaient des cerisiers d'Angleterre.

La vigilance continuelle qui le distinguait quand il avait une vaste province à gouverner se déployait alors avec un égale vigueur, quoique dans des limites plus étroites. Il faisait soigneusement la ronde autour de son petit territoire, repoussait chaque usurpation avec une intrépide vivacité; punissait les larcins qu'on se permettait dans son verger et dans sa basse-cour, avec une sévérité inflexible, et menait pompeusement en fourrière les vaches et les cochons qui rôdaient sur sa propriété. Mais ses portes étaient toujours ouvertes au voisin indigent, à l'étranger sans amis, au voyageur fatigué, et son vaste foyer, emblème de son cœur brûlant et généreux, était toujours prêt

à les recevoir et à les héberger. Je dois avouer, cependant, qu'il y avait une exception à cette règle toutes les fois que l'infortuné suppliant se trouvait être un Anglais ou un Yankee, car, quoiqu'il tendit à ceux-ci une main secourable, on ne put jamais l'amener à exercer envers eux les devoirs de l'hospitalité; et même, si, par aventure, quelque marchand ambulant du pays de l'est s'arrêtait à sa porte avec une charrette chargée de pots d'étain et de jattes de bois, le furieux Pierre s'élançait de sa retraite comme un géant de son château, et faisait un si abominable tintamarre parmi les cruches et la poterie, que le malheureux marchand avait bientôt pris la fuite.

Son uniforme complet, que la brosse avait usé jusqu'à la corde, était soigneusement accroché dans la chambre de parade, et mis régulièrement à l'air le premier jour de chaque mois; son chapeau retapé et sa fidèle épée, suspendus dans un triste repos sur le manteau de la cheminée du parloir, semblaient servir de support au portrait en pied du fameux amiral Von-Tromp. Il maintenait une stricte discipline et un gouvernement despotique parfaitement organisé dans son empire domestique. Mais quoique sa propre volonté fût la loi suprême, il n'avait cependant pour but que le bien de ses sujets, il s'occupait non-seu-

lement de leur bien-être actuel , mais aussi de leurs mœurs, et de leur bonheur futur, car il ne leur épargnait pas les exhortations, et nul ne pouvait se plaindre qu'au besoin il se montrât jamais chiche d'une correction salutaire.

Ces bonnes vieilles fêtes consacrées en Hollande, ces épanchemens périodiques où se complaisaient les cœurs reconnaissans et démonstratifs, mais qui tombent maintenant en oubli chez nos compatriotes, étaient fidèlement observées dans la maison du gouverneur Stuyvesant. Le premier jour de l'année était célébré par des marques d'une grande libéralité, par des repas joyeux et des félicitations affectueuses ; le cœur se dilatait alors dans les plaisirs d'une table abondamment servie où régnaient la liberté, la familiarité et cette gaieté fille de l'abondance, inconnue dans nos jours corrompus à force de civilisation. Pâques et la Pentecôte étaient scrupuleusement observés dans ses domaines, et on n'y laissait point passer le jour de saint Nicolas sans se faire des présens, accrocher le bas à la cheminée, et accomplir enfin toutes les cérémonies consacrées.

Une fois l'an, le premier d'avril, Pierre était dans l'usage de s'habiller en grand uniforme, en commémoration de son entrée triomphante à New-Amsterdam après la conquête de la Nouvelle-

Suède. Ce jour était une espèce de saturnale parmi les domestiques ; ils s'y croyaient libres, en quelque sorte, de dire tout ce qui leur plaisait, car on observait toujours qu'à cet anniversaire leur maître, tout-à-fait déridé, devenait excessivement plaisant et jovial. Il envoyait alors ses vieux nègres à tête grise chercher du lait de pigeon, pour poisson d'avril, et aucun d'eux ne manquait à s'y laisser prendre pour complaire au badinage du vieux patron comme il convient à un serviteur fidèle et bien discipliné. C'était ainsi qu'il régnait heureux et paisible dans ses terres, n'insultant personne, n'enviant personne, sans être molesté au dehors ni tourmenté dans l'intérieur de sa famille, et les puissans monarques de la terre, qui cherchent vainement à maintenir la paix et à augmenter la prospérité publique au moyen de la guerre et de la désolation, auraient bien fait de faire un voyage à la petite île de Man-nahata, pour y prendre une leçon de gouvernement dans l'intérieur de la famille de Pierre Stuyvesant.

Avec le temps néanmoins le vieux gouverneur, comme tout autre enfant des hommes, commença à montrer des marques évidentes de dépérissement ; semblable au vieux chêne qui, après avoir long-temps bravé la fureur des élémens

sans que ses gigantesques proportions en soient altérées, commence pourtant à s'ébranler et à gémir sous les coups de l'aquilon, le vaillant Pierre, tout en conservant encore le port et l'apparence qu'il avait aux jours de ses chevaleresques exploits, ployait enfin sous le poids de l'âge et des infirmités, mais son cœur, forteresse inébranlable, triomphait encore dans toute son immutabilité. Il écoutait avec une avidité sans égale le récit des batailles entre les Anglais et les Hollandais. Ses palpitations redoublaient toutes les fois qu'on lui parlait des victoires de Ruyter ; mais quand la fortune favorisait les Anglais, on voyait ses sourcils se froncer et ses traits s'obscurcir. Un certain jour enfin, qu'après avoir fumé sa quinzième pipe, il s'était endormi après dîner dans son fauteuil, conquérant en rêve toute la nation britannique, il fut soudainement réveillé par le son des cloches, le roulement des tambours et le bruit du canon, qui mirent tout son sang en fermentation ; mais quand il eut appris que toutes ces réjouissances se faisaient en l'honneur de la grande victoire remportée sur le brave Ruyter et Von-Tromp le jeune, par les flottes anglaise et française réunies, il en fut tellement accablé, qu'il se mit au lit, et fut en moins de trois jours conduit aux portes de la mort par un violent co-

léra-morbus ! Mais à cette extrémité même il déploya encore l'esprit indomptable de Pierre Forte-Tête, car il se défendit avec la plus inflexible obstination jusqu'au dernier soupir, contre une armée entière de vieilles femmes qui étaient acharnées à chasser l'ennemi de ses entrailles, d'après le mode de défense employé en Hollande, en inondant le lieu du mal avec force décoctions de camomille mêlées d'huile d'amandes douces.

Tandis qu'il gisait ainsi, luttant contre sa prochainé dissolution, il apprit que le brave Ruyter n'avait souffert que peu de pertes, qu'il avait fait une belle retraite, et qu'il se proposait de se mesurer encore une fois avec l'ennemi ; les yeux éteints du vieux guerrier s'allumèrent à ces mots, il se souleva sur son lit ; un éclair de feu martial éclaira son visage ; il serra sa main flétrie comme s'il eût cru saisir cette épée qu'il agitaient en triomphe devant les murs de Christina, et, au milieu d'une convulsion où l'expression de sa figure grimaçait la joie, il retomba sur son oreiller, et expira.

Ainsi mourut Pierre Stuyvesant, vaillant soldat, sujet loyal, gouverneur vertueux et honnête Hollandais, à qui il ne manqua que quelques empires à ravager pour être immortalisé comme un héros !

Ses funérailles furent célébrées avec la plus grande pompe et la plus grande solennité. Les habitans de la ville la désertèrent pour accourir en foule rendre les derniers devoirs à leur bon vieux gouverneur ; toutes ses bonnes qualités revinrent subitement à leur mémoire, tandis que le souvenir de ses faiblesses et de ses fautes expirait avec lui. Les anciens bourgeois se disputaient à qui aurait le privilège de porter les coins du drap mortuaire, la populace s'efforçait d'approcher le plus près possible de la bierre, et le triste cortège était suivi par un grand nombre de vieux nègres à tête grise, qui avaient vécu pendant la plus grande partie du siècle sous le toit hospitalier du maître qu'ils escortaient pour la dernière fois.

Le peuple, abattu et désolé, s'attroupa autour de la tombe, chacun conservant, dans l'amertume de son cœur, le souvenir des vertus courageuses, des services signalés et des exploits guerriers du brave et digne vieillard, chacun se reprochant secrètement son opposition factieuse au gouvernement d'un si vaillant chef, et on vit maint ancien bourgeois, dont la figure phlegmatique ne s'était jamais attendrie, dont les yeux ne s'étaient jamais mouillés, exhaler tristement la fumée de sa pipe, et pendant qu'une grosse larme

www.libtool.com.cn  
coulait le long de sa joue , articuler avec un accent affectionné et un mouvement de tête mélancolique : Eh bien ! Pierre Forte - Tête est donc mort à la fin !

Ses restes furent déposés dans le caveau de sa famille , sous la chapelle qu'il avait pieusement élevée sur sa propriété , et qu'il avait dédiée à saint Nicolas. Cette chapelle était construite sur la place même qu'occupe aujourd'hui l'église Saint-Marc , où l'on peut voir encore son tombeau. Sa maison de campagne , ou bouwery , comme on l'appelait , est toujours restée en la possession de ses descendants , qui , par la constante intégrité de leur conduite et la stricte observation des usages et des coutumes du bon vieux temps , se sont montrés dignes de leur illustre ancêtre. Souvent la ferme a été hantée pendant la nuit , par d'entrepreneurs chercheurs d'argent , qui creusaient la terre , dans l'espoir d'y découvrir les pots pleins d'or qu'on disait y avoir été enterrés par le vieux gouverneur , mais je ne sache pas qu'aucun d'eux ait jamais été enrichi par ses recherches ; et quel est celui de mes compatriotes qui ne se rappelle pas que dans les malicieux jours de son enfance , il regardait comme un grand exploit d'aller les dimanches , après dîner , piller le verger de Stuyvesant.

On peut encore voir certains souvenirs de l'immortel Pierre dans cette demeure de famille. Son air menaçant et guerrier respire encore dans son portrait en pied, suspendu à la muraille du parloir, son chapeau à trois cornes et son épée, sont encore accrochés dans la chambre de parade, son haut-de-chausses couleur de soufre a longtemps orné la grande salle, mais il en fut retiré il y a quelques années, par suite d'une dispute qu'il avait occasionnée entre deux nouveaux mariés, et sa jambe de bois montée en argent est encore conservée dans le garde-meuble, comme relique d'un prix inestimable.

---

## CHAPITRE X.

Réflexions de l'auteur sur ce qui a été dit.

PARMI les nombreux événemens qu'offre l'intéressante et authentique histoire, événemens dont chacun paraît à son tour le plus terrible et le plus mélancolique des événemens possibles, aucun ne frappe d'une manière plus cruelle et plus désespérante que le déclin et la chute des empires puissans et célèbres. Quel lecteur pourrait con-

templer sans émotion les désastreuses catastrophes, terme fatal des plus grandes dynasties du monde? Pendant que son imagination s'égare parmi les ruines gigantesques des royaumes et des empires, et signale les effrayantes convulsions qui les ont bouleversés, l'observateur mélancolique sent gonfler péniblement son cœur à la vue des désastres qui l'environnent. Chaque souveraineté et chaque puissance de la terre a eu tour à tour sa naissance, ses progrès et sa fin ; chacune, après avoir saisi le sceptre du pouvoir, est retombée dans le vide du néant ; hélas ! il en fut ainsi de l'empire de leurs hautes puissances à Mannabata, sous le règne paisible de Walter-l'Indécis, sous le règne turbulent de William-le-Bourru, et enfin sous le règne chevaleresque de Pierre Forte-Tête.

L'histoire de cette puissance est riche d'instruction, et mérite d'être attentivement étudiée ; car ce n'est qu'en remuant ainsi les cendres de la glorieuse antiquité que le sage peut y trouver l'étincelle qui doit l'éclairer. Que le règne de Walter - l'Indécis nous prémunisse donc contre cette facilité, cette sécurité confiante et cet amour présomptueux du bien-être et du repos produits par un état de paix et de prospérité. Ces dispositions tendent à énerver une nation, à détruire la noblesse de son caractère, à la rendre patiente à l'in-

sulte et sourde à la voix de l'honneur comme de la justice, elles la font s'attacher aussi étroitement à la paix qu'un paresseux s'attache à son oreiller, aux dépens de toute considération et de tous devoirs importants; une telle indolence assure le mal même qu'elle croit éviter, un droit cédé produit l'usurpation d'un autre, une usurpation patiemment soufferte fraie le chemin à une usurpation nouvelle, et la nation qui, par un amour extravagant de la paix, a sacrifié ainsi son honneur et ses intérêts, sera forcée à la fin de combattre pour son existence.

Le règne désastreux de William-le-Bourru doit nous servir d'avertissement salutaire contre ce mode de gouvernement capricieux et fantasque qui agit sans système, s'appuie sur des expédiens et des projets, et se fie à d'heureux hasards, qui hésite, balance et se décide enfin avec la témérité de l'ignorance et de l'imbécillité; qui, cherchant la popularité dans l'abaissement, caresse les préjugés de la populace, et flatte son arrogance au lieu de commander son respect; qui, croyant trouver son salut dans la multiplicité des conseils, s'égare dans un labyrinthe d'opinions et de projets contradictoires, qui prend les délais pour la prudence, la précipitation pour la fermeté, l'avarice pour l'économie, le mouvement pour l'occupa-

tion, et les rodomontades pour la valeur ; qui est violent dans le conseil, présomptueux en espérances, précipité dans l'entreprise, et faible dans l'exécution ; qui forme des projets sans prévoyance, les commence sans préparatifs, les conduit sans énergie et les termine par la confusion et la défaite.

Le règne du bon Stuyvesant nous montre les effets de la fermeté et de la résolution, même quand elle est dépourvue d'un jugement sain, et qu'elle est entourée d'entraves. Il nous fait voir combien la franchise, la probité et un noble courage, commandent le respect et assurent l'honneur, lors même que le succès est impossible. Mais en même temps il doit nous prémunir contre le danger de croire trop promptement à la bonne foi des autres, et d'accorder une confiance trop naïve aux protestations amicales de voisins puissans, qui ne se montrent jamais plus bienveillans que quand ils ont le plus d'envie de trahir. Enfin il nous enseigne à faire une judicieuse attention aux opinions et aux vœux de la majorité qui, en temps de péril, doit être calmée et dirigée, sans quoi la crainte même finira par amener la révolte.

Le vain bavardage de ses sujets factieux, leurs discours désordonnés, leurs violentes *résolutions*, leurs rodomontades contre un ennemi absent, et

leur pusillanimité à son approche, doivent nous apprendre à n'avoir que défiance et mépris pour ces patriotes braillards dont tout le courage est dans la langue ; ils doivent nous avertir de réprimer cette insolence discoureuse et dépourvue de force réelle qui éclate trop souvent dans les associations populaires , et qui montre la vanité plutôt que le courage d'une nation. Ils doivent enfin nous prémunir contre cette disposition à nous trop vanter de notre valeur et de nos prouesses en outrageant un noble ennemi. La véritable grandeur d'ame nous porte toujours à traiter un adversaire avec la civilité la plus digne et la plus scrupuleuse ; une conduite contraire ne fait que diminuer le mérite de sa victoire , et ajouter à la honte de sa défaite.

Mais je ne m'arrêterai pas davantage sur la multitude d'excellens exemples que l'on peut tirer des anciennes chroniques des Manhattoes ; le lecteur attentif découvrira aisément les fils d'or mêlés au tissu de l'histoire, fils qui sont invisibles aux yeux ternes et endormis de l'ignorance. Mais qu'il me soit permis, avant de terminer ces réflexions, de signaler l'avertissement solennel qui doit résulter pour nous d'événemens dont l'enchaînement imperceptible fait dériver de la prise du fort Casimir les convulsions actuelles de notre globe.

Prête donc attention , cher lecteur , à cette pal-

pable conséquence, et ne manque pas (surtout si tu es roi, empereur, ou potentat quelconque) de la recueillir précieusement dans ton cœur. Je me flatte peu, cependant, que mon ouvrage tombe en de telles mains; je connais trop bien le soin qu'ont les rusés ministres d'empêcher qu'aucun livre grave et utile de l'espèce de celui-ci, se rencontre jamais sur le chemin des malheureux monarques, de peur qu'ils ne le lisent par hasard et n'y apprennent la sagesse.

Or donc, ce fut par la perfide surprise du fort Casimir, que les rusés Suédois jouirent d'un triomphe momentané, mais attirèrent sur leurs têtes la vengeance de Pierre Stuyvesant, qui arracha de leurs mains toute la Nouvelle-Suède. Par la conquête de la Nouvelle-Suède, Pierre Stuyvesant éveilla les prétentions de lord Baltimore, qui en appela au cabinet britannique, lequel subjuguait toute la province de la Nouvelle-Hollande. Par ce grand exploit l'étendue entière de l'Amérique septentrionale, depuis la Nouvelle-Écosse jusqu'aux Florides, tomba sous l'entière dépendance de l'Angleterre. Suivez maintenant, je vous prie, les conséquences. Les colonies, jusqu'alors dispersées, étant ainsi consolidées par leur réunion, et n'ayant plus de colonies rivales pour les réprimer et les tenir en respect, augmentèrent

en grandeur et en puissance, jusqu'à ce que, devenant enfin trop fortes pour la mère-patrie, elles secouèrent ses chaînes, et, par une glorieuse révolution, se firent indépendantes. Mais la chaîne des conséquences ne s'arrêta pas là. Le succès de la révolution américaine produisit la sanguinaire révolution française, qui produisit à son tour le grand Bonaparte, fauteur de ce despotisme français qui a jeté le monde entier dans la confusion. Ainsi, ces grandes puissances ont été successivement punies par leurs malencontreuses conquêtes. Ainsi, comme je l'ai avancé, les convulsions, les révolutions et les désastres qui accablent aujourd'hui l'humanité, viennent originairement de la capture du petit fort Casimir, telle que je l'ai racontée dans cette intéressante histoire.

Maintenant, digne lecteur, avant que je prenne de toi un triste congé, qui doit, hélas ! être le dernier ! je souhaiterais ardemment que nous nous séparassions dans les termes d'une cordiale amitié, et que tu m'accordasses un bienveillant souvenir. Crois donc bien que si je n'ai pas mieux tracé l'histoire de cette époque patriarcale, ce n'est pas ma faute ! Si quelqu'un en avait fait une seulement aussi bonne, je n'eusse pas écrit un mot de la mienne. Que d'autres historiens s'élèvent après moi et me surpassent, c'est ce dont je doute peu et

me soucie encore moins, sachant, comme je le sais, que quand le grand Christovallo Colon (vulgairement appelé Colomb) eut une fois fait tenir son œuf sur le petit bout, chacun de ceux qui étaient à table avec lui purent y faire tenir le leur mille fois plus adroitement. S'il était un seul lecteur qui pût se croire offensé par cette histoire, j'en serais mortellement affligé; mais je me garderais bien de mettre en doute, ni sa pénétration en lui disant qu'il s'est mépris, ni son bon naturel en lui disant qu'il est susceptible, ni la pureté de sa conscience en lui disant qu'il a peur de son ombre; et, certes, s'il est assez habile pour trouver une offense où l'on n'a point eu l'intention d'en faire, ce serait pitié qu'on ne lui permît pas de jouir du bénéfice de sa découverte.

J'ai une trop haute opinion de l'intelligence de mes compatriotes pour songer à leur donner quelque instruction, et j'ambitionne trop leur bienveillance pour vouloir la perdre en leur donnant un bon avis. Je ne suis point du nombre de ces cyniques qui méprisent le monde parce que le monde les méprise; au contraire, quoique bien petit à ses yeux, je ne lève vers lui les miens qu'avec toute la bienveillance de ma nature, et mon seul chagrin est qu'il ne se montre pas plus digne de l'amour excessif que je lui porte.

Si, néanmoins, dans cette production historique, fruit chétif d'une vie longue et laborieuse, je n'ai pas été assez heureux pour contenter la délicatesse du siècle, je ne puis que déplorer mon malheur, car je suis maintenant trop avancé dans la carrière pour avoir même l'espoir de le réparer. L'inexorable vieillesse a déjà fané ma tête de sa neige stérile; dans peu de temps, ce cœur qui palpite encore affectueusement (oui, cher lecteur, affectueusement pour toi-même), ce cœur aura senti se refroidir et s'éteindre cette chaleur vivifiante dont les restes l'environnent et l'animent encore; mais qui sait si ce fragile ensemble de poussière, qui, vivant, n'aura peut-être rien produit que d'inutile, changé dans la vallée en humble monticule, n'y fera pas naître de suaves et douces fleurs, pour parer mon île tant chérie de Manna-hata!

FIN.

# TABLE

DE

MATIÈRES CONTENUES DANS LE SECOND VOLUME.



## LIVRE V.

Pages.

Contenant la première partie du règne de Peter Stuyvesant et ses différends avec le conseil des Amphictions.

|                                                                                                                                                                                                                                               |    |
|-----------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|----|
| CHAPITRE PREMIER. Dans lequel l'on voit comme quoi un grand homme peut mourir sans que le monde en soit inconsolable, et comment Peter Stuyvesant acquit un grand nom par la force extraordinaire de sa tête.....                             | 1  |
| CHAPITRE II. Montrant comment Pierre Forte-Tête eut à se démener, en entrant en fonctions, parmi les rats et les toiles d'araignées, et la dangereuse bévée dont il se rendit coupable dans ses procédés avec le conseil des amphictions..... | 11 |
| CHAPITRE III. Divers calculs sur la guerre et les négociations, montrant qu'un traité de paix est une calamité publique.....                                                                                                                  | 20 |
| CHAPITRE IV. Comment Peter Stuyvesant fut outrageusement calomnié par ses adversaires les Moss-Troopers. Sa conduite à cette occasion.....                                                                                                    | 29 |

|                                                                                                                                                                                                                                                           |    |
|-----------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|----|
| CHAPITRE V. Comment les habitants de New-Amsterdam devinrent fameux dans les armes, et de la terrible catastrophe survenue à une puissante armée. Mesures que prit Pierre Stuyvesant pour fortifier la ville. Comment il fut le fondateur de la Batterie. | 45 |
| CHAPITRE VI. Comment le peuple de l'est fut soudainement affligé d'un mal diabolique. Ses judicieuses mesures pour le détruire . . . . .                                                                                                                  | 52 |
| CHAPITRE VII. Qui mentionne l'élévation et la renommée d'un vaillant commandant, et qui montre qu'un homme peut, comme un ballon, ne devoir son importance et sa grandeur qu'au vent qui le gonfle.                                                       | 61 |

## LIVRE VI.

Contenant la seconde partie du règne de Pierre Forte-tête et ses glorieux exploits sur la Delawarre.

|                                                                                                                                                                                        |     |
|----------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|-----|
| CHAPITRE PREMIER. Dans lequel on donne un portrait martial du grand Pierre. Comment le général Von-Poffenburgh se distingua au fort Casimir . . . . .                                  | 75  |
| CHAPITRE II. Comment les secrets les plus cachés viennent souvent à être découverts. Conduite de Pierre Forte-Tête quand il connut les infortunes du général Von-Poffenburgh . . . . . | 91  |
| CHAPITRE III. Voyage de Pierre Stuyvesant sur l'Hudson : délices et merveilles de cette rivière renommée . . . . .                                                                     | 102 |
| CHAPITRE IV. Où l'on trouve la description de l'armée formidable qui s'assembla dans la cité de New-Amsterdam, l'entrevue de Pierre Forte-Tête avec                                    |     |

|                                                                                                                                                                                                               |     |
|---------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|-----|
| le général Von-Poffenburgh, et les opinions de Pierre sur les grands hommes tombés dans l'infortune.....                                                                                                      | 113 |
| CHAPITRE V. Dans lequel l'auteur parle très-naïvement de lui-même, après quoi on trouvera une histoire très-intéressante sur Pierre Forte-Tête et sa troupe . . . . .                                         | 124 |
| CHAPITRE VI. Qui montre le grand avantage qu'a l'auteur sur son lecteur en temps de guerre, ainsi que divers incidens alarmans qui annoncent qu'un événement terrible est sur le point d'arriver. . . . .     | 158 |
| CHAPITRE VII. Contenant la plus horrible bataille qui ait jamais été célébrée en vers ou en prose; ainsi que les admirables exploits de Pierre Forte-Tête. . .                                                | 148 |
| CHAPITRE VIII. Dans lequel l'auteur et le lecteur causent très-sérieusement en se reposant de la bataille; à la suite de quoi on verra quelle fut la conduite de Pierre Stuyvesant après sa victoire. . . . . | 165 |

## LIVRE VII.

Contenant la troisième partie du règne de Pierre Forte-tête. Ses différends avec la nation britannique. Déclin et fin de la domination hollandaise.

CHAPITRE PREMIER. Comment Pierre Stuyvesant soulagea le peuple souverain du fardeau des affaires publiques. Diverses particularités de sa conduite en temps de paix. . . . . 179

CHAPITRE II. Où l'on voit à quel point Pierre Stuyvesant fut molesté par les troupes indisciplinées de

|                                                                                                                                                                                                |     |
|------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|-----|
| l'est et par les géans de Merry-Land. Comment le cabinet britannique conduisit une horrible conspiration contre la prospérité des Manhattoes. . . . .                                          | 195 |
| CHAPITRE III. De l'expédition de Pierre Stuyvesant dans le pays de l'est, où l'on verra que, tout vieil oiseau qu'il était, il ne connaissait pas le piège. . .                                | 206 |
| CHAPITRE IV. Comment le peuple de New-Amsterdam fut jeté dans la consternation par la nouvelle de l'invasion qui le menaçait, ainsi que la manière dont il s'y prit pour se fortifier. . . . . | 220 |
| CHAPITRE V. Comment il advint que le grand conseil des nouveaux Pays-Bas fut miraculeusement doué de longues langues. Grand triomphe de l'économie. . .                                        | 226 |
| CHAPITRE VI. Dans lequel les troubles de New-Amsterdam paraissent augmenter. De la bravoure, en temps de péril, d'un peuple qui se défend par résolution. . . . .                              | 234 |
| CHAPITRE VII. Contenant le triste désastre d'Anthony le trompette. Comment Pierre Stuyvesant, comme un second Cromwell, rompit soudainement un autre <i>rump parliament</i> . . . . .          | 248 |
| CHAPITRE VIII. Comment Pierre Stuyvesant défendit pendant plusieurs jours la ville de New-Amsterdam, par la seule force de sa tête. . . . .                                                    | 257 |
| CHAPITRE IX. Contenant la retraite honorable et la mort de Pierre Stuyvesant. . . . .                                                                                                          | 268 |
| CHAPITRE X. Réflexions de l'auteur sur ce qui a été dit. . .                                                                                                                                   | 278 |

[www.libtool.com.cn](http://www.libtool.com.cn)

[www.libtool.com.cn](http://www.libtool.com.cn)

JAN 10 1968

[www.libtool.com.cn](http://www.libtool.com.cn)



[www.libtool.com.cn](http://www.libtool.com.cn)